
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06182645 3


BAP
Dupont

HISTOIRE
DES
CONJURATIONS,
CONSPIRATIONS
ET
RÉVOLUTIONS CÉLEBRES,
TANT ANCIENNES QUE MODERNES

Par M. DU PORT DU TERTRE.

TOME SEPTIEME.

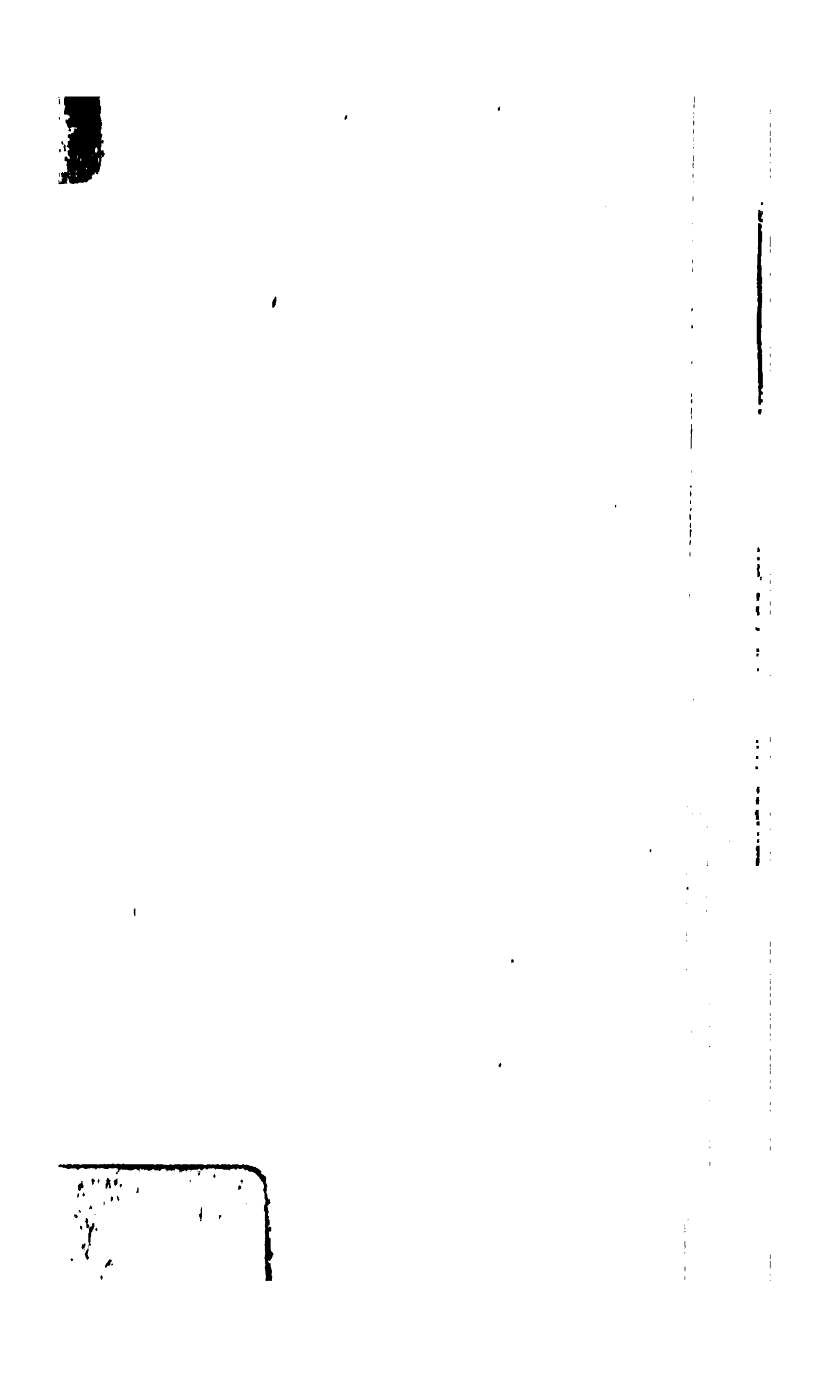


A PARIS.

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au dessous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. D C C. L X I I.

Avec Approbation & Privilége du Roi.




BAP
Dupont

lieues de la grande muraille. Cette (a) Ville eſt parfaitement quarrée. Le circuit des murailles, ſans y comprendre les Faubourgs, eſt de plus de cinq lieues. Sur les murs il y a en pluſieurs endroits des maiſons pour les corps de garde, & des tours où l'on peut placer de petits corps de réſerve Les portes de la Ville qui ſont hautes & bien voûtées, portent de gros pavillons à neuf étages, chacun percé de fenêtres ou de canonieres. L'étage d'en bas forme une grande ſalle où ſe retirent les Officiers & les ſoldats qui ſortent de garde, & ceux qui doivent les relever. Toutes les portes qui ſont au nombre de neuf, ont un double pavillon bâti ſur le terre-plein de ces murailles, & qui eſt toujours bien garni d'artillerie. Devant chaque porte on a laiſſé un eſpace de plus de trois cents ſoixante pieds, qui forme une eſpece de Place d'armes.

Les rues de Péking ſont droites, preſque toutes tirées au cordeau, lon-

(a) Elle eſt diviſée en deux Villes, la nouvelle & l'ancienne.

gues d'une bonne lieue, & larges d'environ vingt toises, bordées la plupart de maisons marchandes. On ne voit aucune femme dans les rues. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait une affluence extraordinaire de monde. La quantité des chevaux, des mulets, des ânes, des chameaux & de toutes sortes de voitures, causent de furieux embarras, de sorte que les personnes de distinction se font précéder d'un Cavalier qui avertit de faire place. On se fait porter en chaise, ou bien l'on va à cheval, & il en coûte peu pour se procurer une voiture.

Il n'y a peut-être point de Ville dans le monde où la police soit mieux exercée qu'à Peking. On n'entend presque jamais parler de vols ni d'assassinats. Toutes les rues sont garnies de corps de garde. Il y a jour & nuit des soldats l'épée au côté & le fouet à la main pour frapper sans distinction ceux qui commettent quelque desordre. Au commencement de la nuit, lorsqu'on a donné un certain signal par le moyen d'une grosse cloche, il n'est plus permis à personne de sortir, à moins que ce ne soit pour des affaires indispensables. On interroge toutes les personnes qu'on

trouve dans les rues, & qui font obligées d'avoir une lanterne à la main; fi leur réponfe donne lieu au moindre foupçon, on les met en arrêt au corps de garde. Les foldats qui font entretenus pour veiller à la fûreté des habitans, ont encore foin que chacun nettoie les rues devant fa porte, qu'il les arrofe matin & foir dans les temps de féchereffe, & qu'il enleve la boue après la pluie.

Le Palais Impérial eft un amas prodigieux de grands bâtiments, de vaftes cours & de fpacieux jardins; il eft fermé d'une muraille de brique d'environ cinq quarts de lieues de tour : cette muraille eft crenelée le long de la courtine, & dans les angles elle eft ornée de petits pavillons. Sur chaque porte eft un pavillon plus élevé, plus maffif, & entouré d'une galerie qui porte fur des colonnes & reffemble à nos périftiles. Cette enceinte renferme les appartements de l'Empereur & de fa famille. Quoique l'architecture du Palais foit tout-à-fait différente de la nôtre, elle ne laiffe pas de frapper par la grandeur, par la difpofition réguliere des appartements, & par la ftructure des toits à quatre pentes fort élevés, ornés

sur l'arrête d'une platte-bande à fleurons & relevés par les bouts. Le tout est couvert de tuiles vernissées d'un si beau jaune, que de loin elles ne paroissent guere moins éclatantes que si c'étoit de la dorure. Autour regne un second toit également brillant qui naît de la muraille & qui est soutenu par une forêt de poutres, de tirans, d'appuis, tous enduits de vernis verd semés de figures dorées. Ce second toit, avec le débordement du premier, forme une espece de couronnement qui produit un bel effet. Les appartements sont composés d'une suite de salles avec leurs avant-cours, entourées de galeries, & rangées l'une après l'autre dans un ordre régulier. Les terrasses sur lesquelles on a bâti les appartements ont environ quinze pieds de hauteur. Elles sont revêtues de marbre blanc, & ornées de balustrades assez bien travaillées. Ces terrasses font devant les portes & les fenêtres de l'appartement une platte-forme fort large qui est pavée de marbre.

Outre le principal Palais, il y en a plusieurs autres pour les enfans de l'Empereur, & pour les Princes du Sang, sans compter un grand nombre de bâtiments qui servent à loger toutes

les personnes qui sont attachées à la Cour. Le Palais Impérial est le seul édifice qui mérite de l'attention; car les maisons des particuliers sont assez mal bâties. Je ne m'amuserai pas à donner la description des autres Villes de la Chine, j'aime mieux m'étendre davantage sur les articles plus essentiels, & faire connoître le gouvernement & les mœurs d'une Nation beaucoup plus civilisée que certains peuples de l'Europe.

Le pouvoir de l'Empereur est absolu & presque sans bornes. Il n'y a guere contre l'abus de l'autorité que la voie des remontrances. Les Loix ont établi des Censeurs publics dont le devoir est de donner des avis à l'Empereur. Six Jurisdictions souveraines divisées en différentes Chambres, & de qui dépendent plusieurs autres Tribunaux, ont pour objet le choix des Mandarins, l'entretien des ouvrages publics, le Gouvernement des troupes, le réglement des Finances, le maintien de la Justice, & le soin de faire observer les Rits & les Coutumes de l'Empire. Chaque Cour ne se mêle que des affaires de son ressort. Toutes ces jurisdictions ne reconnoissent au-dessus d'elles que l'Empereur.

ou le Grand Conseil. Quoique leur fonction ne soit pas de délibérer sur des matieres d'Etat, on les soumet cependant quelquefois à leur examen, & on leur en commet souvent l'exécution.

L'Empereur de la Chine veut tout voir par ses yeux, & il n'y a point de Prince dans le reste du monde qui s'occupe davantage des affaires du Gouvernement. Il ne s'en fie sur-tout qu'à lui-même, lorsqu'il s'agit de nommer des Magistrats. Ce ne sont point les intrigues de Cour qui, comme par-tout ailleurs, élevent un homme aux premiers emplois.

La Justice se rend avec la derniere exactitude, & tout Magistrat prévaricateur est puni très-sévérement. Il y a une Loi qui retient les Mandarins dans le devoir. Tous les cinq ou tous les sept ans on examine la conduite de ces premiers Officiers de l'Empire. Il faut qu'ils fassent eux-mêmes par écrit un aveu détaillé de toutes les fautes qu'ils ont commises, & si on s'apperçoit qu'ils ne sont pas sinceres, ils n'ont point de grace à attendre, & ils sont privés irrémissiblement de leurs Charges. Il y a

deux ſortes de Mandarins, des Mandarins de Lettres, & des Mandarins de guerre. Les premiers doivent être inſtruits de l'Hiſtoire, des uſages & des Coutumes de l'Empire. Ils occupent différêntes places dans la Magiſtrature. Pour marque de leur dignité, ils portent ſur leurs habits des oiſeaux en broderie d'or. Les Mandarins de guerre ſont les principaux Officiers des troupes. Ce qui ſert à les diſtinguer, eſt une broderie repréſentant des Dragons, des Tygres, des Lions, &c.

Le Gouverneur de chaque Province porte le titre de Vice-Roi. Tous les Tribunaux dépendent de ce Mandarin ſupérieur. Il y a quatre Aſſeſſeurs qui le ſoulagent dans ſes fonctions. Les Officiers des troupes ſont obligés ſous les peines les plus ſéveres, de l'informer des moindres mouvements du peuple qui ſurviennent dans l'étendue de leurs départements. Preſque toutes les affaires, ſoit civiles, ſoit criminelles, ſoit militaires, reviennent à ſon Tribunal, & les Cours Souveraines de Péking confirment preſque toujours les Jugements qu'il a portés. Toute la politique des Mandarins Chinois eſt de pré-

venir les rebellions. Quand le peuple se révolte, on s'en prend toujours à celui qui commande. Quelque innocent qu'il puisse être, il est regardé tout au moins comme un homme sans talent, dont la moindre punition est de perdre sa charge. Cette sévérité empêche bien des troubles qui désoleroient ce vaste Empire.

Le Magistrat après avoir jugé les deux parties, fait souvent donner la bastonnade à celui qui a perdu son procès pour l'avoir intenté mal-à-propos ou soutenu contre toute apparence de bon droit. La bastonnade est une peine qu'on emploie ordinairement pour châtier le peuple. On ne peut l'infliger à un Mandarin, à moins qu'il n'ait été auparavant destitué de son emploi. Le plus grand châtiment pour les personnes qui ne méritent pas la mort, est une espece de carcan fait de deux pieces de bois d'une largeur & d'une épaisseur différentes selon la nature du crime, échancrées au milieu, entre lesquelles on insere le cou du coupable, en les rejoignant exactement & les scellant du sceau du Tribunal mis sur une bande de papier, où sont marqués la

qualité du crime, & le temps que doit durer la peine. (a)

Les trois manieres de punir de mort, sont d'étrangler, de trancher la tête, & de couper en morceaux. On ne fait subir ce dernier supplice qu'aux rebelles, aux criminels de Lèze-Majesté, & aux assassins de leurs Maîtres. On étrangle ou l'on décapite pour les crimes ordinaires. Les parents d'un criminel lui envoient souvent des habits neufs pour le jour de l'exécution, & font préparer des viandes sur son passage : on lui présente à boire. Le Bourreau en accompagnant le criminel, porte un tablier de soie jaune, qui est la couleur Impériale, pour faire voir qu'il est re-

(a) Le Pere Foureau, Jésuite qui avoit passé dix ans à la Chine, m'a raconté un autre genre de punition qui est d'usage en ce pays ; c'est de donner des soufflets. On les applique avec une machine composée de plusieurs semelles de cuir cousues ensemble, & qui ressemble à peu-près aux férules dont on se sert dans les Colleges. Ces soufflets appliqués avec force, cassent les dents & mettent la tête en marmelade. Plusieurs Jésuites ont eu le bonheur d'être ainsi souffletés pour cause de Religion.

vêtu en ce moment de l'autorité du Prince. Son coutelas est aussi enveloppé de soie jaune. L'emploi de Bourreau n'a rien d'odieux, & il est même honorable d'exécuter adroitement un criminel.

Les Officiers subalternes qui ont la commission de lever les impôts, s'acquittent communément de leur emploi avec beaucoup de dureté. Il est vrai que les Chinois ne paient pas de trop bonne grace les contributions, & il faut quelquefois en venir aux coups pour leur faire donner de l'argent. La somme que les particuliers doivent fournir par chaque arpent qu'ils possedent, est réglé selon la bonté du terroir. Depuis quelque temps les propriétaires seuls sont tenus de payer la taille, & non pas ceux qui cultivent les terres.

Toutes les familles Tartares demeurent à Péking ou aux environs, & il ne leur est pas permis de s'en écarter sans un ordre spécial de l'Empereur. C'est pourquoi toutes les troupes de cette Nation qui forment la garde du Prince, sont pour ainsi dire toujours auprès de sa personne. On y voit aussi des troupes Chinoises qui se sont rangées autrefois sous les bannieres Tartares, & qu'on

nomme pour ce sujet *Chinois Tartarisés*. Elles sont divisées en huit corps, dont chacun a sa banniere distinguée par la couleur ou par la bordure. Chaque banniere a son Commandant, deux Lieutenans-Généraux & plusieurs Officiers subalternes. Tous ces différents corps sont composés chacun de dix mille soldats effectifs, divisés en cent Compagnies de cent hommes. Ces huit bannieres forment la Cavalerie de l'Empire. On compte près de cinq cents mille hommes d'Infanterie qui sont répandus dans la Capitale & dans les Provinces. Comme la Chine n'a pour voisins que des peuples peu nombreux, à demi barbares & incapables de rien entreprendre, il sembleroit que ce Royaume n'a pas besoin d'une si grande quantité de gens de guerre : ce n'est pas aussi pour se défendre contre les Nations étrangeres qu'on entretient un si grand nombre de troupes, mais pour maintenir la tranquillité publique, & se précautionner contre les séditions & les moindres étincelles de révolte.

Les Chinois ont de belles qualités & de grands défauts. Ils sont doux, modestes, paisibles, circonspects, prudents, respectueux envers leurs parents,

leurs Maîtres & leur Souverain. La ſobriété, la modération, la politeſſe, le zele pour le bien public, l'amour du travail, ſont des vertus communes parmi les Chinois. Ces peuples ſont d'ailleurs ſpirituels, induſtrieux, amateurs des ſciences & des arts. L'éclat de tant de belles qualités eſt terni par d'énormes défauts. Il n'y a peut-être point de Nation au monde qui ait l'ame plus intéreſſée. La fourbe, l'uſure, le larcin & le menſonge ne déshonorent point à la Chine. Un Négociant ſurpris en falſifiant ſa marchandiſe, croit en être quitte pour dire : *Vous avez plus d'eſprit que moi.* Ces peuples ont un ſouverain mépris pour toutes les autres Nations de l'univers. Perſuadés que notre globe eſt quarré, ils prétendent que la Chine en eſt la plus grande partie. Ils cantonnent le reſte des hommes dans les angles de ce prétendu quarré, & les traitent tous de barbares, croyant leur faire beaucoup d'honneur que de les ranger au nombre de leurs tributaires. Tout ce qui vient des Royaumes étrangers, comme lettres, préſents, Ambaſſadeurs, tout cela, dis-je, paſſe pour une marque de ſoumiſſion & de tribut. Les Chinois ſont exceſſivement jaloux.

On ſait les précautions qu'ils prennent pour obliger les femmes à garder la maiſon. On leur ſerre tellement les pieds dès le moment de leur naiſſance, qu'elles ſont preſque hors d'état de marcher. Auſſi peut-on traverſer une partie de la Chine ſans appercevoir une (*a*) ſeule femme. Le Chinois eſt extrêmement vindicatif, & il uſe de la plus profonde diſſimulation, lorſqu'il veut perdre ſon ennemi. Je me contente à préſent de donner cette notion général de la Chine. J'aurai occaſion dans la ſuite d'entrer dans le détail de tout ce qui concerne les Sciences, la Morale & la Religion de ce Pays. En attendant, je vais faire connoître le célebre Confucius que les Chinois regardent comme le plus grand Docteur de leur Nation. Il naquit dans la Province de *Chan Tong* 597 ans avant Jeſus-Chriſt. Il n'avoit que trois ans lorſqu'il perdit ſon pere qui étoit premier Miniſtre dans la Principauté de *Tſou*. Confucius ne tarda pas à ſe faire une grande réputation. Il avoit à ſa

(*a*) Un Jéſuite Miſſionnaire m'a aſſuré que dans un voyage de plus de cent lieues, il n'avoit apperçu aucune femme.

fuite trois mille disciples, dont soixante & douze étoient fort distingués par leur savoir, & entre ceux-ci, il en comptoit dix si consommés en toutes sortes de connoissances, qu'on les appelloit par excellence les dix Philosophes. Le grand mérite de ce Philosophe Chinois l'éleva à la dignité de premier Ministre du Royaume de *Lou*. Ses sages réglemens changerent la face de tout le Pays. Il réforma les abus qui s'y étoient glissés, & il rétablit la bonne foi dans le commerce. Les jeunes gens apprirent de lui à respecter les vieillards, & à honorer leurs parents jusqu'après leur mort. Il inspira aux personnes du sexe la douceur, la modestie, l'amour de la charité, & fit regner parmi les peuples la candeur, la droiture & toutes les vertus civiles.

Confucius écrivit l'Histoire des guerres que se firent pendant deux cents ans les Princes tributaires de l'Empereur. Il mourut âgé de soixante-treize ans. On conserve à la Chine la plus profonde vénération pour ce Philosophe. Il est regardé comme le Maître & le Docteur de l'Empire. Ses ouvrages ont une si grande autorité, que ce seroit un crime punissable si l'on s'a-

visoit d'y faire le moindre changement. Dès qu'on cite un passage de sa doctrine, toute dispute cesse, & les Lettrés les plus opiniâtres sont obligés de se rendre. L'Empereur *Chi Hoang Ti* qui prétendoit avoir effacé la gloire de tous ses prédécesseurs, s'efforça d'anéantir leur mémoire, afin que la postérité ne parlât que de lui seul. Comme c'est sur-tout dans les livres appellés *King*, & dans les ouvrages de Confucius, qu'on rapporte les vertus & les actions de ces grands Empereurs qui doivent servir de modele aux bons Princes, *Chi Hoang Ti* publia un Edit par lequel il ordonnoit, sous peine de la vie, de brûler tous ces livres, à l'exception des ouvrages qui traitent de la Médecine & de l'Architecture. Cet Edit fut exécuté avec la derniere rigueur. On ne laissa pas de sauver quelques-uns de ces précieux ouvrages, mais une grande partie fut consumée par les flammes. La perte de ces anciens monuments, excite encore aujourd'hui les regrets de tous les Chinois.

Il y a dans presque toutes les Villes des especes de palais, où les Mandarins & les Graduez s'assemblent en certains temps de l'année pour rendre leurs de-

voirs à Confucius. Dans le pays qui donna la naissance à ce fameux Philosophe, les Chinois ont élevé plusieurs monuments qui sont autant de témoignages publics de leur reconnoissance. *HiTsong*, Roi des Tartares, voulant donner des marquss publiques de l'estime qu'il faisoit des lettres & de ceux qui les cultivoient, alla visiter la salle de Confucius, & lui rendit à la maniere Chinoise les mêmes honneurs qu'on rend aux Rois. Les Courtisans ne pouvant goûter que leur Prince honorât de la sorte un homme dont la naissance n'avoit rien de fort illustre, lui en témoignerent leur surprise. „ S'il „ ne mérite pas ces honneurs par sa „ naissance, répondit le Monarque „ Tartare, il en est digne par l'excel- „ lente Doctrine qu'il a enseignée. La famille de Confucius se conserve en ligne directe depuis plus de deux mille ans.

Avant que de rapporter les diverses révolutions arrivées à la Chine, je donnerai en peu de mots l'Histoire de certains peuples, & entr'autres de la Nation des *Si Fan*, qui formoit autrefois un Etat puissant & redoutable aux Empereurs mêmes, mais qui déchirée dans la suite par des guerres intestines,

s'est vue forcée de s'assujettir à la domination Chinoise. Les peuples dont je viens de parler, sont de deux sortes. On appelle les uns *Si Fan* jaunes, & les autres *Si Fan* noirs. Cette dénomination ne leur vient que des différentes couleurs de leurs Tentes. Les *Si Fan* jaunes sont gouvernés par un Lamas qui est toujours pris dans la même famille, & qui n'exige de ses Sujets que de légeres contributions & certains honneurs. Les *Si Fan* jaunes & noirs ne sont qu'à demi soumis aux Mandarins Chinois, & il ne seroit pas facile de les réduire à l'obéissance, parcequ'ils habitent d'affreuses montagnes où l'on ne pourroit pas aisément les forcer. Ce sont ces peuples qui ont la Rhubarbe en leur disposition. Leur Domination étoit autrefois très-étendue, & ils pousserent fort loin leurs conquêtes. Un de leurs Rois fit demander en mariage pour son fils une Princesse du Sang Impérial. Le Monarque Chinois qui rejetta d'abord cette proposition avec hauteur, fut contraint d'accorder la Princesse qu'on lui redemanda les armes à la main

Les *Si Fan* ou *Tou Fan* voyant l'Empire de la Chine épuisé par de longues

guerres civiles, voulurent profiter d'une circonstance si favorable à leur ambition. Ils mirent sur pied une armée de trois cents mille combattans, & pénétrerent dans l'intérieur de la Chine. L'Empereur fut si effrayé, qu'il abandonna son Palais & prit la fuite. Les Grands de la Cour, les Officiers, le Peuple, tout suivit son exemple. Les ennemis firent un butin immense, & mirent le feu au Palais de même qu'en différents quartiers de la Ville. Cependant le Général de l'Armée Impériale qui n'avoit pu rassembler que quarante mille hommes, eut recours à un stratageme, afin de suppléer par son adresse à ce qui lui manquoit de force. Il plaça un détachement de Cavalerie sur les collines voisines, & rangea les soldats sur une même ligne, avec ordre de faire un bruit effroyable avec leurs tambours, & d'allumer pendant la nuit de grands feux en divers endroits. Cette ruse lui réussit. Les ennemis commencerent à craindre d'être enveloppés & accablés par toutes les forces réunies de l'Empire. Ils prirent le parti de se retirer, & l'Empereur revint dans la Ville qu'il avoit si lâchement abandonnée.

Quelques années après les *Tou Fa*
firent une nouvelle irruption dans
Chine, mais on leur dressa un embu
cade, & ils furent mis en fuite. Cet
défaite leur inspira des projets pl
pacifiques.

Les deux partis en vinrent à un a
commodement, mais il ne fut pas
longue durée. Il y eut pendant pl
sieurs siecles des guerres sanglantes e
tre les Chinois & les *Tou Fan*. Ceu
ci furent enfin subjugés entiéreme
vers l'année 1227. Depuis ce temps
ils sont demeurés tranquilles sans fo
mer aucune entreprise pour le rétabl
sement de leur Monarchie. Cette N
tion fut toujours redoutable tan
qu'elle eut des Rois capables de la bi
gouverner. De funestes divisions q
s'éleverent dans le sein de l'Etat, co
tribuerent plus que tout le reste, à
ruine d'un peuple qui avoit tant
fois fait trembler tout l'Empire. Il
a encore d'autres Nations à la Chi
qui regardent l'Empereur comme le
Souverain : mais elles ne sont pas c
pendant dans une entiere dépendanc
parce que la situation des pays qu'el
habitent, les met en état de défend
leur liberté.

'es plus in-
& je passe-
ois dont la
. L'Empe-
rant cinq
rite; mais
i lui parut
omma son
les Souve-
prérogati-
leur Cou-
leur Sang
porter, le
e seroit pas
aissant aux
leur succes-
roit-il qui
tat à l'élé-

joignit le
régla qu'il
n qui offri-
rifices. C'est
aintenant à la
seul Pontife;
d'état de rem-
crificateur, il
tenir sa place.
ce avec l'Em-
s combien de

rent à s'appliquer au labourage. Le nouvel Empereur après leur avoir appris comment on pouvoit rendre la terre féconde, leur fit aussi connoître les remedes propres aux différentes maladies. De sorte qu'on le regarde comme l'Auteur & le Prince de la Médecine. *Chin Nong* donna encore l'idée du Commerce, & il établit des marchés publics où le peuple se rendoit vers le milieu du jour, pour se pourvoir de toutes les choses nécessaires aux besoins de la vie. Ce Prince pendant tout le cours de son regne, ne fut occupé qu'à rendre ses Sujets heureux. *Hoang Ti* qui lui succéda, marcha sur les traces de son prédécesseur. Il coupa & applanit des montagnes, fit de grands chemins pour faciliter le commerce, inventa plusieurs arts utiles, gouverna avec sagesse, & emporta dans le tombeau les regrets de toute la Nation. Il eut vingt-cinq enfans, & l'un d'eux, nommé *Chao Hao*, monta sur le Trône après la mort de son pere.

Les premiers Souverains de la Chine, furent presque tous de fort bons Princes. On les voit uniquement occupés à faire fleurir leur Empire par de justes loix & par des arts utiles. Je ne

rapporterai ici que les traits les plus intéressans de leur Histoire, & je passerai sous silence plusieurs Rois dont la vie n'offre rien de curieux. L'Empereur *Chao Hao* laissa en mourant cinq fils qui n'étoient pas sans mérite; mais il leur préféra son neveu qui lui parut plus digne de regner, & le nomma son successeur à l'Empire. Si les Souverains, sans avoir égard aux prérogatives de la naissance, laissoient leur Couronne à celui des Princes de leur Sang qui est le plus capable de la porter, le nombre des mauvais Rois ne seroit pas si considérable; mais en laissant aux Princes le droit de choisir leur successeur, combien s'en trouveroit-il qui préféreroient le bien de l'Etat à l'élévation de leurs enfans.

L'Empereur *Tchuen Hio* joignit le Sacerdoce à la Couronne, & régla qu'il n'y auroit que le Souverain qui offriroit solemnellement des sacrifices. C'est ce qui s'observe encore maintenant à la Chine. L'Empereur est le seul Pontife; & lorsqu'il se trouve hors d'état de remplir les fonctions de Sacrificateur, il députe quelqu'un pour tenir sa place. Cette réunion du Sacerdoce avec l'Empire, empêche je ne sais combien de

troubles & de divisions qui ne sont que trop ordinaires dans tous les Pays où les Prêtres cherchent à s'attribuer certaines prérogatives incompatibles avec la qualité de Sujets.

Les Monarques Chinois s'étoient d'abord contentés d'une seule épouse. L'Empereur *Kao Sin* fut le premier qui donna l'exemple de la Polygamie. Il eut jusqu'à quatre femmes. Ses successeurs jugerent à propos de l'imiter. Quoique la plupart des Monarques Chinois, dont je viens de parler, eussent établi des loix & fait de sages réglements, cependant *Yao* huitieme Empereur de la Chine, est regardé comme le premier Législateur de la Nation. Ce fût en même-temps le modele de tout les Souverains. C'est sur lui & sur son successeur appellé *Chun* que les Empereurs jaloux de leur gloire, tâchent de se former ; en effet ces deux Princes eurent toutes les qualités qui font les grands Rois, & jamais la Nation Chinoise ne fut si heureuse que sous leur Empire. *Yao* ne se borna pas à faire le bonheur de ses Sujets pendant sa vie. Lorsqu'il fut question de se donner un successeur, il résolut d'étouffer les mouvements de la tendresse pater-

nelle, & de n'avoir égard qu'aux intérêts de son peuple. „ Je connois mon „ fils, disoit-il, sous de beaux dehors „ de vertus, il cache des vices qui „ ne sont que trop réels. Comme il ne savoit encore sur qui faire tomber son choix, on lui proposa un Laboureur nommé *Chun*, que mille vertus rendoient digne du Trône. *Yao* le fit venir, & pour éprouver ses Talents, il lui confia le gouvernement d'une Province. *Chun* se comporta avec tant de sagesse, que le Monarque Chinois l'associa à l'Empire, & lui donna ses deux filles en mariage. *Yao* vécut encore vingt-huit ans dans une parfaite union avec son Collegue.

Lorsqu'il se vit sur le point de mourir, il appella *Chun*, lui exposa les obligations d'un Roi & l'exhorta à les bien remplir. A peine eut-il achevé son discours qu'il rendit son dernier soupir, (a) laissant après lui neuf enfans qui se virent exclus de la Couronne, parcequ'ils n'avoient pas été jugés dignes de la porter. Après la mort de l'Empereur, *Chun* se renferma pendant

(a) Il mourut à l'âge de 118 ans.

trois ans dans le Sépulchre de *Yao* pour se livrer aux sentiments de douleur que lui causoit la mort d'un Prince qu'il regardoit comme son Pere. C'est delà qu'est venu l'usage de porter à la Chine pendant trois années, le deuil de ses parents.

Le regne de *Chun* ne fut pas moins glorieux que celui de son prédécesseur. Une des principales attentions de ce Prince, fut de faire fleurir l'Agriculture. Il défendit expressément aux Gouverneurs de Provinces, de détourner les Laboureurs de leurs travaux ordinaires, pour les employer à de certains ouvrages moins utiles que la culture des Campagnes. Pour se mettre en état de bien gouverner, *Chun* eut recours à un moyen qui doit paroître bien extraordinaire à tous ceux qui connoissent le génie des Rois. Ce Monarque publia une Ordonnance par laquelle il permettoit à ses Sujets de marquer sur une table exposée en public ce qu'ils auroient trouvé de répréhensible dans la conduite de leur Souverain. Il s'associa un Collegue avec lequel il vécut toujours en bonne intelligence. Après un regne aussi long (*a*)

(*a*) Il regna cinquante ans. C'est au regne

qu'heureux, il mourut, & laissa la Couronne à celui qui lui avoit aidé à en porter le fardeau? *Yu*, c'est le nom du nouveau Monarque, marcha sur les traces de ses plus illustres Prédécesseurs. Année avant J.C. 2217.
On ne pouvoit mieux lui faire sa cour qu'en lui donnant des avis sur sa conduite, & il ne trouvoit point d'occupation plus digne d'un Monarque que celle de rendre la justice aux peuples. Jamais Prince ne fut plus accessible. Afin qu'on pût lui parler plus facilement, il fit attacher aux portes de son Palais une cloche, un tambour & trois tables, l'une de fer, l'autre de pierre & la troisieme de plomb. Il fit ensuite afficher une Ordonnance, par laquelle il enjoignoit à tous ceux qui vouloient lui parler, de frapper sur ces instruments ou sur ces tables, suivant la nature des affaires qu'on avoit à lui communiquer. On rapporte qu'un jour il quitta deux fois la table au son de la cloche, & qu'un autre jour il sortit trois fois du bain pour recevoir les plaintes qu'on venoit lui faire. Il avoit coutume de

---

de son prédécesseur que je vais commencer à fixer la Chronologie. Ce fut par lui que commença la premiere Dynastie appellée Hia.

dire qu'un Souverain doit se conduire avec autant de précaution que s'il marchoit sur la glace; que rien n'est plus difficile que de regner; que les dangers naissent sous les pas des Monarques; qu'il a tout à craindre s'il se livre entiérement à ses plaisirs; qu'il doit fuir l'oisiveté, faire un bon choix de ses Ministres, suivre leurs avis, & exécuter avec promptitude un projet concerté avec sagesse. Un Prince qui connoissoit si bien les obligations de la Royauté, étoit bien capable de les remplir. Ce fut sous son regne qu'on inventa le vin Chinois qui se fait avec le ris. L'Empereur n'en eut pas plutôt goûté, qu'il en témoigna du chagrin. Cette liqueur, dit-il, causera les plus grands troubles dans l'Empire. Il bannit de ses Etats l'inventeur de ce breuvage, & défendit sous de grieves peines d'en composer à l'avenir. Cette précaution fut inutile. *Yu* eut pour successeur son fils aîné qui s'appelloit *Ti Kistin*.

Ce Prince ne regna pas moins glorieusement que celui qui venoit de lui laisser la Couronne; mais les Chinois ne goûterent pas long-temps la douceur de son regne. *Tai Kang* qui monta

après lui sur le Trône, abandonna à ses Ministres le soin du gouvernement, pour se livrer à la passion du vin & des femmes : il ne quittoit ses parties de débauches que pour désoler les campagnes, en poursuivant les bêtes fauves avec une quantité prodigieuse de chiens & de chevaux. La conduite de cet Empereur excita tous les esprits à la révolte. Un de ses principaux Officiers entreprit de lui ôter la Couronne, & réussit dans ce projet. Cette révolution ne coûta pas une goutte de sang. Le Prince détrôné fut envoyé en exil, & *Tchong Kanh* son frere lui succéda. Les Rois ne voient jamais de bon œil un sujet à qui ils sont redevables de leur élévation. Ils craignent que la main qui a formé l'ouvrage, ne vienne à le détruire. Le nouvel Empereur n'étoit pas ingrat, mais il veilloit à sa sûreté. Pour concilier ses intérêts avec la reconnoissance, il éleva son bienfaiteur au ministere, & lui ôta le commandement des troupes Y, c'est ainsi que s'appelloit le nouveau Ministre, se vit bientôt sans autorité, lorsqu'on commença à ne le plus craindre. Outré de ce qu'on ne lui laissoit aucun pouvoir, il résolut de le ravir tout en-

tier ; mais il ne put exécuter son dessein que sous le regne suivant.

L'Empereur *Tchong Kang* mourut, & laissa la Couronne à son fils *Ti Siang*. Celui-ci donna toute sa confiance au Ministre, & le mit à la tête de ses troupes. Y songea alors à exécuter ses ambitieux projets. Il commença par gagner l'amitié des soldats, & se les attacha tellement, qu'ils ne connurent plus d'autres ordres que les siens. L'Empereur s'apperçut alors de son imprudence, & ne se voyant pas en état d'y remédier, & redoutant l'ambition de son Ministre, il se retira chez deux Princes Tributaires qui étoit ses parents. Y s'étoit fait une infinité de Créatures qu'il avoit élevées aux premiers emplois. Il comptoit sur leur affection ; mais comme il craignoit que l'Empereur n'eût encore un trop grand nombre de partisans, il n'osa pas faire éclater sitôt sa révolte, voulant se rendre maître de la personne de son Souverain, il lui écrivit une lettre très-soumise. Il le supplioit de revenir dans son Palais, & lui faisoit mille protestations de fidélité. „ Ceux, „ ajoutoit-il, qui vous ont inspiré des „ soupçons contre moi, sont vos véri-

„ tables ennemis, & ne cherchent qu'à „ vous entraîner dans le précipice. Le perfide Ministre fit ensuite une exacte recherche de toutes les personnes qui étoient sincérement attachées à l'Empereur, & les punit par l'exil ou par la mort. Leurs emplois furent donnés aux créatures du rebelle.

La trahison de cet ambitieux fut punie par une autre trahison qui n'étoit pas moins détestable. Y comptoit parmi ses partisans un nommé *Han Tso*, homme double & artificieux, qui avoit le plus de part à sa confiance, & qui avoit beaucoup de crédit dans l'armée. L'ambition s'empara aussi du cœur de ce scélérat, qui crut pouvoir se frayer un chemin au Trône, s'il faisoit périr tout à la fois & son bienfaiteur & son Souverain. Il confia son projet à quelques soldats, & leur ordonna d'assassiner leur Général lorsqu'il iroit à la chasse.

Je publierai, leur dit-il, que vous n'avez fait qu'exécuter les ordres de l'Empereur. Les soldats se laisserent séduire, & le premier Ministre fut immolé. Le perfide *Han Tso* entreprit ensuite de faire périr son Souverain. Pour réussir dans ce projet, il fait ve-

nir *Kiao*, jeune homme vif & impétueux, & fils aîné du Ministre rebelle. Il l'exhorte à venger la mort de son pere, & lui en fournit les moyens, en détachant une partie des troupes qu'il avoit sous ses ordres. *Kiao* marche vers l'Empereur, lui livre le combat, met l'armée ennemie en déroute, tue ce Prince de sa propre main, & extermine toute la famille Royale. Il n'y eut que l'Impératrice qui échappa à la fureur des meurtriers. Cette malheureuse Princesse qui étoit enceinte, eut bien de la peine à se refugier dans les montagnes. *Han Tso* s'empara de la Couronne, & récompensa celui qui lui avoit aidé à s'en rendre maître.

L'Impératrice mit au monde un fils qu'elle nomma *Chao Kang*. La naissance de ce jeune Prince fut long-temps ignorée, & il étoit déjà parvenu à un âge mûr, lorsque l'usurpateur en eut connoissance. *Han Tso* le fit chercher; mais le légitime héritier du Trône se retira chez un Prince Tributaire de l'Empire, & entra dans sa maison en qualité de domestique: la physionomie & les manieres nobles de *Chao Kang* trahirent son secret. Le Prince au service duquel il s'étoit engagé, lui fit

diverses questions avec cet air de bonté qui inspire toujours la confiance. *Chao Kang* ne crut pas devoir dissimuler, & raconta ses malheurs & le désastre de sa famille. Le Prince Tributaire l'embrassa tendrement, lui donna sa fille en mariage, avec une partie de sa Principauté, où *Chao Kang* eut occasion de développer mille belles qualités qui le rendoient digne du Trône. Le beaupere ne perdit point de temps; il écrivit à tous les Ministres & aux Grands du Royaume qui étoient attachés au dernier Empereur. Il leva ensuite une armée, & marcha contre l'usurpateur. Celui-ci fut vaincu. On le fit prisonnier, & une mort infame termina sa détestable vie. Aussi-tôt que *Chao Kang* se vit placé sur le Trône de ses Ancêtres, il fit poursuivre *Kiao* qui fut pris & décapité. La mort de ces rebelles rétablit le calme & la tranquillité dans tout l'Empire.

Comme je ne prétends point donner une Histoire générale de la Chine, & que je me borne à rapporter les principales révolutions arrivées dans ce Pays, je ne ferai point mention de plusieurs Souverains Chinois dont la vie n'offre rien d'intéressant, & je passe tout d'un

coup au regne de l'Empereur *Kong Kia*. Ce Prince, après la mort de son pere, succomba sous le crédit de son oncle qui s'empara de la Couronne, la porta plusieurs années, & la laissa à un de ses fils, qui la fit passer en mourant sur la tête du légitime héritier. *Kong Kia* répondit bien mal à l'idée qu'on s'étoit formée de lui. Quarante-trois ans d'adversités auroient dû lui apprendre à modérer ses passions : mais aussi-tot qu'il fut monté sur le Trône, il se livra à la plus excessive débauche, & abandonna le soin du gouvernement à d'indignes Ministres. Sous son regne la flatterie étoit un moyen sûr pour parvenir aux premieres dignités de l'Etat. Sa conduite le rendit tellement méprisable, que les Princes Tributaires refuserent de lui rendre hommage, sans qu'il osât employer son autorité pour les rappeller à leur devoir. Les vices de cet Empereur rendirent la Couronne chancelante dans sa famille. *Ti Cao* son fils ne travailla pas à l'affermir. Trop fidele imitateur de son pere, il fit de son Palais le séjour des plus infames débauches. *Ti Fa* son successeur laissa la Couronne à *Kié*, que ses cruautés & ses infamies ont fait regarder comme un

monſtre. Son nom eſt encore aujourd'hui à la Chine dans la même exécration que l'eſt celui de Néron chez tous les peuples de l'Europe. Cet indigne Empereur avoit une femme encore plus méchante & plus cruelle que lui. Le ſang ne lui coûtoit rien à répandre, & on n'entendoit parler que d'exécutions ordonnées par le caprice de cette barbare Princeſſe. *Kié* fit creuſer un aſſez grand eſpace de terre en forme d'étang, & après l'avoir fait remplir de vin, il ordonna à trois mille de ſes Sujets de s'y plonger. Il y avoit dans ſon Palais un appartement ſecret où par ordre de l'Empereur & de l'Imperatrice, on ſe livroit en leur préſence aux plus abominables débauches. Tant de cruautés & d'infamies révolta tout l'Empire. Les Grands & le Peuple étoient ſur le point de prendre les armes contre leur Souverain. Ils furent arrêtés par les Miniſtres qui crurent que de ſages remontrances pourroient faire rentrer ce Prince en lui-même. Il en coûta la vie à celui qui oſa porter la parole.

La furie de l'Empereur ne ralentit pas le zele de ſes Miniſtres. Ils lui adreſſerent un Mémorial, dans lequel ils lui reprochoient librement toute l'hor-

reur de sa conduite. A peine en eut-il fait la lecture, que transporté de colere, il prit la résolution d'immoler à sa vengeance les auteurs de cet écrit; mais on le mit hors d'état d'exécuter ses cruels desseins. On conspira contre lui, & on résolut d'élever à l'Empire *Tching Tang*, l'un des Princes Tributaires le plus respecté pour sa sagesse & sa vertu: celui qu'on vouloit substituer au Tyran, fit voir une modération qui le rendoit digne du Trône. Il déclara qu'il n'avoit nul droit à l'Empire, & que s'il prenoit les armes, ce n'étoit que pour obliger l'Empereur à regner d'une maniere moins tyrannique. Son armée fut bientôt prête, & chacun des Princes lui fournit des troupes.

Kié ne trouva point de défenseurs parmi ses Sujets. Il eut recours aux Tartares, & tâcha par de belles promesses de les engager à son service; mais il ne put y réussir. Se voyant abandonné de tout le monde, il offrit d'abdiquer l'Empire & demanda seulement qu'on lui accordât la vie. *Tching Tang* se laissa fléchir, & le laissa en possession du Trône. Lorsque l'Empereur crut que l'orage étoit entiérement dissipé, il se replongea dans ses vices ordinaires,

& leva une armée pour aller attaquer celui qui avoit eu la générosité de lui laisser l'Empire. *Tching Tang* se mit à la tête de ses troupes ; & lorsque les deux armées furent en présence, les soldats de l'Empereur l'abandonnerent, & jetterent leurs armes aux pieds de *Tching Tang*, qu'ils reconnurent pour leur Souverain. *Kié* n'eut plus de ressource que dans la fuite. Il se bannit lui-même, & après trois ans d'exil, il termina une vie qui a rendu son nom & sa mémoire exécrable à la postérité. Dans la personne de ce Prince ou plutôt de ce monstre finit la premiere Dynastie appellée *Hia*, qui compte dix-sept Empereurs dans l'espace de 468 ans.

Tching Tang fut élevé à l'Empire avec un applaudissement universel. Lui seul se croyoit incapable de soutenir un si pesant fardeau. Il assembla jusqu'a trois fois ses Ministres & les Grands du Royaume, pour remettre une Couronne que tout autre, disoit-il, porteroit plus dignement que lui. Il fallut en quelque sorte le forcer à rester sur le Trône. Après avoir fait le bonheur des Chinois, il mourut & laissa la Couronne à son petit-fils nommé *Tai Kia*. Celui-ci, loin de marcher

ſur les traces de ſon ayeul, tint une conduite toute opposée & capable de lui attirer le mépris & l'averſion de ſes Peuples. Son premier Miniſtre s'aviſa d'un expédient fort ſingulier pour corriger le jeune Prince. Il fit conſtruire une maiſon proche le tombeau de *Tching Tang*, & y enferma le nouvel Empereur pour lui donner le temps de ſe former à la vue des cendres de ſon illuſtre ayeul. *Tai Kia* ſut profiter d'une correction ſi extraordinaire. Après trois ans de priſon, il remonta ſur le Trône, & fut proclamé Empereur pour la ſeconde fois. Il ne ſut point mauvais gré à ſon Miniſtre de la conduite qu'il avoit tenue à ſon égard, & le regarda toujours comme ſon pere & ſon ami. Trouveroit-on beaucoup de Souverains à qui on pût donner impunément de pareilles leçons?

La tyrannie de *Kié* occaſionna, comme nous l'avons vu, une révolution à la Chine, & donna lieu à l'établiſſement d'une nouvelle Dynaſtie ; la même cauſe va produire de ſemblables effets. L'Empire étoit depuis plus de ſix cents ans dans la même famille, lorſque *Tcheou* parvint à la Couronne. L'orgueil, la fierté, le luxe, la débauche

& la cruauté monterent sur le Trône avec ce Prince. Il épousa une femme capabe de seconder ses fureurs. *Ta Kia*, c'est le nom de cette femme cruelle, persuada à son mari qu'il ne seroit le maître absolu de ses Sujets, qu'en répandant la terreur dans tous les esprits. On construisit par son ordre une colonne d'airain qu'on faisoit rougir à un grand feu, puis on forçoit les criminels de l'embrasser jusqu'à ce que leur chair fût consumée jusqu'aux os. C'étoit pour la Princesse un spectacle agréable de voir souffrir ces malheureuses victimes, & d'entendre les cris affreux que leur arrachoit la violence des tourments.

Un des Ministres de l'Empereur pour s'insinuer dans les bonnes graces de son maître, eut la bassesse de vouloir lui prostituer sa fille qui étoit fort belle, mais qui étoit encore plus vertueuse. Cette jeune personne qui détestoit l'action de son pere, résista avec courage aux poursuites de l'Empereur. Le Prince outré de cette résistance, & changeant tout-à-coup son amour en fureur, poignarda la jeune fille, & l'ayant coupée en plusieurs morceaux, la fit servir à la table du pere. Un autre Ministre effrayé de cette barbarie, eut le

courage de repréſenter au Prince toute l'horreur de ſa conduite. Ses remontrances lui coûterent la vie.

L'autorité ſouveraine étoit entre les mains de *Ta Kia*, & les loix qu'elle portoit ne manquoient jamais d'être ratifiées par l'Empereur. Le pouvoir qu'elle avoit ſur l'eſprit de ſon époux, ne ſervoit qu'à augmenter de plus en plus la férocité de ce Prince. Tous les jours étoit marqué par les plus ſanglantes exécutions. On ſe laſſa enfin de tant de cruautés, & on ſongea à choiſir un autre Souverain. Tous les ſuffrages ſe réunirent en faveur de *Ven Vang*, Prince Tributaire, qui gouvernoit ſes petits Etats avec une ſageſſe admirable. Il ſe voyoit ſur le point de devenir Empereur ; mais il ne jouit pas long-temps d'une eſpérance ſi flatteuſe. Il mourut & laiſſa ſes prétentions à l'Empire, ſa principauté, ſes biens à *Vou Vang* le ſecond de ſes fils, parce que l'aîné ne voulut pas entrer dans les vues qu'avoit ſon pere de détrôner l'Empereur. Celui-ci continuoit de ſe rendre odieux par ſes excès. Un de ſes oncles croyant qu'il devoit tout riſquer pour retirer le Prince de ſes égarements, ſe rendit au Palais, & parla avec fer-

meté. Il fut étranglé à l'instant par ordre de l'Empereur, qui lui fit ensuite arracher le cœur, & goûta le plaisir barbare de considérer cet objet, moins pour satisfaire sa curiosité, que pour assouvir sa vengeance.

Les Princes & les Grands indignés de tant d'horreurs, solliciterent *Vou Vang* de se mettre à la tête d'une armée pour attaquer l'Empereur, promettant de fournir les secours nécessaires. *Tcheou* leva aussi des troupes & alla au-devant de son ennemi. A peine eut-on donné le signal du combat, que la plus grande partie des soldats de l'Empereur mirent bas les armes, & passerent dans le camp de son adversaire. *Tcheou* se voyant trahi, prit une résolution de désespéré. Il s'enfuit dans sa Capitale, & s'étant retiré dans son appartement, il y mit le feu pour ne pas tomber entre les mains de son ennemi. La moitié du Palais fut réduite en cendres. *Vou Vang* y entra en vainqueur. Le premier objet qui se présenta à ses yeux, fut l'Impératrice (*a*)

(*a*) Cette Princesse étoit fort belle. On croit que c'est elle qui fit regarder la petitesse des pieds comme un des plus grands

qu'il tua d'un coup d'épée. Après la mort du Tyran & de son épouse, *Vou Vang* fut reconnu pour Souverain, & devint le fondateur de la troisieme Dynastie.

Année avant J. C. 1051.

Tchao Vang, un de ses successeurs, s'attira la haine de ses Sujets par l'extrême passion qu'il avoit pour la chasse. Le dégât que faisoient ses chiens & ses chevaux dans toutes les campagnes, désespéra les peuples, & les détermina à faire périr leur Souverain par un stratageme assez singulier. L'Empereur en revenant de la chasse, étoit obligé de traverser une riviere, & il y avoit ordre de tenir des barques prêtes pour son passage. On en prépara une qui étoit

---

agréments de son sexe; quoiqu'elle les eût fort petits, elle se les serroit encore avec des bandelettes. Ce fut là une sorte de beauté que toutes les femmes se procurerent à son exemple, & cette opinion ridicule est tellement en usage, qu'une femme se rendroit méprisable, si elle avoit les pieds d'une grandeur naturelle. Cet agrément ou plutôt cette difformité est cause que les Chinoises peuvent à peine marcher; mais à quelles contraintes ne s'assujettissent pas les femmes quand il est question de plaire? Les femmes sont femmes par-tout.

tellement construite, qu'elle dèvoit se briser en peu de temps. L'empereur y monta avec quelques Seigneurs de sa suite : à peine fut-il au milieu de la riviere que les planches se désunirent tout-à-coup ; la barque enfonça dans l'eau, & tous ceux qu'elle portoit furent noyés.

Un peuple opprimé qui immole son Souverain, & qui étend sa vengeance sur toute la famille d'un Tyran ; un Sujet fidele qui sacrifie tout ce qu'il a de plus cher pour conserver le sang de ses Maîtres : tel est le contraste frappant que va nous fournir l'Histoire de la Chine. La misere du peuple devint extrême sous le regne de l'Empereur *Li Vang*. C'étoit un Prince fier, cruel & prodigue. Ses exactions & ses violences le rendirent extrêmement odieux. On n'entendoit de tous côtés que plaintes & gémissements. Il parut même plusieurs libelles dans lesquels on reprochoit à l'Empereur en termes menaçans son impitoyable dureté. Les clameurs & les murmures du peuple ne servirent qu'à augmenter la fureur du Souverain. Il défendit à ses Sujets, sous peine de la vie de s'entretenir ensemble, & même de se parler à l'oreille. On voyoit tous les

habitans de la Capitale marcher dans les rues les yeux baissés, gardant un morne silence, & affectant de s'éviter les uns les autres. Un Ministre fidele nommé *Tchao Kong*, lui représenta combien il étoit injuste & cruel de vouloir empêcher les malheureux de se plaindre, & lui déclara qu'un peuple réduit au désespoir, étoit capable de tout entreprendre. La prédiction de ce sage Ministre ne se trouva que trop véritable. Semblable à un torrent qui a rompu ses digues, le peuple fit une soudaine irruption dans le Palais pour se défaire du Tyran. Au premier bruit du tumulte, l'Empereur prit la fuite & sauva sa vie ; mais toute la famille Impériale fut massacrée par cette populace furieuse. Il n'y eut que le plus jeune des fils de l'Empereur qui fut épargné. *Tchao Kong* l'avoit fait emporter secrétement dans sa maison. Les séditieux en ayant eu connoissance, vinrent assiéger la demeure du Ministre, & demanderent à grands cris qu'on leur livrât le jeune Prince qui venoit d'être soustrait à leur vengeance *Tchao Kong* pour conserver ce précieux reste du sang Impérial, eut recours à un expédient qui est, je crois, sans exemple. Après avoir

avoit souffert un rude combat que lui livroient tour à tour les sentiments de la nature & de la fidélité qu'on doit aux Souverains, il se détermina enfin à livrer son propre fils qui fut égorgé sur le champ à ses yeux. L'Empereur errant & fugitif traîna une vie obscure, sans pouvoir se remettre en possession d'une couronne qu'il avoit perdue par sa faute. Il mourut dans son exil & *Suen Vang* qui étoit le jeune Prince que *Tchao Kong* avoit conservé, monta sur le Trône, & rendit les Chinois heureux.

Yeou Vang son successeur, eut la guerre à soutenir contre les Tartares, qui forcerent le camp de l'Empereur, tuerent ce Prince, se répandirent dans le Pays, & y firent les plus terribles ravages. Les Princes Tributaires unirent leurs forces pour résister à ce torrent. Les deux Rois de *Tsin* & de *Ouei* se distinguerent par leur valeur. Ils vinrent à bout de repousser les Tartares, & de les chasser de toutes les terres dont ils s'étoient rendus les maîtres. Ces deux Princes prétendirent conserver à titre de conquête, les Pays qu'ils avoient enlevés aux Tartares, & comme l'Empereur *Ping Vang* ne les avoit pas secouru, ils se regarderent comme in-

dépendans, & refuserent de lui rendre hommage. Cet exemple eut des suites funestes, & fut cause que plusieurs Princes rendirent leur Souveraineté indépendante. Tous ces Rois révoltés, ne songerent plus qu'à suivre les mouvements de leur ambition. Chacun d'eux cherchant à étendre ses frontieres, empiéta sur les terres de ses voisins; cela donna lieu à des guerres cruelles qui durerent plusieurs années. L'Empereur s'efforça d'arrêter leurs entreprises, & leur enjoignit de vivre en paix; mais c'étoit une autorité qu'on ne respectoit plus. Ce fut dans des conjonctures si difficiles que *Houang Vang* parvint à l'Empire. Il employa d'abord les voies de la douceur pour ramener les Princes Tributaires à leur devoir. Ce moyen ayant été inutile, il eut recours à celui des armes. Il n'eut pas le bonheur de réussir. Son armée défaite, & une blessure qu'il reçut, ne lui laisserent aucune espérance de rétablir son autorité dans les Provinces qui refusoient de la reconnoître.

L'Empereur en mourant voulut priver de la Couronne son fils *Tchuang Vang* pour la laisser à *Keou* qu'il avoit eu d'une de ses concubines. Aussi-tôt

que le Monarque eut les yeux fermés un des Grands de la Cour représenta que cette injuste préférence atureroit infailliblement une guerre civile, & ramena les esprits en faveur de l'héritier légitime. *Tchuang* fut donc reconnu pour Souverain; mais *Keou* avoit un parti qui résolut de le placer sur le Trône. On découvrit la Conspiration & le dessein qu'on avoit pris d'assassiner l'Empereur. Celui-ci jugea à propos de dissimuler, & manda au Palais le chef du complot, sous prétexte de lui communiquer une affaire importante. Le Conspirateur obéit, & fut poignardé. Sa mort & la fuite de *Keou* affermirent l'Empereur sur le Trône.

Les Princes Tributaires se maintenoient toujours dans l'indépendance. Le Roi *Tsi* étoit devenu si puissant qu'il ne lui manquoit plus que le titre d'Empereur. Son ambition l'eût porté à détrôner son Maître, s'il n'avoit appréhendé que les autres Princes ses égaux ne s'opposassent à son élévation. L'Empereur *Siang Vang*, voyoit avec douleur que toutes les démarches du Roi de *Tsi*, tendoient à se rendre maître de l'Empire. Il forma le dessein de réprimer cet ambitieux. Comme il n'étoit pas en

état d'employer la force ouverte, il eut recours à un expédient qui lui réussit. L'Usurpateur de l'autorité impériale, avoit trouvé le moyen d'assembler tous les autres Princes Tributaires. C'étoit une espece de convocation des Etats qu'il n'appartenoit de faire qu'au seul Empereur. Le but du Roi de *Tsi*, étoit de gagner tous ces Princes, & de les engager à le reconnoître pour leur Souverain.

Année avant J. C. 667. Il envoya à tous les Princes assemblés un Ambassadeur d'une capacité reconnue, & leur adressa des lettres qui furent reçues avec le cérémonial ordinaire; (a) c'est-à-dire, avec des marques de respect qui annonçoient la Souveraineté de celui qui les avoit écrites. Le Roi de *Tsi* auroit bien voulu se dispenser de donner un témoignage public de sa soumission, mais il se vit contraint de suivre l'exemple des autres Princes. Cette démarche qui coûta beaucoup à son orgueil, lui fit sentir

(a) Ce cérémonial prescrit qu'une lettre qui vient de l'Empereur, soit mise sur une table magnifiquement ornée, & qu'on lui rende les mêmes honneurs qu'à la personne du Prince, avant qu'on en fasse l'ouverture.

qu'il avoit un maître, & dérangea tous les projets que lui ſuggéroit ſon ambition.

La tranquillité dont jouiſſoit l'Empereur après cet événement, fut bientôt toublée par la rebellion de *Cho Tai* ſon fils. Ce Prince quitta la Cour, & ſe retira auprès du Roi de *Tſi*, dont il implora la protection. En même-temps un Prince Tributaire leva auſſi l'étendard de la révolte; mais celui-ci fut vaincu par l'Empereur qui avoit appellé les Tartares à ſon ſecours, & qui ſe les étoit attachés en épouſant la fille de leur Chef. *Siang Vang* ſe vit peu après délivré des ombrages que lui donnoit le Roi de *Tſi*. Ce dernier mourut accablé de vieilleſſe. Les guerres qui s'allumerent auſſi-tôt entre ſes cinq enfans qui ſe diſputoient la ſucceſſion de leur pere, ne pouvoient qu'être avantageuſes à l'Empereur; mais ce Monarque ſe ſuſcita lui-même de nouveaux ennemis. Il n'avoir épouſé que par politique la fille du chef des Tartares; comme il s'imagina n'avoit plus rien à craindre, il la répudia ſous prétexte qu'elle étoit étrangere. Le Tartare outré de cet affront, réſolut de s'en venger. Il appella *Cho Tai* qui ſe trouvoit dénué de tout ſe-

cours, & lui promit de le faire déclarer Empereur. Ce fils rebelle alla joindre le Chef des Tartares, & tous deux ensemble marcherent vers la Capitale, s'en rendirent maîtres, & obligerent *Siang Vang* de prendre la fuite. *Cho Tai* se fit proclamer Empereur, tandis que son pere errant & fugitif imploroit l'assistance des Princes Tributaires. Ceux-ci fournirent des troupes à leur Souverain qui forma aussi-tôt deux armées ; l'une assiégea la Capitale, y entra en triomphe, & fit mourir le Prince rebelle ; l'autre attaqua le Chef des Tartares, battit ses troupes, & rétablit *Siang Vang* sur le Trône.

Le nouveau Roi de *Tsi* n'étoit pas capable de causer aucun trouble dans l'Empire ; il s'étoit attiré l'aversion de ses Sujets par son peu d'application au Gouvernement & par d'énormes cruautés. Un Prince son allié s'avisa de lui donner des conseils. Le Roi en fut tellement irrité, qu'il résolut de faire périr celui qui vouloit l'empêcher de se perdre. Il fit choix pour cette commission d'un de ces scélérats qui sont toujours prêts à favoriser les injustes passions de leurs Maîtres. Le Roi de *Tsi* envoya cet homme vers son Allié sous

prétexte de lui rendre visite de sa part. L'assassin se rendit à la Cour du Prince. Il entre dans le Palais, & trouve le Prince environné de gens qui lui présentoient leurs Requêtes, & à qui il rendoit la justice. Frappé d'un tel spectacle, il eut horreur de tremper ses mains dans le sang d'un Prince qui étoit si digne de vivre ; mais n'osant pas retourner vers son Maître sans avoir exécuté ses ordres sanguinaires, il se tua lui-même au sortir du Palais.

Sous l'Empire de *Guei Lie Vang*, on vit se renouveller entre les Princes Tributaires des guerres sanglantes qui durerent près de trois cents ans. Chacun de ces Princes aspiroit à l'Empire, & s'efforcoit de détruire ses concurrents. Les Empereurs ne conservoient presque plus que le nom de leur dignité, & se virent peu à peu dépouillés de leurs Provinces. *Schi Siang* Roi de *Thsin*, enleva plusieurs Places à deux Princes voisins qui n'oserent s'opposer à une pareille usurpation. Il n'y eut que le Roi de *Schao* qui ne jugea pas à propos de laisser envahir aucune partie de ses Etats. Bien plus, il engagea les deux Princes dont je viens de parler, de se joindre à lui pour tirer ven-

geance de l'ufurpateur. Toutes ces forces réunies tomberent fur l'armée de *Tchi Siang* qui fut entiérement défaite. On trouva ce Prince parmi les morts. Le vainqueur extermina la famille de fon ennemi, & fe rendit maître de tous fes Etats. S'étant fait apporter le cadavre de *Tchi Siang*, il en coupa la tête, & du crâne qui fut enduit de vernis, il en fit une coupe dont il fe fervoit pour boire.

Tchao Siang, Roi de *Tfin*, fe frayoit infenfiblement le chemin à l'Empire. Il entretenoit fous main la guerre entre les Princes Tributaires, afin qu'ils puffent fe détruire mutuellement. Chacun d'eux lui demandoit du fecours pour fatisfaire fa vengeance particuliere, & pour s'emparer des Etats de fon ennemi. Il leur fourniffoit volontiers les troupes qu'ils demandoient, efpérant qu'il recueilleroit un jour le fruit de fon artificieufe politique. Quand il fe vit en état d'exécuter fes ambitieux projets, il déclara ouvertement qu'il afpiroit au Trône Impérial. Il offrit un facrifice avec les cérémonies qui ne peuvent être obfervées que par l'Empereur; ce qui étoit une proteftation publique de fes prétentions fur cette fouveraine dignité.

Il n'y avoit que le Roi de *Tsi* qui fût assez puissant pour lui disputer la Couronne Impériale ; mais *Tchang Siang* ayant remporté une victoire sur un concurrent si redoutable, envoya une partie de son armée pour détrôner l'Empereur *Ngan Vang*. Celui-ci n'opposa à son ennemi qu'un petit nombre de troupes qui furent taillées en pieces. Toute la ressource de ce Prince infortuné, fut d'aller implorer la clémence de son vainqueur, de lui céder le peu de Villes qui lui restoient, & de le reconnoître pour son Souverain. Cette soumission conserva ses jours qu'il alla finir aux extrêmités d'une Province de son Empire. Plusieurs Princes Tributaires vinrent rendre hommage au Roi de *Tsin* ; mais il s'en trouva encore qui fideles à leur devoir, élurent pour Empereur *Tcheou Kiun*, Prince du Sang Impérial. Ce nouveau Monarque ramassa des troupes pour résister aux forces de l'usurpateur. Tous les Princes à qui il s'adressa pour obtenir quelque secours, refuserent de lui en accorder par la crainte qu'ils avoient du Roi de *Tsin*. *Tcheou Kiun* se voyant ainsi abandonné, & n'ayant aucune espérance de pouvoir se maintenir sur le Trône,

abdiqua l'Empire qu'il n'avoit possédé que très-peu de temps. *Tchao-Siang* ne jouit pas long-temps de la puissance qu'il venoit d'usurper ; car il mourut même avant l'abdication de *Tcheou Kiun*. Il laissa la Couronne à *Tchuan Siang Vang* qui fut le Fondateur de la quatrieme Dynastie.

Le nouvel Empereur entreprit de détruire toutes ces petites Souverainetés qui avoient causé tant de troubles dans l'Empire. Il attaqua d'abord un des Rois Tributaires, & gagna quelques batailles qui allarmerent les autres Princes. Ils réunirent leurs forces, & opposerent deux cents mille hommes à l'armée victorieuse. Elle fut défaite à son tour, & contrainte d'abandonner les terres qu'elle avoit conquises. *Tchuang Siang Vang* laissa la Couronne à son fils adoptif, nommé *Chi-Hoang Ti*.

La désunion des Princes ligués ruina bientôt leur confédération, affoiblis par des guerres sanglantes qui firent périr la plus grande partie de leurs troupes, ils furent aisément subjugués par l'Empereur. A mesure que *Chi Hoang Ti* s'emparoit d'un de ces Royaumes, il en faisoit égorger le Souverain & exterminoit tous les mâles de sa

race. Le Roi de *Tsi* fut enfermé dans un Parc planté de pins où l'on ne lui donnoit de nourriture qu'autant qu'il en falloit pour subsister. Ce Prince ne toucha à aucun des aliments qui lui furent apportés, & se laissa mourir de faim.

Toutes ces Principautés étant réunies sous une même puissance, & leurs titres ayant été éteints, rendirent l'Empereur de la Chine, plus puissant que ne l'avoit été aucun de ses prédécesseurs. Il partagea l'Empire en trente-six Provinces. Pour ne pas laisser ses Etats exposés aux incursions des Tartares, il fit bâtir cette fameuse muraille qui subsiste encore aujourd'hui. Voulant que la postérité ne parlât que de lui seul, il publia un Edit par lequel il ordonnoit qu'on brûlât tous (*a*) les livres Chinois qui avoient paru depuis la fondation de l'Empire. Il prétendoit par-là anéantir la mémoire de ses plus illustres prédécesseurs ; vanité bien pitoyable dans un Prince qui avoit fait des actions capables de l'immortaliser !

Après vingt-cinq années de guerre,

(*a*) Il n'excepta de l'incendie que les ouvrages qui traitent de l'Architecture & de la Médecine.

l'Empereur commença à jouir d'une paix profonde. Comme il avoit plusieurs enfans, quelques-uns de ses Ministres lui conseillerent de donner aux cadets des Provinces en Souveraineté. *Chi Hoang Ti* rejetta ce conseil en leur rappellant le souvenir de tous les troubles que toutes ces Principautés avoient causés dans l'Empire. Il régla qu'on bâtiroit des Palais en différentes Villes pour tous ces jeunes Princes, qu'ils y seroient entretenus aux dépens de l'Empereur, qu'on leur rendroit le respect dû à leur naissance, mais qu'ils n'auroient aucune autorité sur les peuples. C'est un usage qui a presque toujours été observé ; mais sous les derniers regnes, on a fixé le séjour des Princes du Sang dans la Capitale & à la suite de la Cour.

L'Empereur en visitant les Provinces de son Empire, fut attaqué d'une maladie dangereuse. Se sentant près de sa fin, il écrivit une lettre à son fils aîné qu'il déclaroit son successeur, & la remit à son second fils avec les sceaux de l'Empire. Le jeune Prince qui fut chargé de ces dépêches, ne songea après la mort de son pere qu'à se mettre la Couronne sur la tête. Il trouva le se-

eret de gagner le premier Miniſtre, dont le ſuffrage entraîna celui de tous les peuples. Le fils aîné de *Chi Hoang Ti* ramaſſa quelques troupes pour ſoutenir ſes légitimes poſſeſſions. Cette tentative n'ayant pas eu un heureux ſuccès, il reçut ordre de ſe donner la mort.

Eul Chi, c'eſt le nom de l'Uſurpateur, ne chercha pas à effacer l'horreur de ſon fratricide par une conduite ſage & modérée. Il ſe laiſſa gouverner par ſon premier Miniſtre qui ne lui donna que de mauvais conſeils. Les peuples furent chargés d'impôts pour fournir aux dépenſes que faiſoit l'Empereur en maiſons ſuperbes, en parcs & en jardins délicieux. Les moindres fautes étoient punies des plus cruels ſupplices, & il n'y avoit que les Partiſans du Miniſtre qui puſſent être impunément criminels. Cette tyrannie excita des murmures qui tendoient à une ſédition ouverte. Un des Généraux de l'armée Impériale qui avoit été envoyé dans les Provinces Orientales pour y diſſiper quelques tumultes, leva le premier l'étendard de la révolte, & engagea ſes troupes à reconnoître pour leur Souverain le fils aîné du dernier Empereur.

Ce fut dans ces conjonctures qu'on

vit paroître un aventurier, nommé *Lieou Pang*, qui de simple soldat étoit devenu Chef d'une troupe de brigands. C'étoit un homme né avec de grandes qualités, plein de courage & de valeur, doux, modéré dans le commerce de la vie, mais d'une sévérité inflexible, quand il s'agissoit de faire observer les loix de la discipline militaire. Il avoit cette éloquence naturelle qui persuade quelquefois beaucoup mieux que tout l'art des Orateurs. Un grand physionomiste l'ayant rencontré un jour, se jetta à ses pieds, & lui dit : „ Aux „ traits de ton visage que j'ai examiné „ attentivement, je reconnois que tu „ seras Empereur, & je te rends par „ avance les respects qu'un sujet doit „ avoir pour son Souverain. J'ai une „ fille la plus belle & la plus sage de „ tout l'Empire. Je te l'offre en mariage, tant je suis sûr que ma pré„ diction s'accomplira. *Lieou Pang* accepta la proposition, & devint le gendre de celui qui lui promettoit l'Empire.

Cependant le Général qui s'étoit révolté contre l'Empereur, avoit en vue de faire revivre ces Souverainetés éteintes depuis quelque temps, & de se procurer une Couronne. Dans ce dessein,

il fait avancer ſes troupes vers une des Places du Royaume de *Tſou*, comptant s'en rendre maître avec beaucoup de facilité. Le Gouverneur de cette Place effrayé du péril qui le ménaçoit, demande du ſecours à *Lieou Pang*. Celui-ci s'approche de la Ville avec ſon armée, & en écarte les ennemis. Un ſervice ſi important fut mal récompenſé; car le Gouverneur ferma les portes de la Place à ſon libérateur. *Lieou Pang* informé par une lettre attachée à une fleche qu'on jetta dans ſon camp, que cette ingratitude avoit excité l'indignation de tous les habitans de la Ville, vint ſe préſenter devant cette Place, en fit le ſiege, s'en rendit maître, & y entra en triomphe avec ſon armée. Les habitans ſe déclarerent pour le vainqueur qui ſe vit à la tête d'un parti conſidérable, & qui prit des idées conformes à la prédiction qu'on lui avoit faite.

Cependant le Trône de l'Empereur étoit fort ébranlé ſans que ce Prince ſongeât à ſortir de la profonde léthargie où l'avoit plongé l'amour des plaiſirs. Le premier miniſtre ſembloit avoir entrepris de perdre ſon maître, en lui donnant de pernicieux conſeils qui n'étoient que trop exactement ſuivis. L'a-

varice & les cruautés de l'Empereur mirent les peuples au déſeſpoir. On regardoit comme les vengeurs de la liberté publique tous ceux qui ſe révoltoient contre le Souverain & qui s'emparoient des Villes & des Provinces. On vit ſe reſſuſciter pour ainſi dire, tous les Royaumes que l'habileté de *Chi Hoang Ti* avoit éteints. L'Empire fut démembré par les différentes Provinces qui s'en détacherent, & qui élurent chacune leur Souverain. Le Roi de *Tſou* attacha à ſon ſervice le brave *Lieou Pang*. Il le fit venir avec deux autres Officiers, & donna à chacun d'eux le commandement d'une armée pour attaquer ſéparément l'Empereur, promettant le Royaume de *Tſin* à celui qui ſe rendroit le maître de la Capitale de l'Empire, & qui en chaſſeroit un Prince ſi peu digne du Trône. *Eul Chi* oppoſa des troupes nombreuſes à celles de ſes ennemis. Son armée eut d'abord quelques avantages ; mais enfin elle fut battue par un des trois Généraux qui avoient eu ordre de l'attaquer. On envoya en Cour pour demander un renfort de troupes ; mais le Député n'ayant pu obtenir une audience du premier Miniſtre, revint à l'armée Impériale qui paſſa dans le camp des vain-

queurs, aimant mieux ſe joindre aux rebelles, que de ſervir un Prince incapable de gouverner l'Empire. Le premier Miniſtre craignant qu'on ne lui imputât cette déſertion dont il étoit l'unique cauſe, réſolut de prévenir le châtiment qu'il méritoit en faiſant périr l'Empereur. Il introduiſit dans le Palais un aſſaſſin qui trempa ſes mains dans le ſang de ſon maître. Ainſi mourut après trois ans de regne, & dans la vingt-quatrieme année de ſon âge, un Prince qui n'étoit parvenu à la Puiſſance ſouveraine que par un crime qui déshonora le Trône, par ſa conduite, & qui en fut renverſé par le plus noir des complots.

Le premier Miniſtre qui pendant ce temps-là s'étoit enfermé dans ſa maiſon, feignant d'être malade, en ſortit promptement comme s'il avoit deſſein de découvrir l'auteur & les complices d'un ſi horrible aſſaſſinat ; pour mieux écarter tout ſoupçon, & faire parade de ſa fidélité, il fit élire *Ing Vang*, petit neveu de l'Empereur. Le premier acte d'autorité que fit le nouveau Monarque, fut de faire poignarder l'odieux Miniſtre qui ne l'avoit élevé ſur le Trône que pour dérober au public la connoiſſance de ſon attentat.

Cependant *Lieou Pang* approchoit de la Capitale. L'Empereur n'eut pas plutôt appris la marche des ennemis, qu'il fit des préparatifs pour sa défense. *Lieou Pang* usa d'artifice. Il envoya à l'armée Impériale quantité de soldats qui se présenterent en qualité de déserteurs, & qui disposerent les esprits en faveur de leur Général. Celui-ci informé de ce qui se passoit, & sachant que la sédition étoit prête à éclater, vint fondre tout-à-coup sur les troupes de l'Empereur & les mit en déroute. *Ing Vang* se voyant abandonné, & craignant plus la mort que la perte de sa Couronne, vint se jetter aux pieds du vainqueur, & lui présenta toutes les marques de la dignité Impériale. *Lieou Pang* entra triomphant dans la Ville qu'il abandonna au Pillage, défendant aux soldats, sous les plus rigoureuses peines, de maltraiter aucun des habitans. Il se réserva le Palais où il trouva des richesses immenses. Ainsi finit la quatrieme Dynastie qui dura quarante-trois ans, & qui ne compte que quatre Empereurs.

Lieou Pang devenu le Fondateur de la cinquieme Dynastie, ne prit d'abord que le titre de Roi de *Tsin*, parce qu'on lui avoit promis ce Royaume s'il se ren-

doit maître de la Capitale de l'Empire. *Hiang Yu* qui étoit un des Généraux qu'on avoit aussi envoyés pour détrôner l'Empereur, fut au désespoir de ce que *Lieou Pang* lui avoit ravi par sa célérité & son adresse la gloire & une Couronne. Comme c'étoit un homme brutal & cruel, & qu'il se trouvoit à la tête d'une armée très-forte & très-aguerrie, *Lieou Pang* fut assez heureux pour l'empêcher d'en venir à un éclat. Une entrevue de ces Généraux les racommoda, & ils entrerent ensemble dans la Capitale.

Hiang Yu ne tarda pas à faire connoître toute la férocité de son caractere. Il mit le feu à la Ville & au Palais, fouilla dans les tombeaux des Empereurs de la derniere Dynastie, jetta leurs cadavres en des lieux inconnus, & tua de sa propre main le Prince détrôné, que *Lieou Pang* avoit toujours traité avec respect depuis sa disgrace. Les soldats mêmes, accoutumés au meurtre & au carnage, désaprouverent ces cruautés, plusieurs éclaterent en murmures. On trouva le moyen de leur ôter leurs armes, & ils furent tous égorgés. Le cruel *Hiang Yu* aspiroit toujours à l'Empire. Il crut se l'assurer en

donnant la mort au Roi de *Tſou* ſon Souverain. Il ne pouvoit lui pardonner la préférence que ce Prince avoit donnée ſur lui à *Lieou Pang*. L'eſprit rempli de ces projets d'ambition & de vengeance, il s'avance vers la Ville de *Kieou Kiang*, où étoit pour lors le Roi de *Tſou*. Celui-ci pour faire honneur à ſon Général vient au-devant de lui, & à l'inſtant il eſt aſſaſſiné. *Lieou Pang* parut très-ſenſible à la mort du Prince ſon bienfaiteur, & entreprit de la venger. Il y eut guerre ouverte entre les deux Généraux qui neceſſerent de ſe diſputer l'Empire. Après dix-ſept batailles où les deux partis eurent alternativement l'avantage, *Lieou Pang* en gagna une enfin qui fut déciſive. L'armée de ſon rival fut détruite ſans reſſource, & celui-ci ſe tua de déſeſpoir craignant de tomber entre les mains de ſon vainqueur. Un ſoldat lui coupa la tête qu'on mit ſur le fer d'une pique pour la faire voir à tous les habitans de *Tſou*. On lui fit de magnifiques funérailles, & ſon pere obtint une Province en Souveraineté. *Lieou Pang* après cette victoire, fut reconnu Empereur ſous le nom de *Cao Tſou*, & on vit un Chef de brigands parvenir au Trône par des voies glo-

rieuses. Il sut s'y maintenir, & se fit adorer des peuples qui l'avoient choisi pour maître.

Hoei Ti son fils & son successeur ne manquoit pas de belles qualités ; mais la complaisance excessive qu'il eut pour sa mere, causa toutes sortes de maux dans l'Empire. Cette Princesse s'empara de toute l'autorité, & en abusa furieusement. Les premieres dignités de l'Etat furent abandonnées à ses créatures, ou à des parens incapables d'exercer les emplois qu'on leur confioit. Le poison étoit l'instrument dont elle se servoit ordinairement pour se délivrer de ceux qui avoient le malheur de lui déplaire. *Hoei Ti* étant venu à mourir, elle supposa un enfant qu'elle acheta d'une Paysanne, & fit ensuite étrangler la mere, de peur que la supercherie ne fût un jour découverte. Cette femme ambitieuse regna sous le nom du prétendu Empereur, & disposa de plusieurs Provinces qu'elle donna en Souveraineté à ses parents, à condition qu'ils lui en feroient hommage. Quand elle crut son pouvoir bien établi, elle fit périr l'enfant qui avoit servi à l'exécution de ses desseins. Tous les Grands de l'Empire prenoient des mesures pour

se délivrer d'un joug également honteux & tyrannique, lorsque la mort enleva cette exécrable Princesse. Toute sa famille fut massacrée, & on choisit pour Empereur le second fils de *Cao Tsao* qui monta paisiblement sur le Trône, & prit le nom de *Ven Ti*. Ce nouveau Monarque & quelques uns de ses successeurs s'attirerent l'amour & la vénération des peuples par la sagesse de leur Gouvernement.

Sous le regne de *Hiao Ping Ti* qui n'avoit que neuf ans lorsqu'il monta sur le Trône, on éleva à la dignité de premier Ministre un nommé *Vang Mang* dont on n'avoit pas su pénétrer le caractere. C'étoit un homme double, artificieux, cruel, & qui aspiroit secrétement à l'Empire. On lui avoit associé un homme de mérite pour partager avec lui les fonctions du ministere. Son ambition ne put souffrir de rival, & il s'empara lui seul de toute l'autorité. Pour parvenir à son but, il eut soin de se faire un grand nombre de créatures, & lorsqu'il se crut en état de tout entreprendre, il fit couler dans les mets de l'Empereur un poison qui réduisit ce jeune Prince à l'extrémité. Le traître affecta de ressentir la plus

vive douleur, adressa continuellement des vœux au Ciel, & alla même jusqu'à offrir sa vie pour la conservation d'une santé si chere. Par ces artifices, il éloigna les soupçons qui pouvoient naître de son crime. Il ne crut pas cependant les circonstances favorables au dessein qu'il avoit formé d'envahir l'Empire; mais il ne différa l'exécution de son projet que pour mieux en assurer le succès. Après la mort de l'Empereur, il fit passer la Couronne sur la tête d'un enfant de deux ans, & se maintint ainsi dans son autorité. Comme il étoit le dispensateur de toutes les graces, il ne lui fut pas difficile de se faire un grand nombre de partisans. A peine trois ans sont écoulés qu'il leve le masque, fait descendre du Trône le jeune Prince qu'il y avoit placé, & se fait proclamer Empereur. Aussi-tôt qu'il eut recueilli le fruit de ses crimes, il fit divers Réglements qui tendoient à favoriser son usurpation. Il crut son autorité tellement affermie, que rien ne seroit capable de l'ébranler; mais il se trompa dans ses vues. On attaqua l'Usurpateur. Il fut vaincu & mis à mort. On coupa son cadavre en plusieurs morceaux, & on exposa sa tête au haut

d'une fourche dans la place publique pour servir de jouet à la populace. Le sceptre retomba entre les mains d'une Prince de la Maison impériale.

La foiblesse de quelques Empereurs avoit donné lieu au rétablissement de ces petites Souverainetés qui avoient été éteintes autrefois. Cette diminution de la puissance Impériale occasionna bien des guerres & des révoltes. Sous le regne de l'empereur *Heou Ti*, *Sang Thiao*, Général des armées du Roi de *Guei*, abusant de l'autorité qu'il avoit sur les troupes, se vit en état de tout entreprendre & de porter ses vues jusques sur le Trône Impérial. Le fils de *Heou Ti* voyant les affaires presque désespérées, alla trouver son pere & lui dit : *Il n'a point à délibérer. C'est ici un moment décisif. Il faut vaincre ou mourir*. L'Empereur ne goûta point ce conseil, & refusa de combattre. Le jeune Prince indigné de ce que son pere témoigne si peu de courage, se retire dans la Salle de ses ancêtres défunts, poignarde sa femme, & se tue ensuite lui-même. L'armée Impériale fut taillée en pieces, & le Palais abandonné au pillage. Le lâche Empereur alla lui-même se livrer entre les mains du vainqueur

queur qui lui donna une petite Souveraineté où il traîna pendant sept ans les restes honteux d'une vie obscure.

Le fils du Général *Song Tchuo* qui fut le fondateur de la septieme Dynastie, prit le nom de *Chi Tsou Vou Ti*. Les commencements du regne de ce Prince furent très-glorieux. Il dompta tous les petits Souverains qui voulurent s'opposer à son élévation, & devint seul maître de tout l'Empire. Sur la fin de ses jours il se livra entiérement à l'oisiveté & à la mollesse. Croyant n'avoir plus rien à craindre, il licentia ses troupes. Cette imprudence réveilla l'ambition des Princes que la terreur de ses armes contenoit auparavant dans le devoir ; ils ne purent cependant lui enlever la Couronne Impériale.

Lorsque *Vou Ti* occupoit le Trône, *Fou Kien* Empereur du Nord (*a*) entreprit de porter la guerre dans les Provinces Méridionales ; on tenta inutilement de lui faire abandonner ce projet. Il leve une armée nombreuse à dessein de détrôner l'Empereur du

(*a*) La Chine étoit alors partagée en deux Empires, celui du Nord & celui du Midi.

Midi. Ce dernier, ſans donner le temps à ſon ennemi de réunir toutes ſes forces, l'attaque dans ſon Camp, & remporte la victoire. Les Généraux de *Fou Kien* déſeſpérés de leur défaite, ſe ſaiſiſſent de leur maître & l'étranglent. La deſtinée du vainqueur ne fut pas plus heureuſe. Il périt par les mains d'une femme qui voulut ſe venger de certains outrages (*a*) que les perſonnes du ſexe ne pardonnent preſque jamais.

Sous le regne du ſucceſſeur de *Vou Ti*, un homme de la lie du peuple, nommé *Lieou You*, après avoir exercé une des plus viles (*b*) profeſſions, ſe fit ſoldat, devint Général d'armée, ſe ſignala par pluſieurs exploits, fit périr deux Empereurs, uſurpa la Couronne, fonda la huitieme Dynaſtie, & prit le nom de *Kao Tſou Vou Ti*. La ſageſſe de ſon gouvernement fit oublier qu'il étoit uſurpateur. Sa poſtérité fut dans la ſuite

(*a*) L'Empereur s'aviſa de traiter de vieille la ſeconde Reine qui n'avoit que trente ans. Il n'y avoit qu'une des femmes qui portât le titre d'Impératrice, les autres portoient celui de Reine.

(*b*) Il faiſoit un petit commerce de ſouliers qu'il alloit vendre de place en place.

précipitée du Trône par les mêmes moyens qui avoient servi à l'y élever. *Siao Tao Tching* qui étoit premier Ministre sous l'Empereur *Ming Ti*, immola à son ambition deux de ses Souverains, occupa leur place, & fut le fondateur d'une nouvelle Dynastie, qui compta cinq Empereurs, & qui ne fut en possession du Trône que pendant 23 ans. Un Ministre ambitieux nommé *Siao Yuen* ôta encore la Couronne & la vie à deux de ses Maîtres, & occupa leur place. Il y a peu de Monarchies où les usurpations ayent été plus fréquentes qu'à la Chine.

Le nouvel Empereur qui prit le nom de *Kao Tsou Vou Ti*, montra plusieurs qualités qui le rendoient digne du Trône. Cet homme qui n'étoit parvenu à l'Empire qu'à force de crimes, s'avise par une étrange bizarrerie de l'esprit humain, de quitter sa Cour après vingt-six ans de regne, & d'aller habiter dans un Temple de Bonzes où la tête rasée & sous un grossier vêtement, il ne vivoit que d'herbes & de ris. On eut bien de la peine à l'arracher de sa solitude. Lorsqu'il fut dans son Palais, il continua de vivre à la maniere des Bonzes. Ce fut sous son regne

qu'arriva l'entiere décadence de l'Empire du Nord qui fut partagé entre deux Rois de la Chine. Un des Princes vassaux de l'Empereur se révolta contre lui, se rendit maître de la Capitale & de la personne de son Souverain. *Kao Tsou Vou Ti* parut devant le vainqueur avec une confiance assurée. Le rebelle, quoique naturellement féroce, eut de la peine à soutenir les regards de son maître; dans le trouble qui l'agitoit, il s'écria, je n'aurois pas cru qu'il fût si difficile de résister à une puissance établie par le Ciel. N'osant par tremper ses mains dans le sang de l'Empereur, il se contenta de le faire mourir peu à peu en lui retranchant chaque jour quelque chose de sa nourriture. Un peu de miel que demanda *Kao Tsou Vou Ti*, lui ayant été refusé, il mourut tout-à-coup âgé de 86 ans. Son fils lui succéda; mais il fut assassiné par le Prince rebelle qui s'empara ensuite de la Couronne Impériale. Il ne la conserva qu'un an; elle rentra dans la famille du fondateur de la nouvelle Dynastie: mais elle passa peu de temps après sur la tête de l'Usurpateur *Tchin Pasien*, qui ne parvint à l'Empire que par le meurtre de deux de ses Souverains. Le cinquieme

Année avant J.C. 544.

Empereur de cette Maiſon, Prince mou & efféminé, fut chaſſé du Trône par *Yang Kien* qui ſe mit en poſſeſſion de la dignité Impériale. Sous le regne de cet Uſurpateur, l'Empire du Nord qui ſubſiſtoit depuis trois ſiecles, fut entiérement détruit, & les deux Monarchies n'en firent plus qu'une ſeule. L'Empereur jetta les yeux ſur ſon fils aîné, quoiqu'il lui connût peu de mérite, pour le déclarer ſon héritier. *Yang Ti* ſon ſecond fils, fut ſi outré de cette préférence, qu'il tua ſon pere & ſon frere. Ce double crime lui ſervit de degrés pour monter ſur le Trône. Il ſu s'y maintenir. Son fils n'eut pas le même bonheur. On lui enleva ſa Couronne, & la chûte de ce Prince donna lieu à l'établiſſement de la treizieme Dynaſtie.

Le nouveau Monarque gouverna ſes peuples avec beaucoup de douceur. Quelques anneés avant ſa mort, il abdiqua la Couronne, pour la laiſſer à ſon ſecond fils nommé *Taï Tſong* qui fut un des plus grands Empereurs qu'on eût encore vu à la Chine. Ce bon Prince n'accorda ſa confiance qu'aux perſonnes qui étoient capables de lui

donner de bons conseils, ou qui avoient assez de courage pour l'avertir de ses défauts. Jamais Prince ne poussa plus loin la modération & la frugalité. Il fut le restaurateur des sciences par le soin qu'il prit d'assembler les meilleurs livres, & d'établir dans son Palais une Académie Littéraire. Un grand nombre d'habiles Maîtres fut employé à l'éducation des jeunes gens qui vouloient s'adonner à l'étude des Lettres. Il ne se borna pas à former l'esprit de ses Sujets, il travailla encore à leur inspirer cette valeur guerriere qui est le principal soutien des Etats. Ce fut dans ce dessein qu'il établit une Académie Militaire où l'on s'exerçoit à tirer de l'arc. L'Empereur assistoit lui-même très-réguliérement à tous les exercices. On voulut lui représenter qu'il y avoit du danger pour sa personne: „ Je me regarde dans mon Empire, répondit
„ *Tai Tsong*, comme un pere dans sa
„ famille, & je porte dans mon sein
„ tous mes Sujets, comme s'ils étoient
„ mes enfans. Que puis-je donc avoir
„ à craindre ? Est-il quelqu'un parmi nous qui en lisant ce trait d'histoire, ne se rappelle pas avec la plus vive satis-

faction, ce que vient de faire le meilleur de nos Rois en faveur de la jeune Noblesse de son Royaume? Que ne doit-on pas se promettre de cette Ecole militaire où l'on forme avec tant de soin des défenseurs de la Patrie? C'est par de pareils établissements que les Princes sont sûrs de parvenir à l'immortalité.

La tendresse que l'Empereur de la Chine avoit pour ses Sujets, lui faisoit dire qu'il vouloit que son peuple eût abondamment tout ce qui étoit nécessaire à la vie. „ Le salut de l'Empire, „ disoit-il, dépend du peuple. Un Mo- „ narque qui foule & qui épuise ses Su- „ jets pour s'enrichir, est semblable à „ un homme qui couperoit sa chair en „ petits morceaux pour s'en remplir l'es- „ tomac. Il se remplit, il est vrai; mais „ il faut qu'en peu de temps tout le corps „ périsse. Combien d'Empereurs se sont „ perdus par leur cupidité! Que de „ dépenses pour la satisfaire! Que d'im- „ pôts dont on surcharge le pauvre „ peuple, lorsqu'il est question de four- „ nir à ces dépenses superflues! Le „ peuple étant opprimé, que devient „ l'Empire? N'est-il pas sur le penchant „ de sa ruine? Et l'Empire venant à pé-

faire périr ceux qui étoient condamnés à un pareil châtiment.

L'Empereur fut extrêmement sensible à la mort de son premier Ministre. Il dit à l'occasion de la perte qu'il venoit de faire :,, Nous avons trois sortes
,, de miroirs, l'un est d'acier (*a*) qui
,, sert aux Dames pour leur parure. Le
,, second, sont les anciens livres où
,, l'on voit la naissance, le progrès &
,, la décadence des Empires. Enfin le
,, troisieme, ce sont les hommes mê-
,, mes. Pour peu qu'on étudie leurs
,, actions, on s'apperçoit de ce qu'il
,, faut faire, & de ce qu'il faut éviter ;
,, j'avois ce dernier miroir dans la per-
,, sonne de mon premier Ministre.
,, Malheureusement je l'ai perdu sans que
,, j'espere en retrouver un semblable.

Ce Monarque connoissoit parfaite-

---

c'est-à-dire, sur les parties les plus charnues du corps humain. C'est ce qui se pratique encore aujourd'hui dans tout l'Empire.

(*a*) Les glaces des Chinois étoient d'un acier extrêmement poli. J'ignore si actuellement ils ont des glaces telles que les nôtres. Il y a quelques années qu'un Gentilhomme Verrier, qui se fit frere Jésuite, passa à la Chine pour y établir une verrerie.

ment le génie des Courtisans, " un
„ Prince, leur disoit-il un jour, n'a
„ qu'un cœur, & ce cœur est conti-
„ nuellement assiégé par les personnes
„ qui l'environnent. Il y en a qui l'at-
„ taquent par l'amour de la vaine gloi-
„ re qu'ils s'efforcent de lui inspirer;
„ d'autres par la mollesse & les délices;
„ quelques-uns par les caresses & la
„ flatterie. Quelques autres ont re-
„ cours à la ruse & au mensonge
„ pour le surprendre; & toutes ces
„ machines qu'ils font jouer, n'ont
„ d'autre but que de s'insinuer dans les
„ bonnes graces du Prince, de gagner
„ sa faveur, & de s'élever aux Char-
„ ges & aux dignités de l'Empire.
„ Pour peu qu'un Prince cesse de veiller
„ sur son cœur, que n'a-t-il pas à crain-
dre? Si tous les Rois sentoient ainsi les
périls qui environnent le Trône, le
monde seroit mieux gouverné.

Tai Tson prenoit un soin extrême de l'éducation de ses enfans. Tout ce qui se présentoit aux yeux de ce Prince, servoit de matiere à ses instructions. Il donna à celui de ses fils qu'il avoit désigné son successeur, les douze avis suivans.

1. Rendez-vous le maître de votre cœur & de ses mouvements.

2. N'élevez aux charges & aux dignités que de gens de mérite.

3. Faites venir les sages à votre Cour.

4. Veillez sur la conduite des Magistrats.

5. Chassez loin de votre présence les langues médisantes.

7. Vivez avec économie.

8. Que vos récompenses & vos châtiments soient proportionnés au mérite ou à la faute de celui que vous récompensez ou que vous punissez.

9. Ayez un soin particulier de faire fleurir l'agriculture, l'art militaire, les loix & les sciences.

10. Cherchez dans les anciens Empereurs des modeles sur lesquels vous vous formiez au gouvernement; car je ne mérite pas que vous jettiez un regard sur moi; j'ai fait trop de fautes depuis que je gouverne l'Empire.

11. Visez toujours à ce qu'il y a de plus parfait, sans quoi vous n'atteindrez jamais à ce juste milieu en quoi consiste la vertu.

12. Enfin prenez garde que l'éclat

de votre rang ne vous enfle d'orgueil, ou ne vous amolisse par les délices d'une vie voluptueuse; car si cela arrivoit vous perdriez l'Empire, & vous vous perdriez vous-même.

Telles furent les sages instructions que l'Empereur donna à son fils *Kao Tson*, & dont celui-ci ne sut pas profiter. Je me suis un peu étendu sur le regne de ce Prince. On n'a pas souvent occasion de faire paroître sur la scene de pareils personnages. Pour un bon Roi, combien de Tyrans! *Tai Tsong*, quelques années avant sa mort, avoit admis dans le Palais une jeune fille dont l'esprit égaloit la beauté. Elle s'appelloit *Vou Chi*. Jamais on ne cacha plus de méchanceté sous un extérieur charmant. Aussi-tôt que *Tai Tsong* qui l'avoit mise au nombre de ses femmes, eut rendu le dernier soupir, elle se retira dans un Monastere de Bonzesses.

Le nouvel Empereur qui l'aimoit passionnément, alla la chercher lui-même, & la conduisit dans son Palais. Il répudia l'Impératrice, & l'une des Reines, sous prétexte qu'il n'avoit point d'enfans, & plaça *Vou Chi* sur le Trône Impérial. Cette Princesse s'étant apperçu que son époux n'avoit

pas perdu le souvenir des femmes qu'il venoit de répudier : elle leur fit couper d'abord les pieds & les mains, & ensuite la tête.

Cependant l'Empereur se passionnoit de plus en plus pour un objet si indigne de son amour. Il s'aveugla au point de lui confier le gouvernement de l'Etat. Le premier usage que cette barbare Princesse fit de la puissance souveraine, fut d'empoisonner l'héritier de l'Empire, dans le dessein de mettre sa famille sur le Trône. Malgré tant d'attentats, l'Empereur conserva jusqu'à la fin de sa vie la passion qu'elle lui avoit inspirée. *Vou Chi*, après la mort de son époux, trouva le moyen de conserver le pouvoir suprême ; elle chassa ce Prince qui devoit hériter de la Couronne, lui donna une petite Souveraineté, & mit à sa place le plus jeune de ses fils qui n'étoit pas en état de gouverner, & qui n'eut que le titre d'Empereur. *Vou Chi* ne pouvant se dissimuler combien sa tyrannie l'avoit rendu odieuse, & craignant qu'on entreprit de lui ravir le pouvoir qu'elle avoit usurpé, se porta aux plus terribles excès pour ménager les intérêts de son ambition. Elle commença par se

délivrer de tous ceux qu'elle soupçonnoit lui être contraires, & dans un seul jour elle fit périr quantité de Seigneurs des plus illustres familles. Le premier Ministre eut cependant le courage de presser vivement cette Princesse en faveur du légitime héritier de l'Empire qui étoit exilé depuis quatorze ans. Ses représentations eurent leur effet. Le Prince revint à la Cour, mais il resta enfermé dans un Palais jusqu'à la mort de l'Empereur son frere auquel il succéda. On ne dit point en quel temps mourut la Princesse qui avoit causé tant de maux à l'Empire.

De funestes révoltes vinrent troubler la paix de l'Empire sous le regne d'*Hiven Tsong*. Le Chef des rebelles étoit un Prince étranger nommé *Ngan Lo Chan* que l'Empereur avoit élevé aux premieres Charges. Cet ambitieux enhardi par ses succès, & devenu le maître d'une grande partie du Nord, eut l'audace de prendre le titre d'Empereur. Les pertes que venoit d'essuyer le Monarque Chinois, encouragerent une foule de brigands qui se rassemblerent, & qui ayant attaqué l'armée Impériale, la défirent & tuerent, à ce qu'on prétend, près de quarante mille

Année avant J.C. 224.

hommes. L'Empereur fut contraint de prendre la fuite & de se retirer dans le coin d'une Province. Son fils appellé *So Tsong* se mit en possession du Gouvernement, leva des troupes, & dispersa tous les brigands qui désoloient l'Empire. Après avoir rétabli la tranquillité dans l'Etat, il fit venir son pere, & lui rendit la Couronne. La rebellion de *Ngan Lo Chan* ne resta pas longtemps impunie. Il fut assassiné par son propre fils; le Parricide périt à son tour par les mains du Général de ses troupes. Celui-ci voulant nommer pour héritier le dernier de ses enfans, fut tué pareillement par son fils aîné.

La huitieme année du regne de *Tai Tsong*, plus de deux cents mille Tartares firent irruption dans la Chine, & obligerent l'Empereur de prendre la fuite. Son Palais fut pillé, & ces Barbares chargés de richesses immenses, se retirerent dans leur pays. *Ko Tsou* qui étoit aussi grand Capitaine, qu'habile Ministre, vint à bout de rétablir les affaires de son Maître. Ce Mandarin, pendant tout le cours de sa vie, rendit des services essentiels à l'Empire. Sa probité ne se démentit jamais, quoiqu'il eût été premier Ministre sous

quatre Empereurs. Ni ses dignités, ni sa fortune ne l'exposerent aux traits de l'envie. Preuve d'un mérite supérieur. La Chine porta pendant trois ans le deuil de ce grand homme. Il mourut sous le regne de *Te Tsong*. Celui-ci qui, 784.
à l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs, confioit presque toute son autorité à d'infames Eunuques, indisposa tellement les esprits, que de tous côtés on n'entendit parler que de révoltes. Heureusement les armes Impériales furent victorieuses, & les rebelles étant détruits, la paix fut rétablie dans l'Empire.

Le pouvoir des Eunuques ne fit qu'augmenter sous les regnes suivans. Ils disposoient de l'Empire à leur gré, & lorsqu'il se trouvoit quelque Prince qui vouloit réprimer leur audace, ils savoient employer le fer & le poison. Leur insolence fut la cause de tant de troubles, de guerres & de malheurs dont l'Empire fut si long-temps agité. Un long calme succéda à ces horribles tempêtes sous le gouvernement de *Tai Tsou* fondateur de la dix-neuvieme Dynastie. Le Prince dont je parle étoit sage, prudent, libéral, modeste, frugal, humain, d'un

964. esprit solide appliqué aux affaires, capable en un mot de bien régir un si vaste Empire. Il donnoit en toute occasion des preuves de la bonté de son cœur. Tandis que ses troupes assiégeoient la Ville de *Nan King*, l'Empereur prévoyant le carnage qui suivroit infailliblement la prise de cette Place, feignit d'être malade. Les principaux Officiers en furent allarmés, & environnant le lit du Prince, chacun d'eux lui suggéroit quelque remede. „ Le remede le plus efficace, ré„ pondit l'Empereur, & dont j'attends „ la guérison, ne dépend que de vous. „ Assurez-moi par serment que vous „ ne verserez point le sang des malheu„ reux Citoyens qui vont être bientôt „ obligés de se rendre. Tous jurerent, & l'Empereur parut aussi-tôt guéri. Cependant les Officiers ne purent si bien arrêter la licence du soldat, qu'il n'y eût quelques habitans de tués. *Tai Tson* en ayant été instruit, s'écria les larmes aux yeux : “ Quelle triste né„ cessité que celle de la guerre qui ne „ peut se faire sans qu'il en coûte la „ vie à des innocents! Quelques-uns de ses successeurs firent des traités honteux avec les Tartares, & se rendirent

en quelque ſorte Tributaires de ces Barbares.

L'Empereur *Hoei Tſong* ayant entrepris de détruire le Royaume de *Leao*, appella à ſon ſecours les Tartares Orientaux qui entrerent avec joie dans cette confédération. Il y eut pluſieurs combats entre les deux partis. La victoire ſe déclara toujours en faveur des Confédérés, & le Royaume de *Leao* fut détruit. Cette conquête enfla tellement le courage du Chef des Tartares, qu'il ſongea à former un Empire auquel il donna le nom de *Kin*. Portant en ſuite ſes vues plus loin, il rompit avec éclat les traités qu'il avoit faits avec l'Empereur de la Chine, & entra dans quelques Provinces dont il ſe rendit maître par la trahiſon de quelques Chinois qui étoient mécontents de leur Souverain. *Hoei Tſong* qui ſe voyoit en danger de perdre la plus grande partie de ſes Etats, propoſa à ce Général des conditions extrêmement avantageuſes pour obtenir la paix. Le Tartare l'invita à venir en perſonne régler les limites des deux Empires. Il s'y rendit & firent leur traité. L'Empereur étant de retour dans ſa Capitale, ſes Miniſtres lui repréſenterent

que la guerre la plus cruelle étoit préférable à une paix si honteuse, & l'engagerent à ne pas tenir ses engagements. Le Tartare informé de cette résolution, reprend aussi-tôt les armes, & après s'être emparé de plusieurs Villes, il entre en triomphe dans la Province de *Chan Si*, d'où il invite une seconde fois l'Empereur à venir régler leurs limites. *Hoei Tsong* qui ne craignoit rien tant que la guerre, eut la foiblesse d'aller trouver encore son ennemi; mais à peine fut-il arrivé qu'on se saisit de sa personne. On le retint prisonnier, & on lui ôta toutes les marques de la dignité Impériale. Un Ministre qui accompagnoit l'Empereur, outré de la perfidie des Tartares, s'écria, en poussant un profond soupir : Il n'y a pas deux soleils, & je ne puis obéir à deux maîtres. Les efforts qu'on fit pour le calmer, ne servirent qu'à enflammer sa colere. Dans la fureur qui le transportoit, il se coupa la langue & les levres, & se tua ensuite. L'Empereur mourut dans les déserts de la Tartarie. Son fils *Kin Tsong* monta sur le Trône, & condamna à mort six des principaux Ministres, qui, par leurs conseils, avoient, pour ainsi dire,

livré le dernier Empereur aux Tartares. Ceux-ci travailloient à étendre leurs conquêtes. Ils entrerent dans la Province de *Ho Nan*, & traverſerent ſans aucun obſtacle, le fleuve Jaune, où il auroit été facile de les arrêter avec une poignée de ſoldats. Ils allerent enſuite à la Ville Impériale, s'en rendirent les Maîtres, la mirent au pillage, & emmenerent priſonnier l'Empereur avec les Reines. Les principaux Seigneurs de la Chine prévinrent une honteuſe captivité en ſe donnant la mort.

Les vainqueurs ſe retirerent avec leur butin, & *Kao Tſong* frere de l'Empereur s'empara de la Couronne. Ce Prince remporta quelques victoires, tant ſur les Tartares, que ſur differents chefs de ſéditieux, qui profitoient des troubles pour ravager les Provinces. Quoique l'Empereur eût repouſſé pluſieurs fois les Tartares, cependant il ne put recouvrer aucune des Contrées que ces barbares avoient conquiſes. *Kao-Tſong* ſe vit contraint de faire une paix honteuſe, qui fut rompue quelques années après par la mauvaiſe foi de ſes ennemis. Le Roi des Tartares, à la tête d'une armée nombreuſe,

Année avant J. C. 1144.

ses Généraux de prendre dans le pays ennemi tout ce qu'ils trouveroient de femmes, d'enfans & de vieillards pour les mettre à la tête de l'armée. Il vint ensuite mettre le siege devant plusieurs Places. Ceux qui les gardoient, n'oserent les défendre, dans la crainte de répandre le sang des personnes qui leur étoient les plus cheres. Les *Mongous* pillerent & détruisirent plus de quatre-vingt-dix Villes. Ils réduisirent en cendres une infinité de bourgs & de villages, prirent tout ce qui se trouva d'or, d'argent & d'étoffes précieuses, massacrerent des milliers d'hommes, emmenerent en esclavage une quantité prodigieuse de filles & d'enfans. Le nombre de bestiaux qu'ils enleverent est inestimable, & dans ce vaste pays, il n'y eut que dix Villes qui purent résister aux vainqueurs. Après tant de meurtres & de carnage, le fier *Gentchiskan* envoya un Officier à l'Empereur des *Kins*, pour lui annoncer qu'il vouloit s'en retourner dans la Tartarie; qu'il falloit, par des présents considérables, appaiser la colere des *Mongous*. L'Empereur des *Kins* fit partir un Ambassadeur pour demander la paix. Il l'obtint à condition qu'il livreroit au vainqueur

vainqueur cinq cents jeunes garçons & autant de filles, trois mille chevaux, de la soie & une grosse somme d'argent. Tout cela ayant été accordé, *Gentchiskan* sortit de la Tartarie Orientale, & flétrit sa gloire par un trait affreux de barbarie. Tous les enfans qu'il avoit faits esclaves, furent égorgés par ses ordres.

La guerre recommença bientôt entre les deux Nations, & *Gentchiskan* vint assiéger la Ville de *Yienking* qui étoit la Capitale de l'Empire. Deux Généraux commandoient dans la Place. Il y en eut un nommé *Vanyen* qui proposa à son Collegue de s'exposer à tout plutôt que de se rendre, & de se sacrifier généreusement pour la Patrie. *Monien*, c'est ainsi que s'appelloit l'autre Général, ne témoigna pas la même grandeur d'ame. Son Collegue indigné de ne pas trouver dans un autre des sentiments pareils aux siens, appella un Mandarin de ses amis, & lui déclara qu'il étoit résolu de mourir. Il écrivit à l'Empereur son maître, & lui manda qu'il se jugeoit digne de mort pour n'avoir pu conserver la Ville Impériale. Ensuite il fait venir les gens de sa maison, & leur distribue tout ce qu'il avoit.

Ses domestiques fondoient en larmes: lui seul paroissoit tranquille; quand il eut mit ordre à ses affaires, il fit sortir tout le monde & s'empoisonna. L'autre Général trouva le moyen de sortir de la Ville, & de se rendre auprès de l'Empereur qui résidoit alors à *Pein-king*. Il fut reçu à la Cour comme si on avoit été extrêmement satisfait de sa conduite, & on lui donna même une charge considérable; mais quelque temps après il fut puni de mort pour avoir eu, dit-on, de mauvais desseins.

L'armée des *Mongous* entra dans la Ville Impériale, & mit tout à feu & à sang. *Gentchiskan* poursuivit le cours de ses conquêtes, & remporta autant de victoires qu'il livra de batailles. On lui opposa des armées de trois cents mille hommes qui furent entiérement défaites. Il porta la guerre jusques dans les Indes, pour étendre aussi loin qu'il lui seroit possible les limites de son Empire. Comme toutes ces expéditions commençoient à rebuter les soldats, ils eurent recours à un stratagême pour engager *Gentchiskan* à retourner sur ses pas. Plusieurs *Mongous* dirent qu'ils avoient vu un monstre qui ressembloit à un cerf, que la couleur

de son poil étoit verte, qu'il avoit une corne au milieu du front & la queue d'un cheval. Ils ajouterent que ce monstre parloit, & qu'il avoit dit : *Il faut que votre Maître s'en retourne*. Un des principaux Officiers qu'on consulta sur ce prétendu prodige, répondit à *Gentchiskan* : „ Seigneur, il y a quatre ans que vous faites la guerre dans „ ces Pays Occidentaux, le Ciel qui „ vous fait donner cet avis, n'aime pas „ le carnage. Tous les soldats souhaitent que vous conformant aux intentions de la Divinité, vous accordiez „ la vie à tant de malheureux qui sont „ sur le point de la perdre. *Gentchiskan* comprit par ce discours, que ses troupes ne souffroient qu'avec peine de se voir si éloignées de leur Patrie. Il déclara donc qu'il vouloit reprendre la route de Tartarie, & laissa à un de ses fils le gouvernement des Pays qu'il venoit de conquérir.

Pendant que *Gentchiskan* étoit occupé dans les Indes, *Mouhouli* Généralissime de ses troupes, continuoit la guerre avec succès contre les Tartares Orientaux. Ceux-ci donnerent en quelques occasions des preuves d'une grande fermeté. On vit des Officiers qui

ne pouvant défendre les Places dont on leur avoit confié le commandement; aimerent mieux se donner la mort que de se rendre à l'ennemi. *Cheousu* Empereur des *Kins* avoit tout à la fois la guerre à soutenir contre les *Mongous* & les Chinois; mais si ces derniers eurent quelquefois des avantages, ils essuyerent aussi des pertes assez considérables. Il n'en étoit pas ainsi des *Mongous*. La fortune favorisoit toutes leurs entreprises. Ils firent des conquêtes dans la Corée, & rendirent ce Royaume tributaire. *Moubouli* secondoit avec ardeur l'ambition de son Maître; mais enfin la mort enleva cet habile Général dans le cours de ses expéditions militaires. Lorsqu'il fut sur le point de mourir, il appella son frere, & lui dit : „ Il y a quarante ans que je „ fais la guerre pour l'établissement de „ cet Empire. Je n'ai pas à me plain„ dre de la fortune. Le seul chagrin „ que j'ai en mourant, c'est de n'avoir „ pu prendre la Ville de *Pienking*. Tâ„ chez de vous en rendre maître. Je „ vous recommande fort cette affaire, „ parce qu'elle est de la derniere im„ portance. Après ces paroles, il expira âgé de cinquante-cinq ans.

Moubouli étoit regardé par tous les *Mongous* comme le premier Capitaine de leur Nation. *Gentchiskan* prit plaisir à le combler de faveurs. Il le déclara Généralissime de ses troupes, & son Lieutenant-Général dans la Chine, l'honora du titre de Roi, & voulut que cette dignité fût héréditaire dans sa famille. La reconnoissance de *Moubouli*, égala les bienfaits de son Maître. *Gentchiskan* n'eut point de Sujet plus fidele. Ce Prince se trouvant une fois extrêmement fatigué, & s'étant jetté sur de la paille pour dormir dans un temps où il tomboit beaucoup de neige, *Moubouli* & un autre Général appellé *Porchcou*, prirent une couverture, & la tinrent en l'air toute la nuit. *Gentchiskan* fut extrêmement sensible à cette marque d'affection. Il eut toujours pour *Moubouli* une confiance sans bornes, & n'eut jamais lieu de s'en repentir. Aussi la mort de ce Généralissime lui causa-t-elle beaucoup de chagrin.

Depuis que les Tartares animés par l'esprit de conquête, furent sortis de leurs déserts, ils ne firent que piller, tuer, brûler, détruire les Royaumes, & exterminer les Familles Royales. La mort de *Gentchiskan* arrêta le cours de

tant de ravages. Il employa les derniers instans de sa vie à instruire son successeur sur la maniere dont il falloit s'y prendre pour détruire entiérement l'Empire des *Kins*. Ses dernieres paroles furent dictées par la passion qui avoit toujours agi le plus puissamment sur son cœur, je veux dire l'ambition. Ce Prince mourut à l'âge de soixante-six ans, après en avoir regné vingt-deux. La Tartarie n'a peut-être jamais produit un plus fameux Conquérant. Souverain d'une petite étendue de Pays, il trouva le moyen de fonder ou plutôt de rétablir un vaste Empire. Toutes ses entreprises furent presque toujours suivies des plus brillans succès. Heureux dans le choix de ses Généraux, il ne mit à la tête de ses troupes que des hommes capables de le seconder. Actif, infatigable, bienfaisant envers ses soldats, cruel à l'égard de ses ennemis, avide de gloire, généreux, reconnoissant, sensible à l'amitié, tel fut le célebre *Gentchiskan* qui peut être regardé comme un grand homme ou comme un fléau de l'Univers.

Ogotay son fils & son successeur continua la guerre contre les *Kins*. Tandis que les *Mongous* assiégeoient la Ville

de Mintcheou, le Gouverneur de cette Place après s'être courageusement défendu, se voyant sur le point d'être forcé par les ennemis, avertit sa femme de pourvoir à sa sûreté. „ Puisque „ j'ai partagé avec vous les biens & les „ honneurs de la vie ; répondit cette „ Dame, je prétends aussi mourir avec „ vous. Sur le champ elle avale du poison. Ses deux fils & ses deux filles imitent cet exemple, le Gouverneur se tua ensuite, & la Ville fut prise.

Lorsqu'*Ogotay* monta sur le Trône, les *Mongous* n'avoient ni Loix ni Coutumes fixes pour le Gouvernement. Les Officiers qui étoient chargés du soin de rendre la Justice, ne suivoient d'autre regle que leur volonté. Le nouvel Empereur remédia à cet abus. Il voulut aussi s'instruire des Pays qui étoient sous sa domination, afin de savoir ce que chacun étoit en état de fournir. Pendant la vie de *Gentchiskan*, quelques Seigneurs de sa Cour lui avoient fait entendre que les Pays conquis dans la Chine ne seroient d'aucun avantage, à moins qu'on n'en tuât tous les habitans. En se défaisant de ces gens inutiles, disoient-ils, on pourra faire de leur Pays d'excellents pâturages qui seront

d'une grande utilité. Un des Miniſtres de *Gentchiskan* rejetta ce conſeil barbare, & expliqua à ſon Maître de quelle maniere on pouvoit rendre utile la conquête de la Chine, ſans avoir recours au cruel expédient qu'on venoit de propoſer. *Ogotay* étant parvenu au Trône, adopta les maximes du ſage Miniſtre, & prit plaiſir à s'inſtruire des Loix d'un bon gouvernement.

Les ſoins qu'il ſe donnoit pour policer ſes Etats, ne l'empêchoient point de pouſſer vivement la guerre. Ce Prince ne voulut pas entrer en négociation avec les Envoyés de l'Empereur des *Kins*, qui ſous prétexte de le féliciter ſur ſon avénement à la Couronne, lui propoſérent des conditions de paix. L'armée des *Mongous* ſe ſépara en deux corps, dont l'un étoit commandé par l'Empereur, & l'autre par *Toley* ſon frere. Celui-ci après avoir ſurmonté une infinité d'obſtacles, arriva ſur les frontieres du Honan. Tout fuyoit devant ce Prince, & rien ne lui réſiſtoit. A cette nouvelle, l'Empereur des *Kins* tint conſeil pour délibérer ſur le parti qu'il avoit à prendre. Il fut décidé qu'on attaqueroit l'armée des ennemis qu'on croyoit hors d'état de

combattre vigoureusement à cause des fatigues qu'elle avoit essuyées.

Il y eut quelques actions entres les deux partis, mais enfin les *Kins* perdirent une bataille qui les réduisit aux dernieres extrêmités. Parmi les prisonniers que firent les vainqueurs, il se trouva un Prince que son courage, sa grandeur d'ame & mille belles actions faisoient regarder comme un des plus grands Capitaines de sa Nation. Il pria ceux qui l'avoient arrêté de le mener à leur Général. *Toley* lui demanda son nom & sa qualité. Le prisonnier répondit : „ Je m'appelle *Hochang*. Je suis „ de la famille Impériale, & Comman„ dant d'un corps de troupes qui est „ fort rénommé parmi nous. J'ai battu „ plus d'une fois vos Généraux ; je n'ai „ pas voulu mourir sans me faire con„ noître. Je veux que ma fidélité paroiss„ se au grand jour. La prostérité me ren„ dra justice. *Toley* le sollicita vivement de prendre partit parmi les *Mongous* ; mais n'ayant pu l'y déterminer, il fut contraint de l'abandonner aux soldats. Ceux-ci lui sabrerent les jambes, parce qu'il ne vouloit pas se mettre à genoux. Ils lui ouvrirent ensuite la bouche jusqu'aux oreilles pour l'empêcher de ha-

ranguer les personnes qui assistoient à cette horrible exécution. De si cruels traitements ne purent arracher aucune plainte à ce malheureux Prince. Il mourut content de donner sa vie pour son Souverain.

Les deux Généraux qui commandoient l'armée des *Kins*, ne se trouvant pas en état de tenir tête à l'ennemi, gagnerent les montagnes où ils souffrirent toutes sortes de miseres. Les habitans de tous les lieux circonvoisins suivoient l'armée qui n'avançoit que très-difficilement, parce que les neiges qui fondoient pendant le jour, & la gelée qui venoit pendant la nuit, rendoient les chemins impraticables. Il n'y avoit que le gens forts & vigoureux qui pouvoient résister à la fatigue. Tous les chemins étoient remplis de femmes, de filles, d'enfans & de vieillards qui furent presque tous massacrés par les ennemis.

Après s'être rassasié de carnage, les *Mongous* vinrent assiéger *Kouyetefou*. Le Gouverneur nommé *Kiangchin*, rendit son nom immortel par la défense de cette Place. Il fit monter sur les murailles ce qu'il avoit de mauvaises troupes, & se mit à la tête de quatre

cents braves (*a*) soldats qu'il menoit à toutes les attaques. Son cri de guerre étoit, *Poltrons, retirez-vous*. Il inventa des machines propres à jetter des pierres qui pouvoient être servies par un petit nombre de personnes. Les fleches étant venu à lui manquer, il se servit de celles que lançoient les ennemis. Il les faisoit couper en quatre, & après les avoir armées avec une petite monnoie de cuivre, il les mettoit dans un tube de bois, & les faisoit partir avec presque autant de force & de vîtesse, que les bales partent d'un mousquet. Ce brave Gouverneur fatigua tellement les *Mongous* pendant trois mois, qu'ils furent obligés de lever le siege, quoiqu'ils fussent au nombre de trente mille hommes.

Ogotay avoit résolu de s'en retourner en Tartarie. Avant que de patir, il fit sommer l'Empereur des *Kins* de se reconnoître Tributaire des *Mongous*. On avoit déjà commencé à tenir des conférences pour la paix ; mais il survint quelques événements qui firent re-

(*a*) Il les fit déshabiller, & les menoit tous nuds contre l'ennemi.

commencer la guerre avec autant de fureur que jamais. Dans le temps que *Ogotay* se disposoit à détruire entiérement l'Empire des Tartares Orientaux, il perdit un des plus fermes appuis de son Trône. Le Prince *Toley* mourut, & fut généralement regretté de l'Empereur, de la Famille Impériale, de tous les Seigneurs de la Cour, des Officiers & des soldats qui le regardoient avec justice comme un des plus grands Capitaines de son temps. Ce Prince dans les campagnes d'Occident, commanda en Chef de grands corps d'armée, & se signala par quantité de belles actions. Il accompagna *Gentchiskan* dans la plupart de ses expéditions. Après la mort de son pere, il gouverna prés de deux ans l'Empire avec beaucoup de gloire, & quoiqu'il eût pu se mettre en possession de la Couronne, il respecta & fit exécuter les ordres de *Gentchiskan*, qui déclara en mourant *Ogotay* pour son successeur. La maniere dont il défit les grandes armées des *Kins* avec peu de troupes, lui attirerent beaucoup de réputation parmi ses compatriotes & parmi les Chinois. Une grande modestie relevoit l'éclat de tant de belles quali-

tés. Il eut toujours un attachement inviolable aux intérêts de l'Empereur son frere, qu'il servit en toutes rencontres avec autant de fidélité que de zele. Ce Prince mourut à l'âge de quarante ans.

Les *Mongous* firent un traité avec les Chinois qui s'engagerent à fournir des troupes contre les *Kins* leurs anciens ennemis. Ces derniers se trouvoient alors dans la plus triste position. La Ville de *Pien King*, Capitale de leur Empire, étoit sur le point d'être assiégée, & manquoit de tout ce qui étoit nécessaire pour sa défense. Un Mandarin proposa d'aller attaquer *Soupoutay* Général des *Mongous*, & fit voir que dans les circonstances présentes, il falloit qu'une bataille décidât du sort de l'Empire. Cet avis fut rejetté, & on résolut de soutenir un siege. L'Empereur nomma les Officiers qui devoient commander dans la Place, & tâcha de les exciter par ses discours à bien défendre leur Patrie. Il déclara ensuite qu'il vouloit se mettre à la tête d'une armée pour aller attaquer les ennemis. En conséquence de cette résolution, il sortit de la Ville & alla camper auprès de la Ville de *Tchangyuen*,

Un détachement de ses toupes fut entiérement défait par les *Mongous* qui aussi-tôt après se mirent en marche pour aller assiéger la Capitale. L'Empereur ayant appris cette triste nouvelle, envoya ordre de faire sortir de *Pien King* les Impératrices & les Reines, & de les conduire dans un autre endroit qu'il désigna. Ces Princesses étoient déjà parties, mais l'arrivée du Général des *Mongous* les obligea de rentrer dans la Ville.

Tsouyli qui étoit un des Commandans de la Place, & qui avoit formé le projet de la livrer aux ennemis, alla trouver les Ministres, & leur demanda quelle résolution il convenoit de prendre dans un temps où l'Empereur abandonnoit sa Capitale, & en vouloit retirer sa famille. On lui répondit qu'il falloit se battre & se sacrifier généreusement pour son Prince. Cela seroit bon, répondit-il, si par-là on pouvoit remédier au mal, & là-dessus il se retira. Peu de temps après ce traître, secondé par quelques Officiers de son parti, coupa la tête aux Ministres, & à dix des principaux Seigneurs de la Cour, disant qu'il n'avoit fait cette exécution que pour sauver la vie au peuple. Il se trans-

porta ensuite au Palais, & força l'Impératrice mere à déclarer Régent de l'Empire un Prince qu'il nomma lui-même. Il prit pour lui la charge de premier Ministre, & celle de Général des troupes. Les postes les plus importans furent confiés à ses freres & aux personnes qui favorisoient sa trahison. Quand il se crut en état d'exécuter tout ce qu'il oseroit entreprendre, il 1223.
livra la Ville aux ennemis après avoir enlevé des richesses immenses. *Soupoutay* Général des *Mongous*, entra dans la Capitale, & fit mourir tous ceux qui étoient du Sang Impérial : il avoit envie de n'épargner aucun des habitans ; mais l'Empereur *Ogotay* s'opposa à cette barbare résolution, & sauva la vie à plusieurs milliers d'hommes. Les *Mongous* pillerent la maison & enleverent tous les trésors du perfide *Tsouyli* qui eut la douleur de s'être déshonoré sans avoir tiré aucun avantage de ses crimes.

L'Empereur des *Kins* trouva de cruels ennemis parmi ses propres sujets. Il avoit pour Général de ses armées un soldat de fortune nommé *Poutchakoen*, que son élévation & les disgraces de son Maître avoient rendu d'une insolence extrême. Ce Général poussa l'au-

dace jusqu'à renfermer l'Empereur dans son Palais. „ Je vois bien, dit l'in-
„ fortuné Monarque, que les Dynaf-
„ ties ne durent pas toujours, & que
„ les Rois sont obligés comme les au-
„ tres hommes de payer un tribut à la
„ mort. Mon plus grand regret est de
„ n'avoir pas connu ceux dant j'ai vou-
„ lu me servir, & de me voir traité si
„ indignement par un esclave que j'ai
„ comblé de bienfaits. Ces paroles qui furent accompagnées de larmes, attendrirent le cœur des Domestiques du Prince. Trois Officiers de la Cour entreprirent de venger leur Maître. On convint de poignarder *Poutchakoen*, lorsqu'il entreroit dans la salle où l'Empereur étoit enfermé. Aussi-tôt que le Général parut à la porte de l'appartement, il reçut un coup de sabre. L'Empereur lui-même le frappa de son épée. *Poutchakoen* tout blessé qu'il étoit voulut s'enfuir, mais il fut poursuivi, & percé de plusieurs coups. Les troupes à cette nouvelle prirent les armes, mais l'Empereur trouva le moyen de les appaiser, en leur rendant compte de ce qui venoit de se passer au Palais.

Les *Mongous* assiégerent la Ville de *Loyang*. Le Commandant de cette Pla-

ce fit des efforts extraordinaires pour la défendre. Voyant qu'il ne pouvoit plus tenir, il prit une troupe des plus braves soldats, & résolut de se faire jour à travers les ennemis ou de mourir les armes à la main. Il sortit de la Ville, mais il fut bientôt enveloppé par les ennemis. On le conduisit au Général des *Mongous* qui lui proposa de se tourner du côté du Nord, & de faire une génuflexion pour saluer l'Empereur *Ogotay*. On eut beau lui promettre les premieres charges militaires, il ne voulut jamais se soumettre à ce qu'on exigeoit de lui. On le prit de force, & on lui fit tourner le visage vers la Tartarie, il se retourna aussi-tôt vers le Sud pour saluer l'Empereur des *Kins* son Maître. Cette fermeté qui ne méritoit que des éloges, lui attira la mort.

L'armée des *Mongous* s'étant jointe à celle des Chinois, alla assiéger *Juningfou*, Place importante où l'Empereur des *Kins* s'étoit retiré. La garnison se défendit avec un courage extraordinaire, & on vit des femmes faire les fonctions de soldats. l'Empereur sentant bien que la Ville ne pourroit pas résister encore long-temps, dit à quel-

ques Seigneurs qui étoient auprès de sa personne. „ Je regne depuis dix ans, „ & je ne me sens pas coupable de „ grandes fautes. Je ne crains nullement „ la mort. Je vois que la plupart des „ Dynasties ont fini sous des Princes „ brutaux, ou impudiques, ou ivro„ gnes, ou avares. Vous savez que je ne „ suis pas tel, & en moi cependant fi„ nit la Dynastie des *Kins*. Voilà ce qui „ cause ma douleur. Les Princes qui „ ont vu passer leur Couronne dans une „ autre famille, ont été faits prison„ niers, ou traités d'une maniere in„ digne. Pour moi je ne crains point „ que pareille chose m'arrive; car je „ sais les moyens qui peuvent me sous„ traire à l'infamie. Après avoir parlé de la sorte, il distribua tout ce qu'il avoit de plus précieux, quitta ses ornements Royaux, prix un habit ordinaire, invita ses meilleures troupes à le suivre, sortit par une des portes de la Ville, & fit des efforts extraordinaires pour s'échapper ou pour mourir les armes à la main. Il ne put exécuter son projet, & fut repoussé dans la Ville par les assiégeans. Ce Prince fit tuer alors la plupart des chevaux pour nourrir la Garnison qui se trouvoit réduite

à manger les prisonniers ou les soldats morts de leurs blessures.

Quoique la Ville ne fût défendue que par des soldats exténués, le courage suppléa à la force, & les assiégés repousserent plus d'une fois l'ennemi qui voulut monter à l'assaut. *Cheousu*, malgré la courageuse résistance de ses troupes, voyoit bien que la Place ne tiendroit pas long-temps. Il prit le parti d'abdiquer la Couronne en faveur d'un Prince de son sang nommé *Tchenglin.* Celui-ci refusa d'abord la dignité Impériale. Pouvoit-on lui faire un plus funeste présent ? Il l'accepta cependant après bien des instances. Pendant la cérémonie de son installation, les ennemis escaladerent les murailles, & pénétrerent dans la Ville où les soldats de la Garnison vendirent encore bien cher les restes d'une vie languissante. *Cheousu* voyant que tout étoit perdu sans ressource, entre dans une maison qu'il fait entourer de matieres combustibles, ordonne qu'on y mette le feu aussi-tôt qu'il seroit mort, se tue ensuite, & est consumé par les flammes. Le Gouverneur de la Ville qui se battoit encore comme un désespéré, ayant appris la mort tragique de

ſon Maître, dit adieu aux Officiers, & ſe précipite dans la riviere. Cinq cents ſoldats ſuivirent l'exemple de leur Commandant. *Tchenglin* ne ſurvécut pas long-temps à ſon prédéceſſeur. Il fut tué dans un tumulte. Ainſi finit la Dynaſtie des *Kins*.

Les Mongous & les Chinois ne tarderent pas à ſe brouiller au ſujet du partage des conquêtes, & leurs diviſions occaſionnerent des guerres ſanglantes.

Ogotay qui avoit eu la gloire de détruire l'Empire des *Kins*, mourut à l'âge de 56 ans, après en avoir regné treize. Ce Prince avoit beaucoup de courage, de prudence, de grandeur d'ame & de droiture. Cette derniere qualité eſt rare parmi les Souverains. Il fut ſecondé dans les pénibles occupations du gouvernement par un ſage Miniſtre qui ne lui donnoit que de bons conſeils, & qui n'eut jamais la baſſeſſe d'applaudir aux défauts de ſon Maître. Ce fidele & zélé ſujet s'appelloit *Yelu*. Devenu Miniſtre ſous *Gentchiskan*, il ne ſongea qu'aux moyens de rendre glorieux le regne de ce Prince. Il tâchoit de lui inſpirer auſſi-bien qu'à tous les *Mongous*, de l'averſion pour le

meurtre & le pillage, de l'amour pour les peuples, du goût pour les ſciences & de l'application au gouvernement. On ne ſauroit croire les peines qu'il ſe donna pour réformer le naturel & les mœurs de ſes Compatriotes. Il doit être regardé comme leur Légiſlateur. On peut dire qu'il réuniſſoit toutes les qualités qui font le grand Miniſtre, une fermeté inébranlable, une préſence d'eſprit extraordinaire, un diſcernement exquis dans le choix des Sujets qu'il vouloit employer, & une intelligence admirable lorſqu'il s'agiſſoit de pourvoir aux beſoins de l'Etat. Son zele pour les Princes qu'il ſervoit, étoit plein de déſintéreſſement, & il ſacrifia ſes intérêts perſonnels à ceux de la Patrie. Pendant tout le temps de ſon miniſtere, il témoigna beaucoup d'ardeur pour l'avancement des ſciences. Il établit des Colleges publics, & n'eut rien tant à cœur que de faire ſortir les *Mongous* de la barbarie où ils étoient plongés. Leur férocité & leur ignorance furent de grands obſtacles à l'exécution des utiles projets que forma ce ſage réformateur. Il vint à bout de faire abolir la coutume de choiſir en certain temps les plus belles filles pour le Palais

de l'Empereur. *Yelu* avoit trop de mérite pour n'être pas exposé aux traits de l'envie. Quelques Courtisans publierent qu'il avoit ſu profiter de ſa place pour amaſſer des tréſors immenſes, & proposerent de faire une recherche exacte de ſes biens. Cet examen les remplit de confuſion. Au-lieu d'argent on trouva chez *Yelu* un grand nombre de livres écrits de ſa main ſur l'Hiſtoire, l'Aſtronomie, l'Agriculture, le Commerce, le Gouvernement & quantité de choſes curieuſes qu'il avoit eu ſoin de ramaſſer pendant le cours de ſes voyages dans le deſſein de perfectionner ſon eſprit. L'hiſtoire a rendu juſtice aux vertus & aux talents ſupérieurs de ce grand homme, & les *Mongous* lui donnent encore aujourd'hui les plus magnifiques éloges. Heureux les Rois qui peuvent avoir de pareils Miniſtres. La ſeule choſe qu'on puiſſe reprocher à *Yelu*, c'eſt d'avoir été trop ſenſible à l'eſpece de diſgrace qu'il eſſuya après la mort de l'Empereur *Ogo-*
1249. *tay*. Il conçut tant de chagrin de ſe voir ſans crédit, qu'il en mourut à l'âge de cinquante-cinq ans. Ne devoit-il pas regarder comme un bonheur de pouvoir goûter les douceurs du repos,

après avoir sacrifié les plus beaux jours de sa vie en faveur de ses Concitoyens? Il faut que les places qui donnent de l'autorité, aient des charmes bien séducteurs, puisqu'on ne peut les quitter sans regret, malgré les embarras & les inquiétudes qu'elles causent ordinairement.

Après la mort d'*Ogotay*, *Toliekona* veuve de ce Prince, fut Régente de l'Empire. Elle sut gagner l'esprit des Grands, & gouverna l'Etat avec une autorité absolue. Cette ambitieuse Princesse vint à bout d'élever sur le Trône son fils *Koueyyeou* à la place de *Cheliemen* qu'*Ogotay* avoit nommé son successeur. Les Bonzes eurent beaucoup de crédit à la Cour sous le regne du nouveau Monarque. On voit que dans tous les pays, les Prêtres recherchent avec empressement la faveur des Rois, & qu'ils sont plus occupés du soin de leur fortune que des intérêts de la Religion.

Les Chinois perdirent le Général *Meng Kong* qui étoit un des plus fermes soutiens de leur Empire. Une suite continuelle de victoires remportées sur les *Mongous*, un grand éloignement des plaisirs, & un parfait mépris des ri-

chesses, beaucoup de générosité pour les soldats, une parfaite connoissance des lieux où il faisoit la guerre, soutenus d'une intrépidité & d'une activité extraordinaires, lui firent une très-grande réputation parmi les Chinois & les Tartares.

Le regne de *Koueyyeou* fournit peu d'événements mémorables. On sait seulement qu'il força les Coréens à payer le tribut qui leur avoit été imposé par les *Mongous*. Il eut pour successeur (*a*) *Mengko*, Prince qui avoit beaucoup d'esprit & de courage. Quelque temps après son avénement au Trône, on forma contre lui une conspiration qui fut découverte, & qui coûta la vie à tous les Seigneurs qui étoient entrés dans le complot. *Houpilay* frere de l'Empereur, obtint un gouvernement considérable. Ce Prince avoit toujours conservé beaucoup d'estime & de reconnoissance pour un Seigneur Chinois appellé *Yaochou*, à qui il étoit redevable de toutes les connoissances dont son esprit étoit orné.

(*a*) *Mengko* étoit fils de *Tuley* dont j'ai déjà parlé, & qui étoit frere de l'Empereur *Ogotay* & fils de *Gentchiskan*.

Le

Le Chinois dont je parle, passoit pour un des plus savans hommes de son temps. Il joignoit à une vaste Littérature toutes les qualités qui font l'honnête homme. *Houpilay* le fit venir en prenant possession de son gouvernement pour profiter de ses lumieres & des conseils de ce vertueux Philosophe. *Yaochou* commença par offrir au Prince un livre sur le bon gouvernement, dans lequel il marquoit en détail la maniere dont *Houpilay* devoit se conduire avec les Chinois, les Tartares, les troupes, les Seigneurs de sa Cour & les Princes de son Sang. Le frere de l'Empereur comprit bientôt qu'un tel homme étoit propre à autre chose qu'à parler & à traiter des sciences Chinoises, & il résolut de ne rien faire sans l'avis & la direction d'un si sage conducteur. *Yaochou* ayant entrepris de former un cœur si propre à recevoir de bonnes instructions, mit entre les mains du Prince un écrit Chinois dont l'essentiel se réduisoit aux maximes suivantes. *Prince, honorez & craignez le Ciel; aimez les peuples; respectez les gens de biens; étudiez les sciences qui conviennent à un Prince & à un Général d'armée; aimez les gens de votre famille; liez*

commerce avec les vertueux; pensez à régler votre intérieur; chassez d'auprès de vous les flatteurs & les hypocrites. Ensuite *Yaochou* conseilla au Prince de ne se mêler que de la guerre, de s'appliquer à contenter les troupes, & d'abandonner tout le reste aux Mandarins nommés par l'Empereur. On verra les effets que produisent de pareilles leçons. *Mengko* sut que plusieurs Princes pensoient encore à mettre *Cheliemen* sur le Trône. L'envie de se maintenir lui fit avoir recours aux actes de sévérité. Quelques-uns des Conspirateurs furent punis par l'exil. On chargea de fers le Prince *Cheliemen*, & on l'enferma dans une forteresse. Sa mere fut condamnée à mort, aussi-bien que la veuve du dernier Empereur. (a) On accusa ces deux Princes d'avoir usé de sortileges pour faire tomber la Couronne sur la tête de *Cheliemen*. L'Arrêt de mort fut exécuté. En supposant que les Souverains des *Mongous* avoient droit de nommer leur successeur. *Cheliemen* n'étoit coupable d'aucun crime pour avoir entrepris de monter sur le Trône, & *Mengko* devoit être regardé comme un Ty-

(a) De Koucyyeou.

ran & un usurpateur. Mais le droit de succession étoit bien équivoque parmi des Barbares qui venoient d'établir un nouvel Empire.

L'Empereur *Mengko* malgré son usurpation, s'attira l'amour des peuples, par les soins qu'il eut que les troupes ne fissent aucun dégat dans les Campagnes. Il étoit inexorable sur cet article, & il punit sévérement son propre fils, pour avoir un jour à la chasse endommagé les terres d'un Laboureur. Ce Monarque résidoit dans une Ville appellée *Holin*. Comme cet endroit ne lui paroissoit pas assez commode pour tenir des Assemblées générales, il résolut d'établir ailleurs la Capitale de ses Etats. On choisit un lieu convenable où l'on bâtit une grande Ville, un Palais, des maisons, des Temples & des Tribunaux. On investit cette Ville de hautes & épaisses murailles, & on l'appella *Caipingfou*. En peu de temps elle fut remplie d'un nombre infini d'habitans. *Mengko* fit ensuite ses préparatifs pour attaquer les Chinois de toutes parts.

Nous avons vu de quelle maniere *Houpilay* se comportoit dans son département ; on lui fit un crime de la dou-

ceur avec laquelle il gouvernoit les peuples, & on le soupçonna d'avoir des vues ambitieuses. L'Empereur commença par lui ôter son Gouvernement, & cassa quelques Généraux qu'on savoit lui être fort attachés. Il nomma ensuite des Officiers pour commander à la place de ce Prince, & des Mandarins pour faire le procès à tous ceux qui seroient convaincus d'avoir favorisé les desseins du prétendu criminel. Ces Juges se rendirent dans la Ville de *Siganfou*, & se préparerent à exécuter les ordres de l'Empereur. Cette disgrace imprévue déconcerta *Houpilay*. Son premier mouvement fut de prendre les armes, & de se venger de ceux qui lui avoient attiré un pareil revers; il ne voulut cependant rien entreprendre sans avoir consulté le sage *Yaochou*. Celui-ci lui conseilla de partir sans délai, d'aller se jetter aux pieds de l'Empereur & de lui offrir ses femmes, ses concubines, ses enfans, & tout ce qu'il avoit en or, en argent & en pierreries. *Houpilay* suivit ce conseil, & se rendit à la Cour sans suite & en posture de criminel. Ce spectacle attendrit l'Empereur, & réveilla la tendresse qu'il avoit toujours eue pour son frere. Il embrassa plusieurs fois *Hou-*

pilay en pleurant, révoqua tous les ordres qu'il avoit donnés contre ce Prince, & le chargea d'aller faire le siege d'une des Places les plus importantes de la Chine.

L'Empereur avec un corps d'armée considérable, forma quelques entreprises; mais il mourut dans le cours de ses expéditions. *Houpilay* assiégeoit alors la Ville de *Voutchongfou*, & la pressoit vivement. Les Chinois qui craignoient de perdre cette Place, envoyerent pour la secourir, une armée nombreuse, commandée par *Kiassetao*. Cet homme élevé aux plus hautes dignités de l'Empire, n'avoit presque aucun des talents nécessaires pour remplir les emplois dont on l'honoroit. Il étoit peu estimé des troupes & encore moins aimé. Les Officiers sur-tout ne pouvoient souffrir de se voir commandés par un homme vain & sans expérience; plusieurs d'entr'eux faisoient hautement des railleries sur le courage & sur la capacité de leur Général. *Kiassetao* étoit d'ailleurs vindicatif, maltraitoit sans raison des Officiers de mérite, & n'avoit aucun égard aux services dans la distribution des graces & des emplois. Ce lâche Général n'osant pas employer la force

pour obliger les Tartares à lever le siege, offrit au nom de son Maître, de payer tous les ans à titre de tribut, un million en argent & autant en soies. *Houpilay* qui étoit pressé de retourner en Tartarie pour se faire proclamer Empereur, accepta ces propositions, & on régla les limites des deux Empires. *Kiassetao* eut grand soin de cacher à son Maître le traité honteux qu'il venoit de conclure, & publia que les *Mongous* avoient été contraints de se retirer dans leur pays. *Hiuliehou* que l'Empereur *Mengko* son frere avoit aussi chargé de porter la guerre en certaines Provinces de la Chine, ne revint en Tartarie qu'après avoir fait de grandes conquêtes.

Houpilay, après le traité conclu avec le Général des Chinois, se rendit dans sa Capitale, où il fut proclamé Empereur. Ce Prince voulut connoître par lui-même ceux de ses Sujets qui pouvoient le plus contribuer à rendre son regne illustre par les armes, les sciences, le commerce & les arts. Il résolut d'employer tous les gens de mérite de quelque Nation & de quelque Religion qu'ils fussent. Rien de plus sage que les Réglements qu'il fit pour l'administration

de la Justice; en un mot, il ne paroissoit occupé que du bonheur de ses peuples. Sa Cour étoit remplie de gens de lettres. Il forma une Académie, dont les Membres ne bornoient pas leur ambition à être décorés d'un vain titre. Ils s'appliquoient à des travaux utiles, & quelques-uns d'entr'eux furent chargés de composer l'histoire de l'Empire. *Houpilay* donna la liberté à tous les Lettrés Chinois qui avoient été faits esclaves pendant les guerres précédentes. Les Princes entendent bien peu les intérêts de leur gloire, lorsqu'ils négligent de répandre leurs bienfaits sur des hommes qui ont seuls le talent d'immortaliser les belles actions.

Houpilay qui étoit si digne de la Couronne, eut des combats à soutenir pour la conserver. *Alipouco*, un des freres de ce Prince, voulut lui disputer l'Empire. On mit sur pied de part & d'autre des armées nombreuses. Il y eut une sanglante bataille entre les deux partis. Les troupes du rebelle furent entiérement défaites. *Alipouco* craignant de tomber entre les mains du vainqueur, se fit jour à travers les ennemis, & se retira dans les pays du Nord. Quelques autres Seigneurs qui voulurent aussi se

révolter, n'eurent pas un ſuccès plus heureux.

Un des défauts de l'Empereur étoit d'aimer l'argent, & de voir de bon œil les Miniſtres qui lui en fourniſſoient le plus. *Abama* Seigneur Mahométan & Arabe d'origine, étoit un de ces hommes qui ſacrifient volontiers les peuples pour ſe rendre agréables au Souverain. Il envoyoit de groſſes ſommes d'argent à l'Empereur, en lui faiſant entendre que c'étoit le fruit de ſa bonne adminiſtration. Il n'avoit garde d'avouer que c'étoit les dépouilles du peuple enlevées par des Commis, gens ſans honneur, & qui doivent être regardés comme des voleurs publics.

Le ſage *Yaochou*, dont j'ai déjà parlé plus d'une fois, fut élevé à la dignité de premier Miniſtre. Il conſeilla à ſon maître de fonder des Ecoles dans tous les pays de ſes vaſtes Etats pour former la Jeuneſſe aux ſciences, aux arts & aux bonnes mœurs. Les Tartares étoient plongés dans la plus groſſiere ignorance. Ils ne ſavoient que manier les armes, & toute leur ſcience étoit bornée à quelques connoiſſances ſur les chevaux. L'Empereur promit qu'il ſongeroit aux établiſſements avantageux

qu'on venoit de lui propoſer, & commença par bien faire élever ſes enfans.

On ſait juſqu'à quel point les Chinois pouſſent l'attention & le reſpect pour la ſépulture & pour la mémoire de leurs ancêtres. Il ne ſe paſſe preſque point de jour, où ils ne faſſent quelques cérémonies en honneur des morts de leurs familles. Les Souverains ne ſont pas diſpenſés de ce devoir, & ils ne peuvent y manquer ſans ſe rendre odieux. L'obſervation de ces cérémonies extérieures eſt une affaire d'Etat & un des principaux points du Gouvernement. *Houpilay* à qui cette coutume des Chinois parut raiſonnable & conforme aux ſentiments de l'humanité, fit conſtruire un Palais magnifique où il alloit rendre à ſes ancêtres les honneurs qu'il croyoit leur être dûs après leur mort.

Alipouco, avec les Princes & les Seigneurs de ſon parti, vint ſe jetter aux pieds de l'Empereur ſon frere pour lui demander pardon de ſa révolte. *Houpilay* lui accorda ſa grace & aux autres Princes; mais il fit mourir ceux qui les avoient excités à prendre les armes. *Abama*, cet oppreſſeur du peuple, qui ſavoit ſi bien ſervir la paſſion de ſon

Maître, fut élevé au ministere, & chargé d'une commission dont il connoissoit tous les avantages. On lui confia le soin des Douanes & des Finances. Personne n'entendoit mieux que lui à ruiner le Public pour enrichir le Souverain. On voit que les meilleurs Princes donnent quelquefois leur confiance à des hommes qui sont l'opprobre de l'humanité.

Hiuheng Ministre fort estimable, conçut tant de chagrin de voir le plus méchant homme peut-être de tout l'Empire à la tête du Tribunal des Finances, qu'il prit le parti de se retirer de la Cour pour ne vaquer qu'à l'étude; mais si la retraite d'*Hiuheng* affligea sensiblement tous les bons Citoyens, ils eurent de quoi se consoler en voyant *Gantong* élevé au ministere. Quoique ce jeune Seigneur n'eût que vingt-un an, sa prudence & sa capacité le rendoient un objet d'admiration. Les Généraux les plus expérimentés le proposoient pour être Généralissime des troupes, & les Grands de l'Empire conseilloient à l'Empereur de le mettre à la tête des affaires de l'Etat. Tous ceux qui passoient pour les plus habiles parmi les Lettrés, trouvoient dans ses discours de quoi s'ins-

truire. Sa haute naiſſance, ſa probité, ſon air noble, ſa modeſtie le faiſoient aimer & eſtimer de tous les Courtiſans. On lui aſſocia dans le miniſtere un Seigneur Tartare nommé *Peyen*, qui étoit un grand homme de guerre & d'Etat.

La paix avoit été bientôt rompue entre les Chinois & les *Mongous*. Ceux-ci aſſiégerent les Villes de *Fant ching* & de *Syang yang*. L'attaque fut auſſi vive que la réſiſtance. Les aſſiégeans ſe ſervirent de certaines machines qui lançoient des pierres de 150 livres, & qui faiſoient des trous de ſept à huit pieds dans les plus épaiſſes murailles. La Ville de *Fant ching* après s'être défendue courageuſement, fut emportée d'aſſaut. *Nicoufou* qui commandoit dans la Place, s'étant mis à la tête d'une centaine de ſoldats déterminés, ſe battit de rue en rue, & tua un grand nombre d'ennemis. Ce brave Commandant plein de rage & de déſeſpoir, mettoit le feu aux maiſons à deſſein de faire tomber les groſſes poutres, d'écraſer ceux qui le pourſuivoient & d'embraſer les rues. Percé de pluſieurs coups, il ſe jetta au milieu des flammes. Tous les Officiers & les ſoldats qui l'accompagnoient, ſuivirent ſon exemple. Le Gouverneur de

Syang yang aima mieux rendre la Ville que de l'exposer à être prise d'assaut.

L'Empereur des *Mongous* animé par les succès, résolut de continuer la guerre, malgré les raisons qu'il avoit de retourner en Tartarie pour arrêter les intrigues de plusieurs Princes de sa famille. Il donna le commandement de ses troupes à *Peyen*, dont j'ai déjà parlé, & il eut lieu de s'applaudir d'avoir fait un pareil choix. Le nouveau Général assiégea plusieurs Places importantes, & eut le bonheur de réussir dans ses entreprises. Il est vrai qu'il dut la plus grande partie de ses succès à la mauvaise conduite des Généraux Chinois, pour le moins autant qu'à sa valeur & à sa prudence. Quelques-uns de ses ennemis montrerent dans leur défaite même beaucoup de grandeur d'ame. Le Gouverneur de *Tchit cheou* voyant qu'il lui étoit impossible de défendre cette Place, déclara à sa femme qu'il ne pouvoit se résoudre ni à être infidele à l'Empereur son Maître, ni à voir la Ville au pouvoir des Etrangers. Après cette déclaration, il se tua, & son épouse en fit de même. Au siege d'une autre Place, un Officier appellé *Miyeou* va au-devant des ennemis, &

crie qu'il vient pour combattre. Ensuite il fond sur les Tartares ; mais il est bientôt investi de toutes parts. Ce brave Chinois reçoit quatre coups de fleches & trois coups de lance. Ses blessures ne font que l'animer davantage. Il prend un sabre & renverse tout ce qui se présente à lui. Tandis qu'il combattoit sur un petit pont, une planche rompt sous ses pieds. Cet accident le livre aux ennemis. En vain les Tartares qui admirent son courage, lui proposent de prendre parti parmi eux, & lui offrent des emplois considérables. Il se fait déshabiller, & demande qu'on lui arrache la vie. Son fils se jette à ses genoux, & lui dit les larmes aux yeux : *Mon pere, que ferai-je après votre mort ?* *Miyeou* l'embrasse, & lui répond d'un ton ferme : ,, Mon fils, parois seule- ,, ment dans les rues, il n'y a personne ,, qui ne te secoure, quand on saura ,, que tu es fils de *Miyeou*.

Le principal Auteur de toutes les pertes que firent les Chinois pendant cette guerre, fut le Ministre *Kiassetao* qui avoit, comme je l'ai dit ailleurs, déshonoré sa Nation par un traité humiliant, & qui voulut commander les

troupes, quoiqu'il n'eût ni capacité ni courage. Un mauvais Ministre peut quelquefois perdre les plus puissantes Monarchies. Il y eut des Mandarins qui aimerent mieux voir périr l'Etat, que d'obéir à *Kiassetao*. Un Seigneur Chinois ayant appris que ce Général avoit fui honteusement dans une occasion, donna un grand repas à ses amis & à ses parents. Il écrivit ensuite aux Princes du Sang & aux principaux Ministres des lettres fort vives contre *Kiassetao*, & après avoir exhalé son chagrin de la sorte, il se donna la mort. On ôta le maniment des affaires à un homme qui auroit achevé la ruine de l'Empire, s'il fût resté plus longtemps en place, & on publia un Edit pour exhorter les Mandarins, les Seigneurs, les Officiers & les gens riches, à secourir l'Etat dans de si tristes conjonctures.

Les Chinois accablés par tant de pertes, envoyerent un Député au Général des *Mongous* pour demander la paix. Ce Député chercha d'abord à justifier ses Compatriotes, & ajouta en pleurant, que l'Empereur son Maître étoit encore dans le dueil, & dans un

âge (*a*) à ne pouvoir pas gouverner. *Peyen* reprocha au Député la mauvaise foi des Chinois dans l'observation des traités, & les meurtres dont ils s'étoient rendus coupables à l'égard des Ambassadeurs qu'on leur avoit envoyés. » Pour ce qui est de la jeunesse de vo- » tre Maître, ajouta-t-il, vous devez » savoir qu'autrefois votre Dynastie ra- » vit la Couronne à un Prince qui étoit » à-peu-près de l'âge de votre Souve- » rain. Aujourd'hui le Ciel ôte l'Em- » pire à un enfant pour le donner à mon » Maître. Il n'y a rien en cela qui doi- » ve vous surprendre. Le Député Chi- » nois fut renvoyé avec cette réponse.

L'Empereur de la Chine offrit de payer tribut aux *Mongous*. Cette proposition ne fut pas acceptée. Un des Généraux Tartares pressoit vivement

(*a*) Ce jeune Empereur s'appelloit *Kong Tsong*. Il étoit le seizieme Empereur de la Dynastie des *Song*. Sa grand'mere fut Régente de l'Empire. Ce fut sous le regne du Prédécesseur de *Kong Tsong*, que Marc-Paul, Gentilhomme Vénitien, entra à la Chine, & en parcourut les plus belles Provinces, dont il donna des relations qu'on eut bien de la peine à croire en Europe.

le siege d'une Ville appellée *Tchangcha.* Les Officiers parloient de se rendre; mais le Commandant nommé *Lifou*, déclara qu'il poignarderoit ceux qui tiendroient ce langage. Un Mandarin voyant que tout étoit désespéré, se jetta dans le feu avec ses enfans & ses domestiques. *Lifou* appella un de ses Officiers, & lui dit: „ Je vois bien qu'il „ faut mourir: mais je ne veux pas que „ les gens de ma maison soient déshonorés par l'esclavage. Après que tu „ les auras tous tués, tue moi. L'Officier se mit aux genoux du Commandant, & lui déclara qu'il ne pouvoit se résoudre à lui rendre un si funeste service. *Lifou* le pria tant qu'enfin il y consentit, & l'ordre fut exécuté. On mit ensuite le feu à la maison où venoit de se passer cette scene tragique. L'Officier revint chez lui, & se tua après avoir fait mourir sa femme & ses enfans. Tous les Mandarins de la Ville, à la réserve de deux, se donnerent la mort. La plupart des habitans suivirent cet exemple. Plusieurs se précipiterent dans les puits, qui se trouverent par-là tous remplis de cadavres.

Les Chinois firent encore une tentative pour obtenir la paix. Un de leurs

Ambaſſadeurs nommé *Ven tien ſiang* porta la parole, & dit au Général des *Mongous* : « Si l'Empire du Nord
» veut retirer ſon armée, & faire la
» paix avec le nôtre comme voiſin,
» alors on pourra parler de l'argent &
» des ſoieries qu'on a eu la foibleſſe
» de vous propoſer comme un tribut ;
» mais ſi vous avez entrepris de ruiner
» la Dynaſtie des Chinois, ſongez que
» nous avons encore de vaſtes pays,
» des Villes fortes, des vaiſſeaux, de
» l'argent & des troupes. Vous ſa-
» vez d'ailleurs combien ſont incer-
» tains les événements de la guerre.
Peyen retint cet Ambaſſadeur, & ordonna qu'on lui fît toutes ſortes d'honnêtetés. *Ven tien ſiang* appercevant les transfuges Chinois qui étoient dans l'armée des *Mongous*, leur reprocha hardiment leur lâcheté & leur perfidie. En vain voulut-on lui faire entendre qu'il devoit tenir des diſcours plus meſurés ; bien loin de changer de langage, il dit au Général Tartare que c'étoit violer le droit des gens, que de retenir l'Ambaſſadeur d'une tête couronnée.

Les *Mongous* s'étoient emparés de la Ville de *Lingan* où étoit la Cour du Monarque Chinois. Ils entrerent dans

cette Place sans y commettre aucun désordre, & ils témoignerent beaucoup de respect à toute la Famille Impériale. On ne tarda pas à déclarer au jeune Empereur, & à l'Impératrice sa mere, qu'il falloit partir pour aller à *Tatou* où résidoit l'Empereur des Tartares. La Princesse ne put retenir ses larmes, & dit à son fils en l'embrassant : „ Un „ Monarque vainqueur vous accorde la „ vie, rendez-lui les honneurs qui sont „ dûs à votre Souverain. Après que le jeune Prince eut témoigné par une cérémonie (a) humiliante, le respect qu'il croyoit devoir à l'Empereur Tartare, on le mit sur un chariot avec sa mere, & on les fit partir pour *Tatou*

Ce fut un triste spectacle pour tous les Chinois, de voir leur Souverain conduit comme un captif. Un des principaux Seigneurs de la Cour, ne pouvant survivre au malheur de son Maître, se précipita dans un puits avec toute sa famille. *Peyen* donna ordre d'enlever

---

(a) L'Empereur de la Chine se tourna vers le Nord, & se mettant à genoux avec sa mere, ils saluerent l'Empereur *Houpilay* par neuf battements de tête contre la terre : on appelloit cette cérémonie *battre la tête*.

l'or, l'argent, les pierreries, les bijoux & toutes les autres choses précieuses du Palais Impérial, & tout cela fut transporté à (*a*) *Tatou*.

Plusieurs Officiers Chinois verserent des torrents de larmes, quand ils surent qu'on emmenoit l'Empereur prisonnier. Ils s'assemblerent en grand nombre, & promirent par serment de faire tous leurs efforts pour enlever leur Prince & le mettre en lieu de sûreté. Ils écrivirent par-tout des lettres circulaires, distribuerent tout leur argent à des soldats résolus, & composerent une armée de quarante mille hommes qui se mirent aussi-tôt en marche pour délivrer l'Empereur. La fortune ne seconda pas leur généreuse résolution. Ils furent repoussés par les Tartares & obligés de renoncer à leur entreprise. Plusieurs Princes de la famille Impériale qui échapperent aux recherches des Tartares, furent conduits dans la Ville d'*Ouentcheou*. Quantité de Mandarins, d'Officiers & de soldats, se rendirent dans ce lieu, nommerent d'abord Grand Général de l'Empire le

---

(*a*) *Tatou* s'appelle aujourd'hui *Pékinz*, Capitale de l'Empire Chinois.

Prince *Yvang*, (*a*) & quelque temps après ils le proclamerent Empereur.

La Ville d'*Yantcheou* fut investie par les Tartares qui employerent inutilement tout ce que l'expérience, la ruse & la force purent leur suggérer pour se rendre maîtres de cette Place. Tous les soldats de la garnison paroissoient disposés à mourir pour leur Souverain. Il n'y eut que la trahison qui mit les Tartares en possession de cette Place importante. Ils se rendirent maîtres ensuite de la Province de *Fokien*, de sorte que le nouvel Empereur fut obligé de se mettre sur mer pour se dérober à leurs poursuites. Il faillit à périr d'un coup de vent, & tomba dans l'eau, on le retira presque mort de frayeur. Ce Prince se retira dans une petite Isle déserte, où il termina à l'âge de onze ans sa vie & ses malheurs.

Les principaux Seigneurs Chinois qui étoient las d'une guerre si longue & si malheureuse, songeoient à passer sous la domination des Tartares. Un Mandarin fidele leur dit : „ Nous avons

(*a*) Il étoit frere de l'Empereur détrôné, & n'avoit que neuf ans. Il prit le nom de *Touan tsong*.

„ encore avec nous un Prince du Sang
„ Impérial. Autrefois un terrein d'une
„ lieue, & une habitation de cinq cents
„ hommes ſuffiſoient pour un Souve-
„ rain. Il nous reſte encore de vaſtes
„ pays & des millions d'hommes ; que
„ nous manque-t'il donc pour la pro-
„ clamation d'un nouvel Empereur?
Ce diſcours ranima le zele de tous les Chinois. On fit monter ſur une élévation de terre le jeune Prince qui n'étoit âgé que de huit ans, on ſe mit à genoux & on le proclama Empereur. *Ti ping* (c'eſt le nom du nouveau Monarque) ſe retira ſur une montagne appellée *Yaichan* où l'on conſtruiſit un Palais pour ce Prince, & des maiſons pour les Officiers & ſoldats. On enterra l'Empereur *Yvang* ſur cette montagne. L'air de triſteſſe répandu ſur le viſage de ſon ſucceſſeur, & les réflexions ſur la ſituation préſente des affaires, firent verſer bien des larmes pendant cette lugubre cérémonie.

Un combat naval décida du ſort de la Monarchie Chinoiſe. Les deux flottes s'étant jointes, il y eut une action ſanglante, & les Tartares furent vainqueurs. Le Général Chinois voyant tout perdu, fit jetter à la mer ſa femme,

ses enfans, & d'un ton ferme, dit au jeune Empereur : „ Prince ne déshonorez pas votre famille, & mourez Souverain plutôt que de vivre esclave „ d'une Nation étrangere. Après ces tristes paroles, il embrasse l'Empereur en pleurant, le met sur ses épaules, & se précipite avec lui dans la mer. La plupart des Mandarins en firent autant pour ne pas survivre à leur Souverain. On ne sauroit croire le nombre de Chinois qui périrent par ce genre de mort. On trouva le cadavre de l'Empereur qui fut enterré avec toutes les cérémonies que les circonstances pouvoient permettre. Aussi-tôt que l'Impératrice mere eût appris la mort de son fils, elle se précipita dans les flots avec toutes les Dames qui l'accompagnoient. Le Commandant de la flotte Chinoise qui trouvoit des ressources dans son courage, voulut encore avec quelques vaisseaux qui lui restoient soutenir la Monarchie, & se retirer en quelque port pour y chercher des secours ; mais une violente tempête déconcerta ses généreux projets. Il monta sur le tillac, invoqua le Ciel, & se précipita dans la mer. Après sa mort, tous les Officiers & Mandarins se rendirent aux Tartares,

& *Houpilay* se vit maître paisible de la Chine, divisée depuis long-temps en plusieurs Monarchies.

La Nation Chinoise qui avoit été gouvernée depuis tant de siecles par ses Princes naturels, se vit pour la premiere fois soumise à la puissance d'un étranger. Mais cette Nation ne perdit rien en changeant de maître. *Houpilay* qui prit alors le nom de *ChiTsou*, gagna bientôt le cœur de ses nouveaux Sujets par sa bonne foi, son équité, & sa tendre affection pour les peuples. Il conserva les loix & les usages qu'il trouva établis dans son nouvel Empire; de sorte que ses manieres & sa conduite donnoient lieu de croire qu'il étoit plus Chinois que Tartare. Un de ses Généraux avoit fait dans les Provinces Méridionales un grand nombre d'esclaves, il leur rendit à tous la liberté. On s'imagine combien les peuples furent sensibles à cet acte de clémence.

L'Empereur fit venir à la Cour quantité de savans pour examiner en quel état étoit la littérature, & prit des mesures efficaces pour l'avancement des sciences. Quels éloges ne mériteroit pas ce grand Prince, s'il n'eût accordé sa protection qu'à des gens distin-

gués par leur esprit & leurs talents? Mais sa passion pour l'argent, le détermina a combler de faveurs un homme qui étoit depuis long-temps l'objet de l'exécration publique. Je veux parler du scélérat *Abama* qui continuoit d'employer toutes sortes de moyens injustes pour remplir les coffres de son Maître. L'Empereur ne commença à ouvrir les yeux sur la conduite de cet indigne Ministre, que lorsqu'il ne fut plus temps d'arrêter le cours de ses rapines & de ses brigandages. *Abama* mourut chargé de malédictions; on eut le courage de faire sentir à l'Empereur combien cette mort étoit avantageuse à tout l'Etat. Le corps du coupable fut déterré, coupé en pieces, & jetté à la voirie: foible consolation pour tous ceux qui avoient été ruinés par ce méchant homme.

Ven tien siang, Ministre célebre sous le dernier Empereur de la Dynastie précédente, étoit prisonnier à *Péking* depuis plusieurs années. L'Empereur le fit venir, & lui proposa des emplois importans. Le généreux Chinois préféra une mort volontaire à une servitude honorable. On eut beau lui représenter qu'il n'y avoit plus d'espérance de

rétablir

rétablir la famille de ses anciens maîtres ; qu'un homme sage devoit céder aux conjonctures des temps, que l'Empereur connoissoit son mérite, & ne cherchoit qu'à le récompenser ; toutes ces remontrances furent inutiles. „ Un fidele Ministre, répondit-„ il, est attaché à son Prince, comme „ un fils le doit être à son pere. Un „ fils, lorsque l'auteur de ses jours est „ malade, emploie toutes sortes de „ moyens pour le guérir. Si la force „ du mal l'emporte sur les remedes, il „ continue toujours de faire de nou-„ veaux efforts pour le soulager, parce „ qu'il ne doit pas cesser de remplir les „ devoirs de la piété filiale. Il n'ignore „ pas cependant que le Ciel ne soit le „ souverain arbitre de la vie & de la „ mort. *Ventiensiang* fut conduit à une place publique, où il reçut le coup mortel avec beaucoup de courage.

La troisieme année de son regne, l'Empereur forma une entreprise sur le Japon, & résolut de s'emparer, ou du moins de rendre tributaire un des Royaumes de cette Isle. Ce fut en vain que tous les Grands de l'Empire s'opposérent à un pareil projet. *Chi Tsou* fit équiper une flotte considérable, &

envoya une armée de cent mille hommes pour réduire les Japonois. Cette expédition fut extrêmement malheureuse. Presque toutes les troupes firent naufrage, ou périrent dans les Isles voisines. L'Empereur accoutumé aux victoires, crut qu'il étoit de son honneur de réparer l'affront qu'il venoit de recevoir. Il ordonna au Général *Atabay* de préparer des vivres, des munitions & cinq cents vaisseaux. On publia dans les Provinces un ordre de rassembler autant de Matelots qu'il seroit possible. Cette nouvelle expédition n'étoit pas du goût des Ministres. Les Officiers & les soldats murmuroient hautement, le commerce étoit interrompu; quantité de Matelots aimerent mieux se faire Pirates & infester les mers, que d'aller au Japon pour y porter la guerre. On représenta à l'Empereur tous les dangers d'une pareille entréprise. Il ne voulut encore écouter aucune représentation. Alors les Grands de l'Empire prirent sous mains des mesures efficaces pour empêcher l'embarquement. Mais il n'y eut que la crainte d'une révolte dans toute la Tartarie qui empêcha l'Empereur de poursuivre son projet.

Le principal défaut de ce Prince

étoit une opiniâtreté presque inflexible. Il en donna des preuves à l'occasion d'un nouveau Ministre des Finances appellé *Sangko*. Celui-ci s'étoit rendu odieux à tout l'Empire par d'énormes concussions. *Tcheli*, un des Seigneurs de la Cour qui avoit le plus de probité & de vertu, entreprit de perdre ce méchant homme dans l'esprit de son maître. Un jour que l'Empereur étoit à la chasse, *Tcheli* lui parla avec autant de franchise que de hardiesse contre le Ministre des Finances. Un pareil avis qui ne méritoit que des éloges, attira un rude châtiment à ce zélé serviteur. *Tcheli* fut battu d'une maniere si cruelle, que le sang lui sortit par le nez & par la bouche. Malgré le rigoureux traitement qu'il venoit d'essuyer, il ajouta que le bien de l'Etat & l'honneur du Prince l'obligeoient à parler de la sorte. L'Empereur se repentit de sa violence. Il ordonna à un de ses Ministres, homme ferme, sincere & équitable, d'examiner la conduite du Chef des Finances. *Sangko* fut reconnu coupable & privé de tous ses emplois, punition trop légere pour un homme qui avoit commis tant d'injustices.

Les *Lamas* avoient beaucoup de cré-

dit à la Cour. Un de ces Prêtres Tartares avoit indiſpoſé contre lui tous les habitans d'une Province. C'étoit un hypocrite ; un débauché qui aimoit l'argent à l'excès, & qui avoit recours aux plus honteux expédients pour en acquérir. Il alloit fouiller dans les tombeaux des Empereurs où il trouvoit quantité de choſes précieuſes, & il fit une pyramide de tous les oſſementsqu'il avoit déterrés. Ce ſpectacle indigna tout le monde, & il n'en falloit pas davantage pour exciter une révolte générale. Les Mandarins du lieu à qui on porta des plaintes, firent arrêter cet indigne Prêtre, confiſquerent ſes biens & le condamnerent à mort. Les Dames de la Cour s'intéreſſerent pour le *Lama* & vinrent à bout par leurs ſollicitations de lui faire obtenir ſa grace, & la plus grande partie des biens qu'il avoit volés. On ne peut guere excuſer la foibleſſe que l'Empereur témoigna en cette occaſion ; mais ſi on trouve quelque choſe à reprendre dans la conduite du Monarque Chinois, par combien de belles actions, ne ſe ſignala-t-il pas pendant tout le temps qu'il fut ſur le Trône ? On vint un jour lui offrir une pierre précieuſe de très-grand prix, il

défendit de l'acheter, & la raison qu'il en apporta, c'est que l'argent qu'elle coûteroit, seroit bien plus utilement employé à soulager les pauvres.

Houpilay ayant appris que les barques qui apportoient à la Cour le tribut des Provinces méridionales, ou qui servoient au commerce de l'Empire ne pouvoient arriver à Péking que par la mer, & qu'il arrivoit assez souvent des naufrages, fit creuser un canal qui a trois cents lieues de longueur, & qui forme un grand chemin d'eau, par lequel plus de neuf mille barques Impériales transportent aisément & à peu de frais, le tribut de grains, d'étoffes, &c. qui se paye chaque année à l'Empereur. Ce Canal qui existe encore aujourd'hui passe pour une des merveilles de la Chine.

L'Empereur avoit envoyé aux Indes un de ses Ministres pour y traiter d'affaires qui avoient rapport au commerce. Cet Ambassadeur fut outragé de la maniere la plus cruelle par un des Monarques Indiens. Les Chinois exciterent l'Empereur à venger cette injure. On équipa une flotte considérable qui transporta aux Indes trente mille hommes de troupes réglées. Le Général de

l'armée Chinoiſe ſe comporta pendant tout le cours de cette expédition, avec autant d'habileté que de courage, & apprit aux Indiens qu'on n'inſultoit pas impunément un Empereur de la Chine.

Houpilay après un regne glorieux, mourut dans la Capitale de ſes Etats à l'âge de quatre-vingt ans. Ce Prince étoit courageux, magnifique, ſavant & protecteur des gens de lettres. S'il aima l'argent, ce fut pour l'exécution de ſes grands deſſeins, qui n'avoient ordinairement pour objet que le bien public & la gloire de l'Empire. Les Hiſtoriens Chinois lui reprochent une ſuperſtition exceſſive, & un attachement ridicule pour les Prêtres de ſa Nation; ces défauts n'empêcheront pas qu'il ne ſoit mis au nombre des plus grands Princes qui ont gouverné la Monarchie Chinoiſe.

La Dynaſtie des Tartares compte neuf Empereurs qui furent tous adorés des peuples. Peu à peu ces Princes amollis par les délices d'un des plus beaux & des plus fertiles climats qu'il y ait dans l'Univers, dégénérerent de la valeur de leurs ancêtres, & trouverent dans les Chinois un peuple aguerri qui leur arracha leur conquête,

& les chassa pour toujours de l'Empire. Avant que de rapporter cette révolution, je vais exposer successivement sur la scene tous les Princes qui firent le bonheur de la Chine pendant près d'un siecle. Quelques traits de leur conduite suffiront pour les faire connoître.

Timour (*a*) petit-fils & successeur d'*Houpilay*, se signala par sa clémence, & par l'amour qu'il portoit à son peuple. Comme il fut obligé de soutenir la guerre contre un Prince nommé *Haytou*, qui depuis long-temps résistoit à toute la puissance des Tartares, il envoya des Mandarins pour examiner les pertes que les peuples avoient essuyées, & les dommages causés par les troupes. Toutes les familles des Grands de l'Empire qui n'avoient pas de quoi vivre selon leur état, & les Paysans qui ne pouvoient pas cultiver les terres, furent aussi les principaux objets de son attention, & on soulagea tous les pauvres, les malades, les vieux Officiers incapables de servir & leurs familles. L'Empereur refusa constamment de déclarer la guerre au Japon, comme le lui con-

(*a*) Les Chinois l'appellent *Tching Song.*

ſeilloient quelques Généraux qui trouvoient leur intérêt dans les troubles de l'Etat. *Timour* déclara qu'il vouloit vivre en paix, & ménager le ſang de ſes peuples. Ce Prince envoya au Japon un *Bonze* ou un Prêtre en qualité d'Ambaſſadeur; il fut blâmé à ce ſujet par les Ecrivains Chinois qui remarquent que quand il s'agit d'envoyer quelqu'un en Ambaſſade, il faut choiſir pour cette commiſſion des gens de bien qui ſoient titrés, & qui faſſent honneur au Souverain par leur magnificence, leur gravité & un air de grandeur digne de la Majeſté du Prince.

Quoique *Timour* eût toujours témoigné beaucoup d'éloignement pour la guerre, il s'engagea cependant à la ſollicitation d'un de ſes Généraux dans une entrepriſe qui lui coûta beaucoup de ſang & lui procura peu d'avantage. Le Général auteur du projet, paya de ſa tête le mauvais conſeil qu'il avoit donné. *Timour* ſe conſola du malheureux ſuccès de cette entrepriſe par la victoire que ſes troupes remporterent ſur *Haitou*, qui depuis trente ans faiſoit la guerre aux *Mongous*. Le Prince rebelle mourut du chagrin que lui cauſa ſa défaite. Son fils & tous les autres révoltés, en-

voyerent des Députés à la Cour de Péking, pour prier l'Empereur de leur pardonner & de les mettre au nombre de ses Sujets. *Timour* leur accorda ce qu'ils demandoient, & eut la satisfaction de voir toute la Tartarie réunie à son Empire. Ce Prince mourut à l'âge de quarante-deux ans sans avoir nommé son successeur. La sagesse de sa conduite qu'il tint dans la guerre qu'il eut à soutenir contre les Princes rebelles, son discernement dans le choix des Ministres & des Généraux d'armée, l'éloignement qu'il montra toujours pour les vices qui ne sont que trop ordinaires à la Cour des Rois, les soins qu'il se donnoit pour soulager les peuples, son attention à modérer la rigueur des supplices, & la défense qu'il fit de condamner personne à mort sans l'agrément du Prince, enfin sa droiture, sa clémence, sa libéralité & mille autres vertus, le feront toujours regarder comme un de ces Monarques qui paroissent de temps en temps sur la terre pour faire honneur à l'humanité, & pour condamner la conduite des Tyrans.

Après la mort de ce bon Prince, il

y eut bien des intrigues à la Cour au sujet de la succession. *Haychan* neveu de *Timour* fut enfin proclamé Empereur. Il prit le nom de *Vou Tsong*; dès qu'il se vit en possession de la Couronne, il fit mourir quelques personnes du premier rang qui avoient voulu s'opposer à son élévation. Cet acte de sévérité lui parut alors nécessaire. *Vou Tsong* ne songea plus ensuite qu'à marcher sur les traces de son illustre prédécesseur. Il étoit naturellement libéral, mais pour avoir part à ses bienfaits, il falloit les mériter par des vrais services rendus à l'Etat. Ce Prince aimoit passionnément le vin & les femmes. Un Ministre fidele se jetta un jour aux genoux de son Maître, & les larmes aux yeux, le conjura d'avoir plus de soin d'une santé qui étoit si chere à tout l'Empire. Le Monarque Chinois ne fut point choqué d'une pareille remontrance, mais il ne se corrigea pas; son excessive vénération pour les Prêtres, lui fit commettre plus d'une injustice. Un grand Mandarin ayant voulu punir un *Lama* qui avoit maltraité des gens du peuple, le Prêtre Tartare & quelques-uns de ses confreres armés de bâtons, entrerent dans le Tribunal du Manda-

rin, & le traiterent d'une façon indigne. Celui qui venoit d'essuyer un semblable outrage, en fit ses plaintes, & on n'y eut aucun égard. Dans le même temps un autre *Lama* eut l'audace d'arrêter le chariot d'une Princesse, & de vouloir passer devant elle. Les gens de cette Dame voulurent soutenir la dignité de leur Maîtresse; ils furent battus par le *Lama* qui continua ensuite tranquillement son chemin. L'Empereur au-lieu de châtier ce Prêtre insolent, fit publier un ordre qui portoit qu'on couperoit le poing à quiconque battroit un *Lama*, & la langue à celui qui leur diroit des injures. Un Historien Chinois remarque à ce sujet que l'attachement des Monarques Tartares pour les Prêtres de leur Nation, occasionna la ruine de leur Dynastie.

Malgré tous les défauts qu'on pouvoit reprocher à l'Empereur *Vou Tsong*, il étoit regardé comme un très-bon Prince à cause du penchant qu'il avoit à procurer le bonheur des peuples. Sa passion pour le vin & pour les femmes le conduisit au tombeau à l'âge de trente & un an, après en avoir regné quatre. Il eut pour successeur son

frere (a) *Gin Tsong*. Ce Prince joignoit à un esprit vif & pénétrant beaucoup d'équité, de douceur & de modération. Il punissoit avec peine & récompensoit libéralement; en un mot, il ne paroissoit occupé que du soin de bien gouverner son Etat. On ne pouvoit lui faire de plus grand plaisir que de lui donner de bons conseils; c'est pourquoi il tâchoit d'avoir toujours auprès de sa personne une troupe de gens sages.
„ Car enfin, disoit-il, si par leurs avis,
„ je viens à bout de procurer à mes
„ peuples une vie tranquille & commo-
„ de, quelles richesses sont comparables
„ à ce bonheur? Ayant appris que cinq freres avoient été condamnés à mort:
„ qu'on fasse du moins grace à l'un d'eux,
„ s'écria l'Empereur, afin que leurs in-
„ fortunés parents ayent quelqu'un qui
„ les nourrisse & qui les console. La douceur de son caractere ne l'empêcha pas de punir par la mort ou par l'exil quelques Ministres, & même des Princes qui avoient abusé de leur crédit sous le regne précédent. L'Empereur considérant les maux que les Eunuques

---

(a) Son nom Tartare étoit *Ayyul ipaligata*.

avoient causés aux Dynasties précédentes, défendit de les élever à la dignité de Mandarin. On fit par son ordre une recherche exacte de tous les gens de Lettres & de probité qui vivoient inconnus & sans emploi, afin de répandre sur eux ses bienfaits.

Les meilleurs Princes sont souvent trompés par des Ministres qui ruinent les peuples, sans que les plaintes des malheureux qu'on opprime puissent parvenir aux oreilles du Souverain; c'est ce qui arriva sous le regne de *Gin Tsong*; le Chef des Finances & son principal Commis, ne profiterent que trop bien de la place qu'ils occupoient pour s'enrichir aux dépens du Public. Toutes leurs vexations penserent occasionner de grands troubles dans les Provinces. La Ville de *Cantcheou* se révolta, & un séditieux y prit le titre d'Empereur; on eut le bonheur d'étouffer promptement cette rebellion. Un Mandarin passa la mer, se rendit en Corée, d'où il ramena un Prince qui avoit été exilé dans ce Pays. Le projet du Mandarin étoit de soulever le peuple en faveur du Prince; mais le Chef de ce complot fut arrêté & puni de mort avec plusieurs de ses complices.

L'Empereur qui aimoit tendrement l'héritier présomptif de la Couronne, voulut lui céder l'Empire; mais on lui fit changer de sentiment. Quelque temps après *Gin Tsong* tomba malade. Le jeune Prince en faveur duquel l'Empereur avoit voulu abdiquer, ne quittoit ni jour ni nuit la chambre de son pere, & pensa mourir de chagrin. Bien différent de ces Princes que l'envie de porter une couronne rend insensibles à la voix de la nature, il adressoit continuellement des vœux au Ciel pour obtenir la guérison de l'Empereur. Ses prieres ne furent pas exaucées. *Gin Tsong* mourut à l'âge de trente-six ans, extrêmement regretté de tous les Chinois, dont il avoit cherché à faire le bonheur pendant tout le cours de son regne.

J'ai déjà eu occasion d'exposer les malheurs qu'un mauvais Ministre peut causer dans un Etat. On va encore voir un de ces odieux favoris, qui sous le regne des meilleurs Princes font le malheur du peuple, & sont capables d'attirer sur leur Souverain, la haine & l'exécration dont eux seuls devroient être l'objet & la victime. Le nouvel Empereur nommé (*a*) *Ing Tsong* choi-

(*a*) Son nom Tartare étoit *Choitpala*.

fit pour lui aider à supporter le fardeau du Gouvernement, un Seigneur Tartare, appellé *Tiemoutiel*, homme de beaucoup d'esprit & d'intrigue. Ce mauvais Ministre fier de sa faveur, commit les injustices les plus criantes. Il fit mourir deux des principaux Seigneurs de la Cour qui voulurent examiner de trop près sa conduite. Plusieurs autres personnes furent sacrifiées à ses soupçons. Tant de violences indignerent les Grands, mais on n'osoit avertir l'Empereur, ni l'Impératrice mere qui protégeoit cet indigne favori. Par bonheur pour les Chinois, le Prince éleva au ministere *Paitchou*, qui étoit un jeune Seigneur brave, savant, modeste & irréprochable dans ses mœurs. Un homme de ce caractere ne pouvoit sympathiser avec *Tiemoutiel*. Celui-ci ne tint pas long-temps contre la faveur d'un collegue vertueux. On ne lui ôta pas à la vérité son emploi, mais il perdit la confiance de son Maître, & se vit hors d'état de nuire à personne.

L'Empereur qui aimoit la chasse, voulut augmenter & embellir les lieux qui servoient à lui procurer cet amusement. *Paitchou* représenta au Prince que tous les bâtiments qu'il faudroit

construire, entraîneroient des dépenses considérables qui incommoderoient extrêmement ses Sujets. L'Empereur renonça à son dessein, & protesta qu'il ne vouloit penser qu'à soulager l'État. Il est rare de trouver un Souverain qui sacrifie ses plaisirs aux intérêts de son peuple.

Tiemoutiel ne soutenoit que très-impatiemment sa disgrace. Il restoit depuis quelque temps dans sa maison sans en sortir. Cependant il résolut de paroître encore à la Cour. S'étant un jour présenté à la porte du Palais Impérial, les Gardes l'arrêterent, & lui dirent qu'ils avoient défense de le laisser entrer. Un pareil refus l'accabla de douleur. Il tomba malade, & mourut haï de tout le monde. *Tie che*, fils adoptif de *Tiemoutiel*, entreprit de venger l'affront qu'on avoit fait à son pere. Il sonda l'esprit de quelques Seigneurs mécontents, & se vit bientôt à la tête d'un parti assez considérable. Au jour marqué pour l'exécution de son affreux projet, il se rend au Palais, égorge d'abord le Ministre *Paitchou*, pénetre ensuite dans la tente de l'Empereur, & poignarde ce Prince qui n'étoit âgé

que de (*a*) vingt & un an, & qui avoit ſu gagner le cœur des Chinois par la douceur de ſon Gouvernement.

Tai Ting (*b*) qui lui ſuccéda, fut ſi ſenſible au plaiſir de porter une Couronne, qu'il ne ſongea pas d'abord à punir l'attentat qui la lui avoit procurée. Il témoigna même quelque deſir de répandre ſes bienfaits ſur les meurtriers de ſon prédéceſſeur ; mais on lui repréſenta que cette conduite le perdroit dans l'eſprit des Tartares & des Chinois, & que la poſtérité lui reprocheroit toujours d'avoir trempé ſes mains dans le ſang de ſon Souverain. Ces repréſentations réveillerent dans ſon cœur les ſentiments d'une juſte vengeance. Il condamna aux derniers ſupplices les aſſaſſins de l'Empereur, & anéantit toute leur race.

Il y eut cependant quelques-uns des coupables qui trouverent le ſecret de ſe ſouſtraire au châtiment qu'ils avoient mérité. L'Empereur permit qu'on lui fit des remontrances à ce ſujet. Dans le Mémoire qui lui fut adreſſé, on lui re-

---

(*a*) Quelques Hiſtoriens prétendent qu'il avoit trente ans lorſqu'il fut aſſaſſiné.

(*b*) Son nom Tartare étoit *Teſantemour*.

présenta qu'il étoit contre toutes les regles de la Justice, de laisser vivre des gens atteints & convaincus du plus grand des crimes. ,, Quelques Princes ,, de votre Sang, disoit l'Auteur du ,, Mémoire, ont eu part à la mort de ,, votre prédécesseur, & on se contente ,, de les exiler. Ne devroit-on pas plu- ,, tôt faire périr des Sujets si indignes, ,, & dont la vie déshonore la Famille ,, Impériale? Il y en a d'autres qui, ,, sans avoir attenté aux jours de ,, leur Souverain, ont commis des in- ,, justices criantes, & se sont rendus ,, coupables des plus cruels assassinats. ,, Au-lieu de les punir, on les accable ,, de récompenses, & ils jouissent tran- ,, quillement du fruit de leurs forfaits. ,, La conduite qu'on tient à leur égard ,, peut attirer un jour la ruine de l'Em- ,, pereur; mais l'impunité de tous ces ,, crimes n'est pas le seul désordre dont ,, on ait à se plaindre.

,, Sous prétexte que la Cour souhaite ,, des pierreries, on en fait un com- ,, merce sordide, & on ne rougit pas ,, de les faire payer au Prince dix fois ,, au-dessus de leur valeur. On compte ,, pour rien la ruine des familles & des ,, Provinces, pourvu qu'on puisse faire

„ ſa cour en offrant des pierreries qui „ ne ſont d'aucune utilité.

„ Un Prince doit chercher à être „ le Pere de ſes Sujets ; ce n'eſt pas „ en ſuivant le conſeil des Prêtres „ qu'il gouvernera bien ſon Empire. „ Depuis que les *Bonzes* & les *Lamas* „ font tant de prieres & de ſacrifices „ pour la proſpérité de cet Empire, „ le Ciel a donné des marques conti- „ nuelles de ſa (*a*) colere. On doit „ s'attendre à être malheureux juſqu'à „ ce qu'on ait aboli le culte de cer- „ taines (*b*) Divinités, & qu'on ait „ chaſſé tous les *Bonzes* de la Chine.

„ Le Palais du Prince eſt rempli „ d'Eunuques, d'Aſtrologues, de Mé- „ decins, de femmes & d'autres per- „ ſonnes aſſez inutiles, dont l'entretien „ coûte des ſommes immenſes. Pen- „ dant ce temps-là, l'Etat ſouffre, & „ la miſere eſt extrême. l'Empire eſt „ une famille dont l'Empereur eſt le Pe- „ re. Il ne convient pas que parmi ſes en-

---

(*a*) La peſte, la famine & des tremblements de terre déſolerent la Chine dans le temps dont nous parlons.

(*b*) Il veut parler du culte de *Fo*, que les Tartares avoient introduit à la Chine.

„ fans, il y en ait qui meurent faute
„ de secours. Un Prince ne doit pas re-
„ garder comme indigne de sa gran-
„ deur, d'écouter les cris des miséra-
„ bles.

„ Sous le ministere de *Timoutiel*,
„ on a fait mourir bien des personnes
„ innocentes; il est juste de dédomma-
„ ger leurs familles désolées. Il faut
„ aussi visiter les prisons & examiner
„ l'état des Villes & des Campagnes.
„ L'administration de quelques mauvais
„ Ministres, tant de scélérats qu'ils
„ ont employés, & tant d'injustices
„ qu'on a commises, font craindre qu'il
„ n'y ait encore bien des innocents op-
„ primés, & beaucoup de familles aban-
„ données qu'on ne pense pas à secourir.

„ Il est à propos d'examiner ce que
„ les troupes ont souffert, de pourvoir
„ à la sépulture des morts, de fournir
„ des secours aux pauvres malades, &
„ de défendre dans la Province de
„ Canton, la pêche des perles qui
„ fait mourir une très-grande quantité
„ de monde. Tel est le précis du dis-
cours qui fut présenté à l'Empereur,
& qui ne servit qu'à faire connoître le
zele de l'Auteur de ces Remontrances.

Les *Lamas* étoient tous-puissans à la

Cour, sur-tout auprès des Princesses. On le voyoit courir avec un train & un équipage aussi brillans que ceux des plus grands Seigneurs. Ils étoient à charge aux peuples qui étoient obligés de leur fournir des chevaux & des provisions. Le déréglement de leurs mœurs occasionnoit des plaintes ameres de la part des Chinois. L'Empereur n'osa jamais bannir de la Chine des hommes qui étoient le fléau de l'Empire ; il se contenta de réprimer, autant qu'il fut possible, l'insolence de ces indignes Ministres de la Religion. Ce Prince qui avoit d'excellentes qualités mourut dans la trente-sixieme année de son âge, laissant la Cour pleine de briques & de factions.

Les Etats s'étant assemblés après sa mort, élurent son second fils. Celui-ci refusa la Couronne qui appartenoit, disoit-il, à son frere aîné. Sur ce refus, on fit venir de Tartarie le Prince *Hochila* qui prit le nom de *Ming Tsong*, & qui fut proclamé Empereur. Six mois après son avénement au Trône, il donna un grand festin à tous les Seigneurs de sa Cour. Dans le moment qu'on se livroit le plus à la joie, il mourut tout-à-coup, & on soupçonna qu'il avoit été

empoisonné. Il eut pour successeur son frere qui s'étoit montré digne de l'Empire, en ne voulant pas l'accepter au préjudice de l'héritier légitime. *Ven Tsong* (c'est le nom du nouvel (*a*) Empereur) eut soin de choisir de bons Ministres, & suivit leurs conseils avec docilité. Ce Prince mériteroit les plus grands éloges, si à l'exemple de la plupart des Souverains de sa Dynastie, il n'eût pas été en quelque sorte l'esclave des Prêtres. Il fit venir dans son Palais, & traita avec des distinctions inouies le Grand *Lama*, Chef de la Religion des *Bonzes* du *Thibet*. Les Courtisans eurent ordre de se comporter envers cette espece de Pontife avec la plus profonde vénération; on vit alors les plus grands Seigneurs de l'Empire le saluer à genoux, & lui offrir du vin dans cette humiliante posture.

L'Empereur *Ven Tsong* ne regna que trois ans. On lui donna pour successeur un (*b*) jeune Prince qui mourut deux mois après son installation. Celui-ci fut remplacé par son frere aîné qui se nom-

(*a*) Son nom Tartare étoit *Tousemour*.

(*b*) Il s'appelloit *Ilinschipan*, & n'étoit âgé que de sept ans. Il étoit fils de l'Empereur *Ming Tsong*. Il prit le nom de *Ning Tsong*.

moit *Toboantemour*, & qui prit le nom de *Chun Ti*. Le nouveau Monarque ne tarda pas à montrer un grand éloignement pour les affaires, & beaucoup d'inclination pour le plaisir. Un des Princes du Sang qui voulut profiter du caractere indolent de cet Empereur, lui représenta le grand nombre de fautes qu'il ne manqueroit pas de commettre, s'il vouloit gouverner par lui-même. Il lui conseilla donc de laisser agir ses Ministres, & acheva de le plonger dans la mollesse. Un Seigneur Tartare nommé *Peyen*, fut revêtu de toute l'autorité. La faveur de ce Ministre excita le mécontentement des principaux de l'Empire. L'oncle & les deux freres de l'Impératrice formerent une conspitation pour détrôner un Prince qu'on regardoit comme incapable de porter la Couronne. Le complot fut découvert, & on arrêta les Conjurés. Le frere aîné de l'Impératrice fut tué en voulant se défendre. Son second frere qui étoit blessé, se sauva dans l'appartement de la Princesse sa sœur, qui malgré toutes ses prieres, ne put lui sauver la vie. L'Empereur eut même la foiblesse ou plutôt la barbarie de livrer son épouse au premier Ministre qui la tua de ses

propres mains. *Peyen* après s'être rendu odieux aux peuples, se fit aussi haïr de son Maître. Ce fut dans sa famille qu'il trouva ses plus cruels ennemis. *Toto*, neveu du Ministre & Officier des Gardes, homme de beaucoup d'esprit, & qui connoissoit toutes les intrigues de la Cour, s'étant apperçu que son oncle commençoit à plaire à l'Empereur, consulta un Lettré Chinois en qui il avoit beaucoup de confiance, pour savoir comment il devoit se conduire dans les conjonctures présentes. Le Lettré répondit que la félicité de l'Empire devoit être l'unique objet de tout bon Citoyen, & qu'il falloit sacrifier sa famille à la Justice. *Toto* encouragé par cette réponse, va trouver l'Empereur, se jette à ses genoux, & lui parle avec beaucoup de liberté contre le premier Ministre. Le Prince verse des larmes qui font connoître le chagrin que lui cause l'audace d'un Sujet devenu trop puissant. Le résultat de cette conférence fut que *Peyen* seroit disgracié. Quand on l'eut mis hors d'état de rien entreprendre, on commença par lui ôter tous ses titres & ses emplois. Il eut ordre ensuite de se rendre dans une Province éloignée pour y exercer une charge

charge de Mandarin. Avant son départ il demanda à saluer l'Empereur, & ne put en obtenir la permission. Pendant qu'il étoit en route, on lui signifia qu'il falloit aller en exil, & on assigna le lieu où il devoit fixer sa demeure. Cette nouvelle lui causa un chagrin si vif, qu'il tomba malade, & mourut détesté du peuple, des Grands & de son Souverain.

De tout temps il s'est trouvé à la Chine de grands Mandarins qui ont eu le courage d'avertir les Empereurs de leurs défauts, & qui ont mieux aimé s'exposer à perdre leurs biens & quelquefois leur vie, que de manquer au devoir que leur imposoit la qualité de Sujet fidele. Dans le temps dont nous parlons, un des principaux Seigneurs de la Cour fit l'énumération des maux que souffroit l'Empire, se plaignit que les plus grands crimes étoient impunis, & assura qu'une pareille conduite perdroit infailliblement l'Etat.

Il rappella le souvenir du ministere de *Peyen*, & dit qu'il étoit honteux de voir encore à la Cour les freres, les fils & les petits-fils d'un homme qui avoit causé tant de maux à l'Empire. Un autre Mandarin pria l'Empereur de priver du



titre & des honneurs d'Impératrice, une Princesse qu'il aimoit passionnément. Il cita un écrit du Chef de la Dynastie regnante, par lequel il étoit défendu à ses successeurs de s'allier avec les Coréens. Comme l'Impératrice étoit de cette Nation, on ne croyoit pas qu'elle pût partager la couche d'un Monarque Chinois. L'Empereur rejetta ces deux Placets, & acheva par une semblable démarche de perdre l'affection de son peuple.

Deux freres dont l'un s'appelloit *Ama* & l'autre *Suesut*, entroient librement tous les jours dans le Palais de l'Impératrice. Les Censeurs de l'Empire se récrierent contre une pareille indécence, & en firent des plaintes à l'Empereur. La Princesse, au-lieu d'arrêter le cours de ces visites suspectes, demanda qu'on punît les Mandarins qui avoient osé noircir la réputation d'une femme de son rang. Les Censeurs, pour récompense de leur zele, furent envoyés en exil. *Ama* ne se contentoit pas de scandaliser tout l'Empire par ses assiduités auprès de l'Impératrice, il passoit encore pour celui qui contribuoit le plus à gâter l'esprit & le coeur du Prince, qu'on voyoit avec

douleur se livrer aux plus excessives débauches, abandonner entiérement le soin des affaires, & donner toute sa confiance à des gens sans honneur & sans capacité. Les *Lamas* ne cherchoient aussi qu'à flatter les inclinations du voluptueux Monarque, & ils établirent dans le Palais une troupe de jeunes danseuses qui acheverent d'énerver le peu qui lui restoit de courage.

Han chan Tong qui avoit été exilé depuis quelque temps, profita de la disposition des esprits, & fit révolter beaucoup de monde en différentes Provinces. Les rebelles le faisoient passer pour un descendant des Empereurs de la Dynastie précédente, & s'engagerent par serment à lui obéir. Le Chef de cette rebellion fut arrêté ; mais un de ses partisans nommé *Lieou Fou Tong*, homme intrépide & déterminé, se mit en campagne, & fut bientôt joint par plus de cent mille hommes, avec lesquels il se disposa à marcher contre son Souverain. Dans le même temps, un Pirate appellé *Fang Kout Chen*, parcouroit les mers avec une flotte assez considérable, entroit dans les rivieres, pilloit les Villes & les campagnes, & ruinoit entiérement le commerce. Son principal des-



sein étoit d'empêcher le transport des grains & des marchandises à la Cour. Les Généraux qu'on envoya contre lui, furent battus & faits prisonniers. On se vit contraint de faire un accommodement avec lui, & on donna à ses freres des emplois & des titres d'honneur. Cependant le Pirate tenoit toujours les ports bloqués, & exerçoit toutes sortes de brigandages, faute de Capitaines & de soldats fideles qu'on pût lui opposer.

On envoya des troupes contre *Lieou Fou Tong*, dont le parti se fortifioit de plus en plus. Un autre rebelle nommé *Sucheouhoey* prit aussi les armes & se fit proclamer Empereur. Il s'empara de plusieurs postes considérables, & eut la satisfaction de voir quantité de Tartares se ranger sous ses drapeaux. Tous les esprits paroissoient disposés à la révolte ; l'Empereur trouva cependant quelques Sujets qui donnerent des preuves éclatantes de fidélité.

Lieou Fou Tong eut de grands avantages sur l'armée Impériale, & *Sucheouhoey* s'empara d'un place importante qui lui facilitoit la conquête des Provinces Méridionales. Un des Généraux qu'on envoya contre lui, dit à ses

Collegues ; les rebelles se seront infailliblement livrés à la débauche dans une Ville si riche & si délicieuse, & ainsi ils ne seront pas en état de résister ; c'est pourquoi, mon avis est qu'il faut les attaquer. On suivit ce conseil. Les rebelles firent de fréquentes sorties, & il y eut sept batailles des plus sanglantes. La Ville fut reprise après un affreux carnage de ceux qui la défendoient. Ce grand échec affoiblit considérablement le parti de *Suchgouboey* qui perdit d'excellents Officiers & plus de quarante mille soldats.

Tandis que l'Empire étoit en combustion, le Prince ne paroissoit occupé que de ses plaisirs. *Ama* dont j'ai déjà parlé, & qui étoit alors premier Ministre, ne songeoit qu'à favoriser les passions de son maître, & à se venger de tous ceux qui avoient le malheur de lui déplaire. Quoique l'Empereur ne méritât guere l'affection de ses peuples, ils se sacrifioient néanmoins pour le soutenir sur le Trône. Ses Généraux gagnerent des batailles sur *Lieou Fou Tong*, mais ce rebelle se relevoit toujours de ses pertes, & après avoir été vaincu, se trouvoit encore en état de

faire des entreprises. L'Empereur, dans un grand conseil de guerre, ordonna de faire des efforts pour la sûreté des Provinces. Un Mandarin représenta librement au Prince que toutes ces mesures étoient fort inutiles, tandis que Sa Majesté continueroit à vivre dans le désordre, & négligeroit les affaires du Gouvernement. „ Il faut, ajouta le „ Mandarin, en adressant la parole au „ Monarque, que vous jugiez par vous-„ même de la situation de votre Em-„ pire. Les Officiers & les Mandarins „ ne pensent qu'au plaisir, & paroissent „ insensibles à la perte des Villes & des „ Provinces. Une pareille disposition „ de leur part ne nous annonce rien que „ de funeste. Il est donc à propos de „ remédier aux abus qui nous ont attiré „ tant de malheurs. Le discours du Mandarin fut loué; mais on n'y eut aucun égard.

Ama frappé à la vue des maux qui désoloient l'Empire, sentit qu'il en étoit la principale cause, & se rappella tout ce qu'il avoit fait pour amollir le cœur du Prince, & pour l'éloigner des affaires. Voyant qu'il étoit l'objet de l'exécration publique, il en-

treprit de réparer les désordres dont il étoit l'auteur. Il crut que le meilleur moyen étoit de mettre sur le Trône l'héritier présomptif. Pour faire goûter son projet, il représenta que *Chun Ti* étoit devenu stupide & incapable de gouverner. Ce discours ayant été rapporté à l'Empereur, il en conçut une si furieuse colere, qu'il voulut faire mourir son premier Ministre. Certaines considérations empêcherent cet acte de Justice. On instruisit cependant le procès du coupable, & sur les plaintes & accusations réitérées des Grands. *Ama* & son frere furent condamnés à l'exil. Tous les deux partirent pour le lieu qui leur avoit été marqué, mais ils furent tués en chemin, sans qu'on sût si ce fut par ordre de l'Empereur.

Les rebelles investirent la Ville d'*Hoaigan*. Comme les habitans & les soldats n'avoient point de secours à espérer, ils résolurent de mourir plutôt que de se livrer à l'ennemi. Ces généreuses victimes de leur fidélité tomboient dans les rues faute de nourriture. Après avoir mangé les herbes, les feuilles, les cuirs, les chiens, les rats & les

crapeaux, ils se déterminerent à se nourrir de cadavres humains. La Ville qui étoit très-peuplée au commencement du siege, se rendit faute d'habitans pour la défendre. Le Gouverneur fut pris en combattant, & mis en pieces par les rebelles.

La Ville de *Gan King* fut aussi assiégée. Celui qui commandoit dans la Place, se voyant investi de tous côtés, s'arma de toutes pieces, plaça les Officiers dans leurs postes, marcha à la tête des plus braves soldats, & fondit sur les ennemis dont il fit un grand carnage; mais il reçut dix blessures, & fut accablé par le nombre dans le temps qu'il combattoit avec le plus d'ardeur. Lorsqu'il vit que la Ville étoit prise, il se passa son épée au travers du corps. Sa femme & ses enfans se précipiterent dans un puits. Les Officiers de la Garnison se tuerent plutôt que de se rendre, & une bonne partie des habitans aima mieux se jetter au feu, que de se soumettre aux rebelles. Ceux-ci firent des courses jusqu'auprès de la Ville Impériale, où ils répandirent la consternation & la terreur. L'amour du plaisir avoit rendu *Chun Ti*



insensible aux maux de l'Empire, & il est peu d'exemples d'un Prince si puissant & si peu touché de la perte de ses Etats.

L'ambition de l'héritier présomptif causa de grands troubles à la Cour. Il vouloit engager son pere à abdiquer la Couronne. Quelques Seigneurs empêcherent l'exécution de ce projet. Le jeune Prince se vengea par le poison de ceux qui avoient mis obstacle à son dessein. *Tai Ping*, Ministre fidele & éclairé, seul capable de donner de bons conseils à son maître, se voyant tous les jours exposé aux traits de l'envie, quitta la Cour & se retira dans sa famille. Le stupide Monarque perdit ainsi un bon serviteur, & toute l'autorité se trouva entre les mains de ces deux scélérats qui ne cherchoient qu'à s'enrichir sans s'embarrasser des malheurs de l'Empire.

Un Chinois nommé *Tchou*, qui de valet d'un Monastere de *Bonzes*, avoit prit parti dans une nombreuse troupe de révoltés, & étoit devenu leur Chef, profita admirablement des conjectures pour se frayer un chemin à l'Empire. Après qu'il se fut rendu maître de plusieurs Places & de quelques Provinces, les Généraux de son armée lui propo-

ferent de se faire proclamer Empereur. Il n'y voulut pas consentir, & se contenta du titre de Roi. On étoit tout surpris de voir un homme de la plus basse condition se comporter comme un grand Prince. „ Je n'ai d'autre des-
„ sein, disoit-il, que de rendre les peu-
„ ples heureux. Mais il faut commen-
„ cer par établir de bonnes loix. Pour
„ n'avoir pas pris cette précaution, les
„ *Mongous* sont sur le point de perdre
„ l'Empire. Profitons de cet exemple,
„ & établissons notre pouvoir sur des
„ fondements solides.

Les Chinois venoient en foule se ranger sous ses étendards, & paroissoient charmés de voir un Prince si généreux, si affable, si modéré dans ses passions, ami des gens de lettres, & attentif à gouverner les Chinois, selon les Loix & les anciennes Coutumes de la Nation. Tandis que tous les peuples se déclaroient en faveur d'un homme si digne de regner, la Cour de l'Empereur étoit divisée en plusieurs factions, qui ne cherchoient qu'à se supplanter & à se détruire. L'héritier présomptif, au-lieu de travailler à gagner le cœur des soldats qui seuls pouvoient soutenir le Trône chancelant,

ne penſoit qu'à ſatisfaire ſes paſſions vindicatives, & contribuoit lui-même à ruiner l'Empire qui lui étoit deſtiné.

On tâchoit toujours d'engager *Chum Ti* à ſe défaire d'une Couronne dont il ne pouvoit ſupporter le fardeau. On ne put le déterminer à prendre ce parti; mais il donna tout pouvoir à l'héritier préſomptif, le déclara Généraliſſime des armées & Lieutenant-Général de l'Etat. Les ennemis du jeune Prince employerent toutes ſortes d'intrigues pour empêcher l'exercice de la puiſſance qu'on venoit de lui confier. Tout cela ne put ſe paſſer ſans exciter de grands troubles à la Cour, & les affaires des *Mongous* allerent plus mal que jamais.

Tchou continuoit de faire paroître toutes les qualités qui ont rendu immortelle la mémoire des plus grands Princes. Il publia la forme du Gouvernement qu'il vouloit introduire, & prit pour modele l'adminiſtration des plus illuſtres Empereurs de la Chine. Tous les gens de mérite trouvoient en lui un protecteur, & il les récompenſoit en Roi. Il ne faiſoit aucune folle dépenſe pour ſes plaiſirs, & s'éloignoit de tout ce qui eſt capable d'amollir le

cœur. Au-lieu d'étaler une vaine magnificence pour en imposer au peuple, il voulut que son Palais n'excitât la surprise que par la simplicité des ameublements. Quand il rencontroit des artisans ou des gens de la Campagne, il ne dédaignoit pas de leur parler, de les entretenir sur leurs occupations, & avoit grand soin de leur faire sentir les effets de sa libéralité. A toutes ces belles qualités de l'ame, il joignoit un génie supérieur, & des talents rares pour le Gouvernement. Cet homme qui n'avoit eu qu'une éducation grossiere conforme a la bassesse de sa naissance, se rendit habile par les conversations qu'il eut avec les Lettrés, dans tout ce que les sciences ont de réel & de solide. Sa bravoure, ses connoissances dans le métier de la guerre, sa grandeur d'ame, son équité dans la distribution des emplois, lui gagnerent l'affection des Généraux, des Officiers & des soldats. Tel étoit ce fameux Chinois qui, du rang le plus obscur, passa sur le plus brillant Trône de l'Univers.

On tenta inutilement d'arrêter le cours de ses conquêtes. Dans une célebre bataille, il défit les troupes qu'on voulut opposer à sa marche victorieuse,

Ayant traversé le fleuve Jaune, & ne trouvant nul obstacle, il s'empara facilement de toutes les Villes qu'il trouva sur son passage. Enfin ayant rencontré encore une fois l'armée Impériale, il livra aussi-tôt le combat, & la tailla en pieces. L'Empereur n'eut de ressource que dans la fuite, il se retira vers le Nord, où il mourut deux ans après sa défaite, & avec lui fut éteinte la Dynastie des (a) *Mongous*.

Le nouvel Empereur, qui prit le nom de *Tai Tsou*, établit sa Cour à *Nan-King*. L'année suivante il se rendit maître de *Péking*, dont le siege ne dura qu'un jour. Parmi les beaux Réglements qui parurent au commencement de son regne, je ne puis m'empêcher d'en citer un qui prouve un grand fond de sagesse. Il fut défendu aux hommes & aux femmes d'entrer dans un Monastere pour y exercer la profession de *Bonzes* ou de *Bonzesses* avant l'âge de quarante ans.

Une de ces principales attentions fut de faire fleurir les Lettres; & on peut dire que sa Cour fut l'asyle des Savans. Il portoit aussi ses vues sur ces

(a) On appelloit cette Dynastie *Yuen*.

ſortes de profeſſions, qui ne paroiſſent ignobles qu'aux yeux de la plus ſtupide opulence. Un jour qu'il viſitoit les Provinces de l'Empire, il fit arrêter ſon char au milieu des campagnes, & ſe tournant du côté de ſon fils, il lui dit : „ Je vous ai fait venir avec moi, pour „ que vous ſoyez témoin des ſueurs & „ des travaux du pauvre Laboureur, & „ afin que la compaſſion qu'une condi- „ tion ſi pénible excitera dans votre „ cœur, vous porte à ne pas ſurcharger „ d'impôts des hommes qui ſont ſi uti- „ les à l'Etat. Voici un trait qui fera connoître combien ce Prince étoit ſenſible aux belles actions. Un jeune homme voyageant avec ſon pere & ſa femme, tomba entre les mains des voleurs. Ceux-ci ſe diſpoſoient à tuer le vieillard, lorſque le fils ſe mit au-devant, & les conjura avec larmes de le faire mourir à la place de ſon pere. Comme ils paroiſſoient avoir envie d'abuſer de la femme qui étoit jeune & belle : Seriez-vous, leur dit-elle, capables de commettre une action ſi infame aux yeux de mon époux ? Les voleurs prirent auſſi-tôt le jeune homme, & le jetterent dans un grand feu qu'ils venoient d'allumer. La femme voyant par

quel motif, on avoit ainsi traité son mari, se précipite dans les flammes. L'Empereur fit ériger un monument à la gloire de ces époux infortunés.

Tai Tson après avoir regné glorieusement, mourut dans la soixante & onzieme année de son âge, & laissa la Couronne à son petit-fils, nommé *Kien Ven Ti*, qui auroit marché sur les traces de son illustre prédécesseur, si on lui eût laissé le temps de rendre les Chinois heureux. Les oncles du nouveau Monarque qui étoient les propres fils du défunt Empereur, ne purent souffrir qu'ont eût jetté les yeux sur un (*a*) enfant préférablement à tant de Princes d'un âge mûr & capables par eux-mêmes de gouverner l'Etat. Ils découvrirent que l'ordre de succession (*b*) n'avoit été troublé que par les intrigues des Ministres qui comptoient jouir de toute l'autorité sous un jeune Empereur. Celui de tous les Princes qui pa-

---

(*a*) Il n'avoit que treize ans lorsqu'il monta sur le Trône.

(*b*) Les Empereurs Chinois, comme on a pu s'en appercevoir en lisant cette Histoire, nommoient quelquefois leur successeur ; mais communément le fils aîné succédoit à son pere.

rut le plus irrité, fut *Yong Lo*, qui prit les armes pour venger l'injustice dont il croyoit avoir lieu de se plaindre. La Cour lui opposa une armée, & il y eut un sanglant combat entre les deux partis. La victoire se déclara en faveur d'*Yong Lo* qui poursuivit sa marche, & arriva près de la Capitale. Un traître nommé *Li King Long* lui en ouvrit les portes. Il se fit dans la Ville un affreux carnage, & le Palais Impérial fut mis en cendres. On apporta au vainqueur le corps du jeune Monarque qui étoit à demi brûlé. *Yong Lo* ne put retenir ses larmes à la vue de cet objet, & il se vengea sur les Ministres de tout le sang qu'ils venoient de lui faire répandre.

Après avoir assouvi sa colere par de terribles exemples de sévérité, il récompensa tous ceux qui lui avoient aidé à monter sur le Trône, à la réserve du traître *Li King Long*. Ce malheureux commit un nouveau crime, & fut condamné à mort. Il eut l'audace de reprocher au nouvel Empereur qu'il récompensoit bien mal un homme à qui il étoit redevable de la Couronne. „ Regne- „ riez-vous, dit-il au Prince, si je ne

„ vous avois pas ouvert les portes de
„ la Ville ? Traître, lui répondit l'Em-
„ pereur, c'est à ma bonne fortune, &
„ non pas à ta perfidie que je dois ma
„ Couronne. Si tout autre que moi se
„ fût présenté avec les mêmes forces ?
„ ne lui aurois-tu pas ouvert les portes !
Yong Lo montra pendant tout le cours de son regne beaucoup de grandeur d'ame & une sagesse peu ordinaire. Il mourut à l'âge de soixante-trois ans.

Quelques-uns de ses successeurs se signalerent par la douceur & par la sagesse de leur Gouvernement ; mais je ne parlerai que de ceux dont le regne a rapport aux sujets que j'ai entrepris de traiter dans cette Histoire. *Ing Tsong* sixieme Empereur de cette Dynastie, résolut de marcher contre les Tartares qui faisoient de continuelles excursions dans les Provinces de la Chine, & y exerçoient toutes sortes de brigandages. L'armée Chinoise commandée par le Souverain, s'étant fort affoiblie par la disette des vivres, ne put soutenir le choc des ennemis, & fut entiérement défaite. On fit l'Empereur prisonnier, & on le conduisit dans le fond de la Tartarie. Son fils qui n'avoit que deux

Royaume de Corée, où les Chinois envoyerent du secours. Après un combat sanglant & opiniâtre, les Japonois furent vaincus, & perdirent beaucoup de monde.

Ce fut avec l'Empereur *Hoai Tsong* que finit la domination Chinoise, pour faire place à celle des Tartares *Mancheoux* qui gouvernent maintenant le vaste Empire de la Chine avec une autorité absolue.

L'origine de ces *Mancheoux* est peu connue. Quelques-uns les font venir d'une Nation sauvage de Tartares *Niusfés*, qui habitoient anciennement un petit Pays à l'Orient de la Province de *Leatong*. D'autres leur ont donné une source moins ignoble, les faisant descendre de ces anciens *Kins*, dont l'Empire, ébranlé d'abord par *Gengiskan*, fut détruit par ses successeurs; mais il faut avouer qu'il n'y a là-dessus qu'incertitude & qu'obscurité. Ce qui est sûr, c'est qu'avant leurs premiers éclats contre la Chine, au commencement du dernier siecle, les *Mancheoux* se reconnoissoient vassaux de l'Empire. Ils y étoient même regardés comme une Nation paisible, peu disposée à se réu-

nir sous un Chef & peu redoutable par conséquent à ceux qui voudroient l'opprimer. Prévention assez bien fondée; elle fut malheureusement portée trop loin.

En 1586, la Cour de *Pékin* avoit permis à ce peuple d'étendre ses habitations vers le *Leatong* au delà des anciennes limites; & il avoit profité de cette grace, sans trouver la moindre opposition. Ce ne fut que six ans après, que de nouveaux Mandarins, plus jaloux que leurs prédécesseurs de l'étendue de leur ressort, voulurent absolument recouvrer le terrain cédé aux Tartares. Le Vice-Roi leur ordonna d'abord de l'abandonner; & voyant qu'ils n'obéissoient pas, il alla lui-même les y contraindre à la tête d'un grand corps de troupes.

Cette conduite indigna les *Mancheoux*; ils en murmurerent hautement, & parurent déterminés à une révolte. L'Officier Chinois craignit effectivement qu'elle n'éclatât après son départ; & pour la prévenir, il imagina un étrange moyen : ce fut de transférer ailleurs toutes les Familles Tartares de ce Canton. Un détachement de son escorte



reçut ordre de se répandre aux environs, d'y détruire les habitations réunies en villages ou dispersés dans la campagne, & de mettre en pieces sans exception, tout ce qui pouvoit être de quelque usage.

Il est vrai qu'en agissant ainsi, on avoit soin de faire entendre aux *Mancheoux* qu'ils trouveroient tout en abondance dans le pays qu'on leur destinoit. Mais ces pauvres bannis, comptant peu sur ces belles promesses ne pouvoient se résourdre à quitter leur demeure. La Jeunesse & les plus robustes d'entr'eux se refugierent dans des lieux inaccessibles, tandis qu'on enlevoit de force les enfans, les infirmes & les vieillards. Le nombre de ces malheureux monta à plus de six mille, qui périrent pour la plupart de misere ou de chagrin.

Un traitement si dur ne fit cependant qu'une médiocre impression sur le gros du Peuple *Mancheou* : on le regarda comme un effet passager de la mauvaise volonté du Vice-Roi, que la Cour n'avoit garde d'approuver, & qu'elle puniroit tôt ou tard. Dans cette idée, on se rassura peu à peu; les fugitifs vinrent se mettre en possession du terrein qu'ils

avoient abandonné, les établissements s'y multiplierent, & on s'y crut à l'abri de toute insulte. En 1610 la haine des Mandarins se réveilla tout-à-coup. Lorsqu'on s'y attendoit le moins, de nouvelles troupes Chinoises reparurent dans ces quartiers, & y firent un dégat affreux.

Les *Mancheoux* comprirent alors ce qu'ils avoient à craindre, s'ils hésitoient à se réunir en corps d'armée, & cette union fut enfin résolue, il fut décidé qu'on donneroit à la Nation un Chef absolu, c'est à-dire un véritable Roi. Le choix en étoit de conséquence; cependant pour le faire à propos, on n'eut pas long-temps à délibérer, une acclamation générale l'ayant fait tomber subitement sur la personne de *Taytsou*, celui-la même que la maison regnante aujourd'hui à la Chine, reconnoît pour fondateur de la Dynastie.

L'élection de ce Prince fut suivie d'un changement total parmi les *Mancheoux*; ils prirent avec les armes les vertus qui font les guerriers :-la patience dans le travail, la subordination, la bravoure, un grand zele pour l'honneur de la

Nation. C'étoit là sans doute plus qu'il n'en falloit pour exciter dans toute leur Jeunesse un violent desir de se venger des Chinois ; & *Taytsou* ne manqua pas de le seconder de son mieux. Dès la premiere année de son regne, il représenta aux différentes Tribus : „ Qu'il „ étoit honteux pour elles de se tenir „ plus long-temps sur la défensive ; „ qu'il falloit franchir les limites de „ leur Pays, courir sur les terres de „ l'Empire, & pour faciliter ses cour- „ ses, s'emparer d'abord de *Fouchun*. Cette Place étoit par sa situation, une des plus fortes barrieres de la domination Chinoise. *Taytsou* s'en approcha à la tête de trente mille hommes ; & l'ayant investie de tous côtés, il la prit en deux jours par escalade.

A cette nouvelle le Vice-Roi du *Leatong* se crut perdu à la Cour, s'il n'éteignoit au plutôt cet incendie. Il rassembla donc promptement toutes les troupes de sa Province, & leur ayant donné pour Général un de ses Lieutenans, homme de cœur & d'expérience, il les fit marcher contre les *Mancheoux*. La partie assurément n'étoit pas égale ; *Taytsou* le comprit, & se retira ; mais à l'entrée de la Tartarie, il laissa un dé-

tachement

tachement considérable, chargé d'observer l'arméeChinoise, & de l'inquiéter dans ses mouvements.

Cette sage précaution eut encore plus de succès qu'on n'en attendoit. Ce corps laissé en arriere, étoit de huit à dix mille hommes, qui sans se commettre imprudemment, attendoit en paix l'occasion d'agir. Ces braves la trouverent dans la mauvaise conduite de l'ennemi. Les Chinois croyoient la guerre finie par la retraite des *Mancheoux* ; & pleins de mépris pour cette Nation, ils n'observoient aucune des regles de la discipline militaire. Leur camp tout ouvert & mal gardé, invita les Tartares à l'attaquer ; & ils l'attaquerent un jour si bien, que plus des deux tiers de l'armée Chinoise y périt avec son Général.

Une victoire si complette, qui auroit dû rendre les vainqueurs plus fiers & plus ardents à continuer la guerre, produisit un effet tout opposé. Soit que *Taytsou* craignît une irruption dans son Pays de la part de ses voisins jaloux & gagnés par les Chinois ; soit qu'il s'imaginât en avoir assez fait, pour assurer la liberté de son peuple, il fut le premier à parler de paix. Un Mandarin du

nombre de ses prisonniers, fut chargé d'une lettre de ce Prince au Vice-Roi du *Leaotong*; & cette lettre, après un long exposé de tous les articles dont les *Mancheoux* se plaignoient, contenoit les plus fortes assurances de mettre les armes bas, si la Cour vouloit lui rendre justice.

Le Vice-Roi jugea cette affaire d'une trop grande conséquence, pour qu'il osât la terminer de lui-même. Il envoya donc à la Cour la lettre du Général Tartare, résolu de ne rien entreprendre, avant que d'avoir reçu des ordres précis sur la maniere de se conduire. Ces ordres si long-temps attendus, furent à la fin expédiés, & se trouverent des plus mortifians pour ce Mandarin. Il se vit non-seulement révoqué, mais dégradé encore honteusement, & réduit à la condition du simple peuple. Quant aux *Mancheoux*, on ne daigna pas répondre à leur lettre. Les Ministres & les Courtisans n'envisageant l'ennemi que de loin, le jugerent peu redoutable, & prirent le parti de le mépriser. De nouveaux Commandans en faveur, furent envoyés sur cette frontiere, avec ordre de lever des troupes, de garnir les postes de défense, &

d'aller exterminer ces mutins.

Taytsou s'apperçut bientôt qu'on ne pensoit à rien moins qu'à un traité de paix. Ainsi pour n'être pas prévenu, & pour attirer plus de monde sous ses étendards par l'espérance du butin, il se hâta d'entrer en campagne. Il prit même dès-lors une ferme résolution de pousser la vengeance à l'extrêmité, & d'attaquer désormais sans ménagement une Puissance, selon lui moins formidable que superbe, dont toute la politique ne tendoit plus qu'à la ruine entiere de sa Nation.

Ce ne fut point là une simple menace. Les Tartares pénétrerent bien avant dans le *Leaotong*, & vinrent assiéger *Singho*. La Place n'étoit pas mauvaise, & elle avoit une garnison si nombreuse, que le Lieutenant du Gouverneur proposa de sortir avec l'élite de leurs soldats, pour aller donner sur l'ennemi. Sa vue étoit non-seulement d'aguérir les Chinois, en les tirant de leurs retranchements, mais de faire perdre aux *Mancheoux* cet air de confiance & cette audace dont leur Général profitoit si bien.

L'avis du subalterne fut rejetté ; &

d'abord il parut qu'on avoit eu raiſon de ſe réſerver à défendre la Place. Les Tartares ayant voulu tenter l'eſcalade, furent repouſſés avec vigueur : mais loin de ſe ralentir, leur ardeur n'en fut que plus vive. Un mur qu'ils avoient ſapé durant trois jours, étant tombé tout-à-coup, ils donnerent un aſſaut violent qui fit périr bien du monde de part & d'autre. Peut-être même auroit-il été ſans ſuccès, ſi pendant l'attaque un Officier Chinois, gagné d'avance par les Tartares, n'eût enfin trouvé le moyen de les introduire dans *Singbo*. Toute la garniſon fut maſſacrée, avec plus de dix mille habitans. L'armée victorieuſe, après quelques jours de repos, inonda les campagnes voiſines, & y fit d'horribles ravages.

Cependant le nouveau Vice-Roi *Hyontinpié* étoit arrivé dans ſa Province. Pour ſe montrer digne de ſon poſte, il forma promptement une groſſe armée qu'il voulut conduire en perſonne, & qui entra aiſément dans la Tartarie, où elle reçut un renfort de dix mille Coréens. Les *Mancheoux* ayant appris cette diverſion des Chinois abandonnerent auſſi-tôt le *Leatong*, pour voler

à la défenfe de leur Pays, mais comme ils y rentroient d'une côté, le Vice-Roi en fortoit de l'autre. Ce grand Mandarin fe défioit trop de fes nouvelles levées, pour ofer avec elles attendre de pied ferme un ennemi accoutumé à vaincre, & qui combattoit pour fa liberté. Cette expédition fe réduifit donc à quelques dégats, & à la punition de deux transfuges qu'on découvrit parmi les Tartares. *Hyontinpié* voulut fans doute réferver fes troupes pour l'année fuivante, durant laquelle il prétendoit faire les plus grands efforts contre les *Mancheoux*, & prendre fi bien fes mefures, que leur ruine fût inévitable.

L'armée qu'il mit fur pied au commencement de 1619, montoit à plus de cent mille hommes. Il la partagea en quatre corps à-peu-près égaux, qui par autant de différentes routes devoient entrer au même temps dans la Tartarie, & s'y réunir à *Eultaokoan*, qui étoit le rendez-vous général. Le deffein du Vice-Roi étoit qu'on prévînt les Tartares, en allant les attaquer dans leur pays, avant que leur armée eût achevé de fe former.

Il y a apparence que fi ces difpofitions d'*Hyontinpié* avoient été exacte-

ment ſuivies, les *Mancheoux*, cette année auroient couru un très-gaand péril : mais la vanité d'un ſeul homme fit avorter les projets du Vice-Roi. Un de ſes quatre Lieutenans-Généraux, nommé *Touſong*, ébloui de la gloire qu'il acquerroit, s'il étoit le premier Chinois qui eût battu les Tartares dans cette guerre, crut en avoir trouvé l'occaſion, & il la ſaiſit. Comme il s'avançoit vers *Eultaokoan*, on vint lui dire que les *Mancheoux* ſe formoient au-delà de l'*Yunho*, & qu'ils n'étoient encore qu'environ douze à quinze mille hommes. Il ſe détourne auſſi-tôt de ſa route, s'approche de la riviere, & ne craint pas de la paſſer à la vue de l'ennemi. Ces ſortes de tentatives ſont, comme on le ſait, très-délicates, & demandent bien des précautions. *Touſong* en prit fort peu, auſſi fut-il battu, comme il devoit l'être.

Le Roi des *Mancheoux* averti à temps de l'approche des Chinois, ſoupçonna aiſément leur deſſein, & à l'heure même il prit ſon parti. Après avoir mis la moitié de ſon monde en embuſcade, il ſe tient avec le reſte à quelque diſtance de la riviere, diſpoſé à reculer, à fuir même avec précipitation dès que les

Chinois seroient hors de l'eau. A peine eurent-ils paru, que les Tartares, affectant un grand air de frayeur, se retirent tout-à-coup, & prennent la fuite. *Tousong* au comble de sa joie, fait avancer les premieres troupes qui avoient pris terre, ordonne aux autres de les suivre, & croit tenir la victoire en ses mains. Cependant les fuyards s'arrêtent, font volte face, & marchent fiérement à l'ennemi. En même-temps ceux qui étoient en embuscade donnent en queue sur les Chinois: on les met par-tout en désordre, & ce désordre est bientôt suivi d'un carnage affreux. Le téméraire Général fut un des premiers qui périt dans cette action.

Malin qui conduisoit une autre division de l'armée Chinoise, apprit la défaite de *Tousong*, avant que d'avoir atteint *Eultaokoan*. Il pensa aussi-tôt à se mettre sur ses gardes, & à se retrancher du mieux qu'il pourroit: mais la vivacité des *Mancheoux* rendit sa précaution inutile; il les eut sur les bras, lorsqu'il les croyoit bien éloignés. Ses troupes déjà abbatues de la nouvelle, qu'on ne put leur cacher, du funeste combat d'*Yunbo*, se défendirent très-foiblement, & tous les efforts du Géné-

ral ne purent empêcher leur déroute. On les pourſuivit ſi chaudement dans leur fuite, qu'il en échappa bien peu au fer des *Mancheoux*.

Ces deux victoires obtenues coup ſur coup, donnerent occaſion aux Tartares d'en remporter une troiſieme auſſi pleine & auſſi glorieuſe que les autres. *Lyeouyen*, un des Lieutenans-Généraux qui devoient ſe joindre aux trois autres à *Eultaokoan*, après être entré dans la Tartarie, s'étoit vu obligé d'y forcer quelques poſtes qui auroient pu l'empêcher d'avoir ſes derrieres libres. Ces petites expéditions avoient retardé conſidérablement ſa marche, & il n'étoit pas encore à portée d'être inſtruit du malheur de ſes Collegues. Les *Mancheoux* ſuppoſerent qu'il n'en ſavoit rien, & cette ſuppoſition qui ſe trouva juſte, leur fit venir la penſée de le ſurprendre.

Comme ils avoient gagné une grande quantité d'armes & d'enſeignes dans les deux combats précédents, ils imaginerent de ſubſtituer à leurs étendards ceux des Chinois, & de ſe revêtir de leurs cuiraſſes, pour aller à grandes journées à la rencontre de *Lyeouyen*. La parfaite connoiſſance qu'ils avoient

du Pays, les mit en état d'abréger leur route; & leur déguisement fit qu'on les laissât approcher sans difficulté; les Chinois ne doutant pas que ce corps de troupes ne fût une de leurs divisions. D'autre part les Tartares n'appercevant dans le camp ennemi aucun mouvement extraordinaire, se persuaderent de plus en plus que leur ruse avoit réussi: ils firent alte le plus près qu'il leur fût possible, tant pour repaître, que pour mieux observer le terrain. S'étant ensuite bien assurés que les troupes Chinoises ne s'attendoient pas à une attaque, ils fondent sur elles un peu avant le coucher du soleil, & les taillent en pieces ou les dissipent. Plusieurs autres victoires remportées par les Tartares, offroient un point de vue bien flatteur à l'ambition du Roi des *Mancheoux*; soit qu'il se proposât de conquérir la Chine, ce qui n'est pas hors de vraisemblance; soit, comme il est plus probable, qu'il voulût seulement la démembrer vers le Nord. Un obstacle cependant devoit lui paroître invincible de la part de ses nouveaux sujets. Enrichis du butin qu'ils avoient déjà fait sur les Chinois, & persuadés que leurs anciens persécuteurs les laisseroient à la

fin tranquilles, les Tartares paroissoient soupirer après le repos. Peut-être en avoient-ils un besoin réel, pour donner le temps à leur Jeunesse de se former peu à peu au métier des armes, & de remplacer bien des guerriers, que tant de combats joints aux fatigues de la guerre n'avoient pas manqué de leur faire perdre.

Mais le zele mal entendu d'un nouveau Vice-Roi, nommé *Tuenyntay*, vint dès les premiers mois de l'année suivante délivrer le Prince *Taytsou* de cet embarras, & réveiller l'ardeur assoupie de ses Tartares. *Tuenyntay*, homme de cabinet, sans aucune expérience dans la guerre, ne fut pas plutôt arrivé dans sa Province, qu'il voulut se rendre recommandable par quelque action d'éclat. Son systême n'étoit pas d'aller forcer les *Mancheoux* dans leurs montagnes, de pénétrer dans leurs défilés, & de leur faire une guerre ouverte ; de pareilles expéditions ne pouvoient être de son goût, & ses instructions les lui défendoient expressément. D'autre part, son génie actif ne pouvoit se borner à rendre la justice au peuple, à remplir les fonctions ordinaires de Vice-Roi. Le parti qu'il prit, fut d'opposer

de fortes barrieres aux fréquentes invasions de l'ennemi, & de le contenir par-là dans son ancien domaine. S'il eût différé ce coup d'éclat encore quelque temps, pour donner aux *Mancheoux* tout le loisir de bien goûter les douceurs du repos, de s'amollir dans la sécurité & dans l'abondance; tandis qu'il auroit cherché lui-même avec adresse l'occasion de les diviser entr'eux, ou de les endormir au moins par quelques avances faites à propos. *Yuenvutay* eût infailliblement réussi dans son projet. Mais il va brusquement sur la frontiere, montrer à l'ennemi encore en armes le frein qu'on veut lui jetter, sans être en état de le lui faire prendre: c'est une imprudence des plus marquées, dont les suites ne pouvoient être que très-fâcheuses.

Le Vice-Roi ne tarda pas à les découvrir ces funestes suites, & il n'étoit plus temps de s'en garantir. A la vue de ces Forts multipliés qu'on élevoit autour de leur pays, les *Mancheoux* montent à cheval, se rassemblent de tous leurs quartiers, entrent dans le *Leaotong*, & vont attaquer *Faniang*, très-bon poste, dont la prise étoit essentielle aux progrès de leurs armes.

Le Mandarin qui y commandoit, étoit un brave Officier, & il avoit un bon corps de troupes. Voyant approcher les Tartares, il veut sortir de la Place, pour les aller combattre, à mesure qu'ils arrivent, & sans leur donner le temps de se reconnoître. Mais parmi ses gens, il avoit malheureusement bien des traîtres, qui étoient d'intelligence avec l'ennemi. Dès le commencement de l'action, ces Chinois infideles tournerent leurs armes contre le Gouverneur; il fut battu & poursuivi de si près, que les vainqueurs entrerent dans la Ville pêle-mêle avec les fuyards. Ici le combat recommença avec encore plus de fureur: trois Officiers entr'autres qui étoient resté dans la Place, s'étant mis à la tête d'une partie des Bourgeois, soutinrent quelque temps l'effort des *Mancheoux*. Il fallut céder enfin; & après le massacre de ses défenseurs, *Faniang* tomba au pouvoir des Tartares. La prise de cette Ville, ainsi qu'ils l'avoient prévu, leur donna une libre entrée dans l'intérieur de la Province : ils profiterent sur le champ de cet avantage, & prirent le chemin de la Capitale.

Tout y étoit en une étrange fermen-

tation. *Tuenyntay* n'oublioit rien pour calmer les eſprits de la multitude; mais il n'étoit pas eſtimé des gens de guerre, & on ſait combien ce défaut d'eſtime nuit au ſervice. Ici le déſordre alla ſi loin, qu'une vingtaine d'Officiers mécontents, avec environ deux cents ſoldats qu'ils avoient gagnés, formerent le deſſein de livrer la Ville aux *Mancheoux*. Le bruit de ce complot s'étant répandu parmi les Bourgeois, les jetta dans le déſeſpoir; & pluſieurs en vinrent juſqu'à ſe donner la mort, après avoir égorgé toute leur famille. Ce qui portoit ces malheureux habitans à de ſi cruelles extrêmités, étoit l'idée qu'on s'étoit efforcé de leur donner de la férocité inouie des Tartares; & il faut avouer que depuis le fatal inſtant qu'on leur eut ouvert une des portes de la Ville (car c'eſt à quoi aboutit enfin la trahiſon des Officiers mécontents,) les *Mancheoux* en vainqueurs ſanguinaires porterent la cruauté aux derniers excès.

Le Vice-Roi voyant l'ennemi dans la Place, ſans qu'il lui fût poſſible de l'en chaſſer, ſe retira dans une tour où il ſe tua de ſes propres mains. Toute la garniſon à la réſerve des traîtres, fut paſ-

sée au fil de l'épée, & le plus grand nombre des habitans eut le même sort. Ceux qui échapperent au fer des Tartares, avoient eu la précaution de se couper les cheveux à la *Mancheou*, & ce fut ce qui les sauva.

De si tristes nouvelles portées à *Péking* y causerent une grande allarme. L'Empereur convoqua aussi-tôt une Assemblée extraordinaire de Princes & de Ministres pour délibérer sur ce qu'on feroit dans une circonstance si fâcheuse, où il étoit à craindre que l'ennemi ne pénétrât plus avant. Le résultat des délibérations de ce grand Conseil fut, „ que le Vice-Roi *Tuenyntay* avoit eu „ tort de se laisser enfermer dans le „ *Leaoyang*; que son prédécesseur „ *Hyontinpié* entendoit la guerre de ce „ pays-là mieux que personne, & qu'il „ falloit l'y renvoyer sans perdre de „ temps, avec les troupes qu'il deman„ deroit.

En conséquence de cet avis donné au Monarque, il se fit de grandes levées de soldats à *Pékin* & dans le *Petcheli*; mais les troubles qui s'éleverent cette année en diverses Provinces de la Chine, ne permirent pas à l'Empereur d'agir efficacement contre les *Mancheoux*. Ceux-ci eurent par-là beau jeu;

cependant ils n'en abuserent pas; voyant qu'on les laissoit en repos, ils s'y remirent aussi eux-mêmes, & se continrent à-peu-près dans les bornes de leurs conquêtes, c'est-à-dire, dans la partie du *Leaotong*. Il se forma même peu à peu une sorte de correspondance entre les deux peuples, qui devoit naturellement leur être utile.

Ce fut durant ce calme, que mourut en 1626 le Prince *Taytsou*, premier Roi de sa Nation, & si digne en effet du Trône, où les *Mancheoux* l'avoient élevé. Esclaves avant lui, jusques dans leurs déserts, ils y vivoient sans loix & sans discipline. *Taytsou* brisa leurs fers, en les tirant de la barbarie : & fonda parmi eux une puissance, qui en moins de vingt ans engloutit la Chine. Celui de ses fils qui lui succéda, se nommoit *Taytsong*, Prince aussi sage & aussi vaillant que son pere, d'un génie encore plus actif, ayant l'esprit cultivé par l'étude; & une réputation bien établie chez les Tartares & les Chinois.

Ces derniers, ainsi qu'on l'a dit, ne pensoient qu'à inquiéter les *Mancheoux*; mais comme il n'y avoit aucun traité entre les deux Nations, la guerre pouvoit se rallumer à toute heure. Pour



l'éloigner toujours plus, le Mandarin qui commandoit alors dans la partie du *Leaotong* soumise à l'Empire, entama quelques négociations qui ne réussirent pas.

Le Prince *Mancheou* ne voyant faire aucune démarche pour la paix, fit monter à cheval les plus braves de sa Nation, se mit à leur tête ; & ravagea un très-grand Pays. Il ne tenoit qu'à lui de faire encore plus de mal ; mais il aima mieux s'arrêter au milieu de son expédition, pour donner le temps aux Chinois de réfléchir mûrement sur les conséquences de cette guerre, qu'ils pouvoient prévenir par un traité.

C'est à quoi ils pensoient alors moins que jamais. Le cri des peuples désolés, & le danger que couroit l'Empire, en laissant croître à ses dépens un vassal rebelle ne toucherent que foiblement la Cour de *Pékin*. Les Ministres ne crurent pas même l'affaire assez sérieuse, pour que l'Empereur en dût être instruit ; & effectivement il n'en sut rien. Les *Mancheoux* aux portes de sa Capitale, furent les premiers qui lui apprirent leur révolte & leur succès.

Après avoir levé une armée des plus nombreuses, le Monarque Tartare di-

visa toutes ses troupes en huit grands corps, sous autant de bannieres, distinguées entr'elles par les diverses couleurs qu'il leur assigna. Tous ces corps furent partagés en plusieurs brigades, & chaque brigade fut divisée en plusieurs grandes compagnies. Lorsque *Taytsong* eut fait les préparatifs qu'il crut nécessaires pour l'exécution de ses vastes desseins, il assembla les principaux de son armée, & leur tint le discours suivant.

„ Nous devons regarder l'entreprise
„ qui nous occupe, comme étant essen-
„ tielle au bien général de notre Na-
„ tion, & ne pas oublier que nous al-
„ lons vous & moi, exécuter les
„ arrêts du Ciel. Gardons-nous par
„ conséquent de rien faire en cette oc-
„ casion qui soit capable de l'irriter.
„ Vous, Princes, Généraux, Officiers
„ & soldats, écoutez attentivement ce
„ que j'ai à vous dire : ce sont mes
„ ordres.

„ On ne fera aucun mal à ceux qui
„ se soumettront de bon gré, ni à quoi
„ que ce soit qui leur appartienne ;
„ dans ce cas de soumission volontaire
„ on ne séparera jamais les peres de
„ leurs enfans, ni les maris de leurs

„ femmes ; on s'abstiendra de toute „ insulte à l'égard des personnes du „ sexe ; on ne dépouillera aucun pri„ sonnier ; on ne détruira ni les bâti„ ments, ni les meubles ; on ne coupe„ ra aucun arbre sans une grande né„ cessité.

„ Quant aux châtiments, voici la „ regle qu'il faudra suivre. On punira „ de mort irrémissiblement quiconque „ aura fait mourir un homme qui se „ soumettoit à nous ; & la même peine „ s'étendra à ceux qui auront fait in„ sulte aux femmes & aux filles, en vue „ de les déshonorer. Les autres fautes „ qui ne méritent pas la peine de mort, „ seront punies à l'ordinaire de cent „ coups de fouet. Ceux d'entre vous „ qui sont chargés de l'exécution de „ mes ordres, & qui auront manqué de „ vigilance, doivent s'attendre à rece„ voir le même châtiment que le „ coupable aura mérité.

Quelques jours après la publication de ces Réglements, toute l'armée se mit en marche, passa la grande muraille sans trouver la moindre opposition, & entra dans la Chine. Quelques Mandarins rendirent lâchement les Places dont la garde leur avoit été confiée ;

mais il s'en trouva quelques-uns qui se voyant hors d'état de résister à l'ennemi, aimerent mieux se donner la mort que de se soumettre au Conquérant.

La plus grande partie de l'armée Tartare prit la route de *Pékin*. On en étoit déja assez près, lorsque *Taytsong* fit publier le manifeste suivant, adressé à tous les Chinois.

L'Empereur des Mancheoux, aux Mandarins, Soldats & Peuples de la Chine.

„ Il n'y a pas long-temps que nous „ étions sur les limites de votre Em„ pire, où nous vivions, vous le sa„ vez, en peuple soumis & fidele. Les „ injustices dont vous vous êtes rendus „ coupables à notre égard, nous ont „ déterminés à prendre les armes, & le „ Ciel a favorisé nos projets de ven„ geance. *Taytsou*, mon auguste pere, „ après avoir remporté sur vous un „ grand nombre de victoires, écrivit à „ votre Cour pour demander la paix, & „ on ne daigna pas répondre à sa lettre. „ Vous n'avez pas dû oublier les mal„ heurs qu'une conduite pareille attira „ sur vous. Malgré le succès de mes „ armes, la paix a toujours été l'uni„ que objet de mes vœux. Je n'ai rien

„ oublié pour l'établir solidement avec
„ vous: mes lettres en font foi. Non-
„ seulement on n'y a eu aucun égard;
„ mais on nous a méprisés, jusqu'à nous
„ traiter d'une maniere indigne. Etoit-
„ ce le parti que vous deviez prendre?

„ Vous, Mandarins, soldats & peu-
„ ples de la Chine, sachez que ceux
„ d'entre vous qui se soumettront à moi
„ de bonne grace, recevront plus
„ d'honneurs & de richesses, qu'ils
„ n'en ont jamais eu sous les Empereurs
„ de la Dynastie regnante. Mais aussi
„ tous ceux qui refuseront de se rendre,
„ seront mis à mort sans rémission; ce
„ n'est pas moi qui les ferai mourir,
„ c'est votre maître & son conseil.

„ On me reproche que le Prince d'un
„ Etat aussi petit que le mien, ne doit
„ jamais s'attribuer la qualité d'Empe-
„ reur; mais combien d'autres Princes
„ moins puissans que je ne le suis, ont
„ pris ce titre avant moi, & se sont ren-
„ dus maîtres de votre Empire! Qu'é-
„ toit donc le Fondateur de la Dynas-
„ tie présente? Un homme de la plus vi-
„ le condition que le Ciel voulut éle-
„ ver sur le Trône. Car le Ciel éleve qui
„ il lui plaît. Qui sait, s'il ne m'a pas
„ choisi pour devenir un jour votre

„ maître, & pour ſuccéder aux Prin-
„ ces qui vous gouvernent?

Si cet écrit ne vint pas à bout de produire dans l'eſprit des Chinois tout l'effet que *Taytſong* s'étoit propoſé en le publiant, du moins leur fit-il comprendre aiſément, juſqu'où l'ambitieux *Manchtou* portoit ſes vues. Tout paroiſſoit les ſeconder du côté des opérations militaires; les troupes Chinoiſes n'oſoient ſe montrer devant lui: peu de Places vouloient courir les riſques d'un ſiege, & il ſe voyoit aux portes de *Pékin.*

Cependant comme il arrivoit de toutes parts de grands corps de milices au ſecours de cette Capitale, le Prince Tartare jugea à propos de former un camp bien retranché, qui fût à couvert de toute ſurpriſe, & d'où il pût faire ſortir en liberté ſes détachements. Les Tartares manquoient d'artillerie, & n'avoient pas, à beaucoup près, autant de monde qu'il en eût fallu pour inveſtir la Capitale de l'Empire; mais ils rodoient ſans ceſſe autour des murs, épiant l'occaſion d'une ſurpriſe. *Taytſong* fit même quelque choſe de plus; après avoir reconnu le terrain, il attaqua ſu-

bitement à la pointe du jour un camp de quarante mille hommes, retranché sous le canon de *Pékin*, & le força en moins d'une heure. Les *Mancheoux* se présenterent aussi-tôt à une des portes de la Ville, qui donnoit sur le camp qu'on avoit forcé; mais la maniere dont on les y reçut, les obligea de se retirer avec perte.

Le Prince *Mancheou*, différa à un autre temps l'exécution de ses projets, & résolut de quitter la Chine. Il ne croyoit trouver aucun obstacle à son retour, mais on entreprit de l'arrêter au passage, & il eut besoin de toute son habileté & de sa valeur pour forcer les retranchements qu'on lui opposa. Les combats qu'il eut à livrer, lui coûterent beaucoup de monde. Sensible à la perte qu'il venoit de faire, il écrivit à l'Empereur Chinois, pour le presser de conclure la paix. On ne lui fit aucune réponse. La Cour de *Pékin* se flattoit que les *Mancheoux* se lasseroient bientôt des mouvements qu'ils se donnoient depuis tant d'années, que l'amour du repos reprendroit avec le temps son ancien crédit sur cette Nation; & que *Taytsong*, qui n'avoit point de

fils, venant à mourir sans postérité, la nouvelle Monarchie tomberoit infailliblement d'elle-même.

Le vainqueur des Chinois se proposoit de rentrer à la Chine sur la fin de cette même année, ou pour le plus tard au commencement de la suivante : il laissa l'élite de ses huit bannieres dans les postes qu'il vouloit conserver entre la Province du *Leaotong* & *Péking*. Pour lui il se rendit en droiture à *Chyniang*, destiné à être le lieu de sa résidence ordinaire, où, durant le séjour qu'il y fit, tous ses soins furent consacrés au bien de son peuple. 1630.

Après avoir fait les fonctions de Législateur, il reprit ses occupations militaires. L'objet qu'il se proposa en rentrant en campagne, étoit de s'emparer de *Talingho*, Place alors très-forte dans la Province de *Chantong*, dont la prise pouvoit lui assujettir un grand Pays. La marche de l'armée devoit être longue : mais les garnisons Tartares s'étant maintenues heureusement dans les Places qu'elles occupoient sur la frontiere de *Petcheli*, les *Mancheoux* se rendirent à grandes journées auprès de *Talingho*, sans trouver aucune résistance sur leur route. C'étoit au terme de leur marche

que les difficultés les attendoient. Ils manquoient d'artillerie, & la Ville qu'on vouloit afficger en avoit beaucoup : la Cour de *Pékin* qui avoit pressenti le dessein des Tartares, n'avoit rien omis pour bien munir cette Place. D'ailleurs celui qui y commandoit, nommé *Soutachcou*, étoit un Mandarin de réputation, déterminé à se bien défendre.

Taytsong ne fut pas long-temps à comprendre la peine qu'il auroit dans son entreprise : mais n'étant pas homme à abandonner légérement un dessein, il s'attacha à réduire au moins par famine, ceux qu'il ne pouvoit soumettre à force ouverte. Une armée de quarante mille hommes qu'on envoya au secours de la Place, fut presque toute taillée en pieces.



Quoique le secours attendu à *Talingho* eût eu le sort que nous venons de voir, le grand Mandarin *Soutacheou* étoit toujours dans le dessein de tenir ferme jusqu'à la derniere extrêmité. Deux lettres que le Prince *Mancheou* lui écrivit coup sur coup après sa victoire, ne firent sur ce Commandant aucune impression. Cependant on souffroit beaucoup dans la Ville, où rien n'avoit pu pénétrer

pénétrer depuis quatre mois. *Taytsong* qui l'apprit par des transfuges, en parut sincérement affligé. Il envoya au Gouverneur un des plus considérables de ses prisonniers, pour faire un dernier effort sur cette ame inflexible, qui au jugement des *Mancheoux*, portoit la fermeté trop loin. *Soutacheou* vaincu par la nécessité où il se trouvoit, entra dans les raisons de l'Envoyé, & promit de faire sortir son fils au plutôt, pour régler toutes choses avec les Tartares. Ce jeune Seigneur se rendit effectivement dès le même jour au lieu marqué pour la conférence : il y fut maître des conditions, & jura au nom de son pere de rendre la Place; dès le lendemain ce traité eut son exécution.

Au commencement du siege de *Talingho*, plusieurs Mandarins zélés qui avoient fort à cœur la conservation de cette Ville, s'étoient mis en devoir de la secourir. On avoit formé dans la Province de *Chantong* une grande armée, qu'on croyoit suffisante pour le dessein qu'on se proposoit de forcer les Tartares à lâcher prise. Mais ces troupes n'étant pas payées, se mutinerent dans leur marche, & firent en divers lieux des maux infinis. Les efforts qu'on fit

parant les solides avantages qu'ils pouvoient attendre du premier Monarque du Monde, aux promesses frivoles d'un Vassal révolté contre son Souverain. Enfin on faisoit entendre aux uns & aux autres que cette guerre des *Mancheoux*, sous l'apparence d'un grand incendie, n'étoit qu'un feu passager, incapable d'allarmer les Chinois : l'Empire d'ailleurs ayant des ressources infinies pour éteindre les plus violents embrassements, & pour en châtier sévérement les auteurs.

On devoit s'attendre assurément que *Taytsong* ne manqueroit pas de répondre à ce manifeste. Il le fit d'une maniere ferme, mais néanmoins avec un air de modération, qui a de quoi surprendre dans un guerrier Tartare, puissamment armé & toujours vainqueur. Voici sa réponse.

L'Empereur des Mancheoux, à l'Empereur des Mings.



„ Je lus hier l'ordre que Votre Majesté a envoié & fait publier dans le „ *Chansi*. Il y est dit que les *Mancheoux* „ étoient auparavant soumis à votre „ Empire ; le fait est certain, & nos „ miseres passées nous en feront sou-

„ venir long-temps. Oui, vous, Empe-
„ reur des *Mings*, vous étiez le Maître
„ suprême de ces vastes contrées qui
„ nous environnent, & nous dépen-
„ dions de vous comme les autres. Mais
„ vos Mandarins nous traitoient avec
„ tant de dureté & de barbarie, que le
„ joug nous devint insupportable. Nous
„ nous en sommes plaints bien des fois,
„ & jamais il n'a été possible de faire
„ passer nos plaintes jusqu'à vous.

„ Voyant qu'on nous fermoit ainsi
„ toute avenue au Trône, tandis qu'on
„ nous opprimoit chaque jour sans
„ ménagement, nous avons eu recours
„ à la voie des armes, derniere ressource
„ des braves gens, & la seule qui restât
„ à notre Nation réduite au désespoir.
„ Nous nous flattions que Votre Ma-
„ jesté, après nous avoir demandé rai-
„ son de ce soulevement général, vou-
„ droit bien nous rendre à la fin la jus-
„ tice que tout Souverain doit à ses
„ vassaux. S'il fût venu de votre part
„ quelque homme de confiance, avec
„ qui l'on eût pu faire un traité solide,
„ il est hors de doute que nous serions
„ en paix avec la Chine.

„ Aujourd'hui même, si Votre Ma-
„ jesté la souhaite sincérement cette

„ paix, elle n'a qu'à nous envoyer un „ homme intelligent & droit, qui s'in- „ forme avec soin de tout ce qui s'est „ passé à notre égard ; mais que ce soit „ sans délai. Je demande que cet En- „ voyé soit un homme droit, sachant „ bien que les gens de ce caractere sont „ très-rares à votre Cour. Tous ceux „ qui sont en place semblent agir de „ concert, & ne cherchent qu'à vous „ tromper. Dès que mes troupes appro- „ chent de vos terres, les Chinois se „ pressent à l'envi les uns des autres de se „ couper les cheveux à la *Mancheou*. Ce- „ pendant n'est-il pas vrai, Empereur „ des *Mings*, que vos Officiers font cou- „ r[illegible] bruit qu'ils mettent en fuite „ mes Tartares ? Votre Majesté voit „ par-là ce qu'elle doit croire de tout „ ce qu'on lui débite sur mon compte.

Ce combat d'écritures fut bientôt suivi de quelque chose de plus sérieux. Les *Mancheoux* firent une excursion dans les Provinces de la Chine, beaucoup plus terrible que les autres. Le butin fut immense en or, en argent, en étoffes & en bestiaux, sans compter un nombre prodigieux de captifs de l'un & de l'autre sexe. Les meubles & tous les autres effets qu'ils ne purent

emporter, furent sans réserve livrés aux flammes. On ruina de fond en comble plus de cent Villes ou Bourgs; de telle sorte que le pays ravagé ne parut plus qu'un vaste désert. Cette barbare exécution finie, le Prince *Mancheou* ramena ces troupes dans le *Leaotong*, pour y consommer un grand projet formé depuis environ un an, si on en croit les Ecrivains Tartares, mais beaucoup plus ancien selon les Chinois.

Quoique *Taytsong* dans ses lettres eût toujours affecté de prendre le titre d'Empereur, ce n'avoit été, comme il le disoit lui-même, que pour intimider la Cour de *Pékin*. Ses vûes n'alloient encore qu'à faire reconnoître authentiquement l'indépendance de sa Nation, & à établir sur ce fondement une paix solide avec les Chinois : mais à force de conquêtes, ses idées parurent s'étendre, son ambition prit un nouvel essor, & il résolut sérieusement de se faire Empereur de la Chine.

Les *Mancheoux*, ses sujets, avoient, comme on le voit, un intérêt trop sensible à la réussite de ce dessein, pour n'y pas concourir de tout leur pouvoir; la plupart même des Princes *Mongous*

gagnés depuis long-temps par le mérite & les bonnes manieres de ce Prince, souhaitoient ardemment son élévation; & cette élévation jusqu'au Trône de la Chine, étoit pour une multitude de Chinois qui s'étoient donnés à lui, le seul moyen d'assurer leur fortune, & d'étouffer peut-être bien des remords. Ainsi tout paroissoit disposé à porter le dernier coup à la Dynastie des *Mings*, en lui enlevant une Couronne, dont elle ne pouvoit plus soutenir le poids.

Cependant comme une ambition trop marquée est toujours odieuse, il falloit pour l'honneur de *Taytsong*, qu'il semblât n'agir ici que par un mouvement étranger. C'est ce qui porta les Chefs des trois Nations, intéressées au projet qu'on avoit en vue, à lui faire une députation solemnelle, qui l'invitât de la maniere la plus pressante à prendre le titre d'Empereur de la Chine.

Le Prince parut d'abord surpris de la proposition qu'on lui faisoit, & loin d'accepter brusquement un honneur qu'il souhaitoit avec passion, il le refusa au contraire d'un air modeste, qui au fond ne trompa personne. On insista donc de nouveau; on en vint même à une sorte de violence, qui en pareille

occaſion ne déplut jamais. „ Hé bien,
„ vous le voulez, dit à la fin le Monar-
„ que, en homme qui ſe rend comme
„ malgré lui, je cede à vos inſtances.
„ Me voilà Empereur de la Chine ; ſi
„ mon frere cadet, (*a*) le Roi de Co-
„ rée, veut en effet ſe joindre à vous,
„ & me reconnoître en cette qualité.
On écrivit donc au Roi qui refuſa de donner audience aux Députés des Tartares. On prétend que *Taytſong* s'étoit attendu à ce refus ; mais que par un trait de ſa politique, il avoit voulu commettre à deſſein le Roi de *Corée* avec ſes Tartares, pour engager ceux-ci à lui faire une rude guerre, dès qu'il lui plairoit de la commencer.

On réſolut donc de paſſer outre, & le Prince Tartare fut proclamé Empereur. Il donna à ſa Dynaſtie le nom de *Tſing*. *Taytſong* rentra pour la cin-

(*a*) Il n'y avoit certainement aucune parenté entre le Roi de *Corée* & le Roi des *Mantcheoux*. La qualité de frere doit donc ſe prendre ici dans le ſens que l'emploient nos Souverains de l'Europe ; & le terme de cadet marque peut-être ou la grande jeuneſſe du Roi de *Corée*, ou l'infériorité de ſa puiſſance, eu égard à celle de *Taytſong*.



quieme fois à la Chine, & son armée vint même se présenter devant *Pékin*. Mais quelques efforts que fissent les Tartares, ils ne purent jamais surprendre cette Ville, & leur expédition se réduisit comme les autres qui l'avoient précédée, à faire beaucoup de mal dans les Provinces : le *Petcheli*, le *Chantong* & le *Kiannang*, furent celles qui souffrirent le plus.

Quoique le butin qu'on emporta dans le *Leaotong* fût inestimable, le nouvel Empereur crut n'avoir rien fait, parce que la Capitale n'étoit pas soumise, & que la conquête de la Chine sembloit être attachée à la prise de cette Place. C'est ce qui engagea ce Prince à prendre mieux ses mesures pour une autre expédition, fixée au milieu de l'année prochaine. Le nombre des troupes qu'il vouloit mener avec lui, devoit monter à plus de trois cents mille hommes, qui l'auroient mis en état de couper les vivres à *Pékin* : mais tous ces grands projets de conquête s'évanouirent. *Taiytsong* mourut à *Chinyang*, & fit tomber avec lui la formidable puissance des Tartares Orientaux.

Comme il ne laissoit point de fils, & qu'auçun de ses freres n'avoit assez



d'ambition ou de crédit pour l'emporter sur des rivaux qui auroient voulu lui disputer la Couronne, cet Empire des *Mancheoux* se changea de lui-même en une sorte de République, dont les Chefs ou Princes particuliers s'assembloient de tems en tems à *Chinyang*, pour y délibérer sur les affaires générales de la Nation. Par-là on revint tout naturellement à l'ancienne maniere de vivre des Tartares : beaucoup de tranquillité au-dedans, & quelques excursions au-dehors, toujours subites & passageres.

La Chine de son côté, plus incapable que jamais de troubler ce peuple guerrier dans l'indépendance qu'il s'étoit acquise, ou de lui enlever le vaste pays dont il s'étoit emparé, se contenta d'entretenir un cordon de troupes sur la frontiere, le long de la grande muraille, pour arrêter les partis qui venoient quelquefois s'y présenter. Près de ces differents corps de garde il se donnoit de petits combats, qui ne servoient qu'à entretenir la valeur des Tartares. Quand ces derniers avoient quelques avantages, ils se rappelloient alors le souvenir de l'Empereur *Taytsong*, leur grande idole, & faisoient

fentir à la Nation de quoi elle étoit capable, si jamais il lui plaisoit de se réunir & de marcher contre les Chinois.

Rien n'est plus singulier assurément que cette espece de langueur, après l'étrange fermentation que nous venons de voir : d'autant plus que durant les huit années d'un état si extraordinaire, il n'y eut aucun traité entre les peuples qui pût les rassurer l'un ou l'autre. A la huitieme année de leur repos, car c'en étoit un pour le gros de la Nation, les *Mantcheoux* en sortirent à la fin : toute leur ardeur martiale se réveilla ; mais c'est aux Chinois eux-mêmes qu'ils en furent redevables, comme nous allons le rapporter.

Depuis bien des années, l'esprit de révolte agitoit la Chine, & sur ses frontieres, & même dans le cœur de l'Etat. Parmi le grand nombre de rebelles qui parurent alors, un d'entr'eux doit principalement fixer nos regards, puisqu'il occasionna la révolution dont je vais écrire l'histoire. Cet homme qui porta des coups si funestes à l'Empire, s'appelloit *Lyztching*. Sa naissance étoit aussi obscure que les succès de sa rebellion furent éclatans. C'étoit un de ces génies audacieux qui conçoivent les plus

vastes projets, & qu'aucun crime n'arrête, lorsqu'il faut les exécuter. S'étant mis à la tête d'une troupe de bandits qu'il avoit pris soin de former, il passe dans la Province de *Chansi*, & entreprend d'attaquer *Yonning*, Ville du second ordre, qui avoit pour Gouverneur un Prince de la famille Impériale. Les rebelles s'en étoient à peine approchés, qu'ils l'investirent exactement, l'escaladerent le lendemain, & la prirent sans perdre beaucoup de monde. Le Prince, la garnison & les habitans, tout fut massacré. Pour inspirer plus de terreur aux autres Places des environs, on pilla celle-ci, & on la brûla quelques jours après. Plus de quarante postes importans se virent forcés de la même maniere, ou obligés de se rendre à discrétion : ce qui soumit aux révoltés une grande étendue de pays.

Lysiching pour conserver ses conquêtes, jugea à propos de lever une armée plus nombreuse. Il envoya des Emissaires dans les Provinces voisines, qui inviterent à le venir joindre tout ce qu'il y avoit de brigands & de misérables. Les promesses qu'il faisoit de fournir abondamment à tous leurs besoins, & de les enrichir au delà de leurs sou-

[illegible]. Il [illegible] tant de monde des [illegible] les plus éloignés, qu'il se vit au milieu de l'année suivante à la tête de [illegible] cinquante mille hommes.

Dans ce grand nombre de soldats, [illegible] à qui ne [illegible] la Chine est peuplée, [illegible] bien man- [illegible]. Le General rebelle le comprit [illegible], & il s'appliqua à le former [illegible] travaux [illegible], exer- cices militaires, [illegible], meurtres, carnage [illegible] pour aguer- rir ses troupes à sa maniere, & mal-heu- reusement il n'y reussit que trop bien.

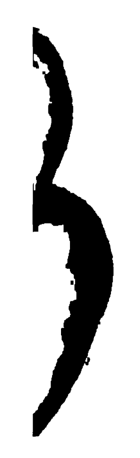
[illegible] le *Chensi*, il passa avec son armée dans le *Ho- nan*, [illegible] *Cumon-fou*. Les [illegible] l'entrée de [illegible] dans leur Ville, ne re- çurent aucun mal, & les soldats pour [illegible] à lui : mais le Prince [illegible] dans la Place, & tous ses Mandarins sans exception, furent mis à mort. Les rebelles se ren- dirent [illegible] à *Kayfung*, Capitale de la Province, qui avoit une double en- ceinte, & [illegible] en fort bon état. On la [illegible] jours entiers, sans [illegible] ; ce qui obligea *Lyfching*

de lever le siege, bien résolu cependant d'y revenir lorsqu'on s'y attendroit le moins. La Cour pour arrêter les progrès du rebelle, envoya contre lui une armée assez nombreuse commandée par quatre Généraux. *Lystching* avec une bonne partie de ses troupes, marche au-devant des ennemis, les attaque & les met presque tous en fuite. Un des Généraux Chinois nommé *Fousonlong*, fut le seul qui se signala par une belle résistance. Après avoir long-temps disputé la victoire aux rebelles, il eut le malheur de tomber entre leurs mains. *Lystching* tâcha de le séduire par de magnifiques promesses. „Pour qui donc „ me prends-tu, misérable, répondit „ aussi-tôt ce brave guerrier : j'ai tou„ jours été fidele à mon maître, & on „ ne dira jamais que j'aie été capable „ de le trahir. Me voilà en ton pouvoir: „ quelle raison as-tu de différer ma „ mort ? Cette courageuse réponse lui attira les plus cruels traitements. La Ville de *Hantching* où il commandoit, & qu'il ne voulut jamais engager à se rendre aux ennemis, fut témoin des hor ibles tourments qu'on lui fit souffrir. Une pareille barbarie au-lieu d'exciter les habitans à la vengeance, ne

leur inſpira que des ſentiments de terreur. Ils ſe rendirent honteuſement & la ſoumiſſion de cette Place fut ſuivie de la priſe de pluſieurs autres.

Lyſtching qui étoit déterminé à ſe rendre maître de *Kayfong*, vint pour la ſeconde fois aſſiéger cette Ville importante. Le Prince de *Tcheou* qui s'étoit enfermé dans la Place avec tous ſes tréſors, promit une ſomme conſidérable à quiconque aſſaſſineroit le chef des rebelles. L'eſpoir de la récompenſe ne produiſit pas entiérement l'effet dont on s'étoit flatté. Une bleſſure que *Lyſtching* reçut au viſage, l'empêcha de continuer les travaux du ſiege; cependant pour ne pas laiſſer ſes troupes dans l'inaction, il leur permit de courir le pays & de le ravager.

Un mois entier s'écoula dans ce cruel exercice, & *Lyſtching* ſe trouvant alors parfaitement rétabli, revint pour la troiſieme fois au ſiege de *Kayfong*. Voulant engager ſes ſoldats à ſe ſurpaſſer en cette occaſion, il leur fit ſentir avec toute la vivacité poſſible, l'intérêt qu'ils avoient à terminer glorieuſement cette expédition. Il repréſenta aux principaux Officiers, & au reſte des troupes, „ qu'il s'agiſſoit de ſou-



„ mettre une des Villes les plus peu-
„ plées & les plus opulentes de l'Em-
„ pire ; que leurs plus grands ennemis
„ s'y trouvoient enfermés, & que le
„ Prince de *Tcheou* en particulier n'y
„ avoit, ce ſemble, apporté ſes tréſors
„ qu'afin qu'ils tombaſſent plus ſûre-
„ ment entre leurs mains. Il ajouta que
„ ſon intention étoit de faire de *Kay-*
„ *fong* ſa Place d'armes, & d'y fixer ſa
„ réſidence ordinaire, en attendant
„ que ſes victoires lui euſſent procuré
„ un plus noble ſéjour. Il vouloit déſi-
„ gner *Pékin*.

Ce diſcours fit impreſſion ; mais la fidélité dûe au Souverain n'agit pas moins efficacement ſur les cœurs, de ſorte que la défenſe fut auſſi vive que l'attaque. Ce qu'il y eut de ſingulier alors, c'eſt que les ſecours qu'on envoya pour ſecourir la Place, en occaſionnerent la ruine. Un de ces prétendus génies qui croient trouver dans leur eſprit des reſſources contre les entrepriſes les mieux concertées, imagina un projet qui devoit, ſelon lui, étouffer la révolte d'un ſeul coup. Je vais, dit-il, perdre *Lyſtching* & ſon armée, en les noyant dans les eaux du *Hoango*.

Ce fleuve dont le lit eſt plus élevé

que le terroir de *Kayfong* se trouve retenu par deux fortes digues qui l'empêchent d'inonder la campagne. Les rebelles s'étoient fort bien apperçus du danger de ce voisinage. Ils avoient eu en conséquence la sage précaution d'envelopper dans leur lignes toutes les petites élévations des environs, & c'étoit là que se trouvoient placés leurs principaux quartiers. Ainsi, quand le Général Chinois eut rompu les digues du fleuve, les eaux se répandant avec impétuosité dans la plaine, ne firent perdre aux assiégeans qu'environ dix mille hommes, au-lieu que la Ville de *Kayfong* fut submergée au point qu'il y perit plus de deux cents mille ames, tant de la garnison que des habitans.

Dans le premier trouble de ce désastre, le Prince de *Tcheou* se jetta dans un batteau, & il eut le bonheur d'échapper à l'inondation; mais son fils ne fut pas si heureux. Un grand nombre d'Officiers & de soldats trouverent aussi le moyen de se sauver, & *Kayfong* resta sans défenseurs. Après l'écoulement des eaux & la réparation des digues, *Lystching* employa ses troupes à nettoyer la Ville, & à remettre toutes choses dans le meilleur état qu'il leur

fût possible. Il s'empara ensuite de quelques autres Places de cette Province, dont l'acquisition le rendit maître absolu de tout le *Honan*.

Tant de succès qui auroient dû satisfaire l'ambition de ce fameux rebelle, ne firent au contraire que l'enflammer. Après avoir laissé reposer ses troupes durant un mois ou deux, il les rassembla vers le milieu de l'année aux environs de *Honan-fou*, & les divisa en quatre grands corps. Trois furent destinés à la garde de ses conquêtes, & le quatrieme prit avec lui la route du *Chansi*. Une sédition qui s'éleva dans son camp, lui fit perdre une grande partie de ses troupes. L'armée Impériale voulant profiter de cette désertion, se remit aussi-tôt en campagne. Un des Généraux Chinois, après avoir soumis la Province de *Chansi*, entra dans le *Honan* où il s'empara de quelques Places. *Lyſtching* l'ayant appris, vint aussi-tôt dans cette Province avec toutes les troupes qu'il avoit, déterminé à donner une bataille, si le Général ennemi vouloit l'accepter. Le Mandarin ne demandoit pas mieux, ayant sous lui une belle armée de soixante mille hommes au moins. Comme ils se

cherchoient l'un l'autre, la rencontre se fit bientôt, & tout de suite le combat s'engagea avec un acharnement singulier, qu'on ne voit que rarément hors des guerres civiles. La victoire durant quelques heures, parut balancer entre les deux partis; mais à la fin les Impériaux furent enfoncés, taillés en pieces ou mis en déroute. Des débris de son armée, le Général vaincu forma dès le soir même un petit corps qu'il vint poster sous le canon de *Tongkoan*, lieu avantageux, dont il s'étoit emparé quelques jours avant la bataille. Dès que *Lystching* en fut averti, il vint en furieux le relancer dans ce poste. Il l'y attaqua en effet avec tant de vigueur, qu'il lui tua presque tout son monde, & se rendit maître de *Tongkoan*.

Tranquille alors sur la possession du *Honan*, ce rebelle infatigable reprit la route du *Chansi*, & marcha droit à *Singham*, qui en est la Capitale. Cette Ville qu'on peut regarder comme la seconde ou la troisieme au moins de l'Empire Chinois, ne put résister que trois jours; elle fut emportée d'assaut. La garnison fut passée au fil de l'épée, mais on épargna les habitans qui avoient pressé fortement le Vice-Roi de se ren-

dre de bonne grace aux rebelles.

Lyftching diftribua tous les trésors de cette Province à fes foldats, & après les avoir gagnés par ces largeffes, il vint à bout d'exécuter les plus grandes entreprifes. Les fuccès de cet ufurpateur effacerent dans l'idée des peuples cet odieux caractere de brigand, attaché jufqu'alors à fon nom. Ses Officiers généraux voyant que fa tyrannie s'établiffoit chaque jour plus folidement, envifagerent fon élévation comme la bafe de la leur, & n'oublierent rien pour l'avancer ; en un mot, ils réuffirent fi bien les uns & les autres, que ce chef de bandits fe vit maître d'un tiers de l'Empire, & à la veille de le conquérir en entier. Auffi ne crut-il pas devoir différer plus long-temps la cérémonie qu'il méditoit de fe déclarer Empereur de la Chine, & d'en prendre l'augufte titre, fans rien omettre de tout ce que les ufages de la Chine prefcrivent en ces fortes d'occafions.

Mais afin que les peuples fentiffent bien que ce n'étoit point là une vaine oftentation de fa part, & qu'il avoit effectivement tout autant de forces qu'il lui en falloit pour achever fon entreprife & la maintenir, le prétendu

Empereur fit faire un rôle exacte des troupes qui servoient sous lui. Le nombre se trouva monter à un million d'hommes : savoir six cents mille Cavaliers, & quatre cents mille Fantassins ; il choisit ce qu'il y avoit de meilleur dans cette multitude immense de Soldats, & en ayant formé une puissante armée, il prit avec elle la route de *Pékin*. Pendant sa marche, il soumit plusieurs Places importantes.

L'Empereur de la Chine confia la défense de sa Capitale, ou plutôt de son Empire à trois Eunuques, qui se mirent chacun à la tête d'un grand corps de troupes, & qui se rendirent lâchement lorsqu'il fallut combattre. Le vainqueur chargea deux de ces Eunuques d'une commission odieuse qu'ils ne rougirent pas d'accepter. „ Vous con„ noissez le génie de l'Empereur votre „ ancien Maître, leur dit-il ; & je sais „ que depuis long-temps vous avez „ beaucoup de pouvoir sur son esprit. „ Partez donc à l'heure même, pour „ l'assurer de ma part que je lui accor„ de la vie & la liberté, s'il veut sans „ aucun délai abdiquer l'Empire.

Les deux Députés se rendirent à la Cour où ils furent très-mal reçus. Il

pensa leur en coûter la vie ; mais on se contenta de les renvoyer sans leur faire de réponse.

Tout sembloit concourir à la ruine de l'Empereur, & favoriser les projets du rebelle. Une des principales portes de la Ville fut livrée aux ennemis par la trahison d'un infame Eunuque. Dès que l'Empereur eut appris cette fâcheuse nouvelle, il assembla tous les Seigneurs de sa Cour, & leur adressa les paroles suivantes. „ Rien n'est plus „ vrai, Mandarins ; les rebelles sont „ maîtres de la Ville, & je n'espere „ plus rien pour moi. S'il vous reste „ cependant quelque fidélité pour vo„ tre maître, montrez-le aujour„ d'hui, en vous empressant de sauver „ mes fils. C'est la seule chose que „ j'aie à vous ordonner : je la demande „ même comme une grace.

A ces mots tout retentit de gémissements dans la vaste enceinte de la premiere cour du Palais ; & ces cris de douleur ayant pénétré jusques dans les appartements intérieurs, l'Impératrice effrayée sortit tout-à-coup du sien. „ Ah Madame ! s'écria le Monarque en „ la voyant paroître ; tout est perdu „ pour nous, & c'est sans ressource.

„ Ne songeons plus, vous & moi,
„ qu'à sauver, s'il est possible, nos
„ pauvres enfans, & à mourir libres.

L'Impératrice comprit fort bien ce que son époux vouloit lui faire entendre : c'en fut assez pour déterminer sur le champ cette Princesse à l'étrange parti qu'elle prit bientôt. Mais il s'agissoit de mettre en sûreté le Prince héritier & ses deux freres. Cette tendre mere les fit venir, se jetta à leur cou, & les arrosa quelque temps de ses larmes. *Fuyez, mes enfans,* leur dit-elle ensuite ; *ce n'est qu'à ce prix qu'on peut vous sauver. Ceux à qui je vous confie, sont d'une fidélité à toute épreuve. Ils ont ordre de vous conduire chez mes parents dans le Chantong. Que le Ciel favorise votre fuite, c'est la seule grace que j'attends de lui. Je vous embrasse pour la derniere fois ; partez.* Elle les quitta en effet alors, pour les remettre à leurs guides, mais sans cesser de les suivre des yeux jusqu'à leur sortie du palais.

Quand elle les eut perdus de vue, on la vit rentrer précipitamment dans sa chambre, où elle n'introduisit que deux esclaves. Les autres femmes attachées par leur emploi auprès de sa personne, pressentirent aisément son dessein,

mais n'oserent y mettre obstacle. L'Impératrice prend un cordon de soie, l'attache dans l'endroit qui lui paroît le plus favorable à son dessein, & s'étrangle.

Les deux esclaves qui ouvrirent un moment après les portes de la chambre, en laisserent voir librement toutes les horreurs. Aussi-tôt les femmes qui remplissoient l'appartement, pousserent des cris affreux, & l'Empereur qui n'étoit pas loin, fut averti par ce signal, que son épouse ne vivoit plus. Il vint s'en assurer de ses propres yeux, versa quelques larmes, & donna bien des éloges à la courageuse résolution de cette Princesse. L'honneur de la Famille Impériale exigeoit encore le sacrifice de plusieurs autres victimes. L'Empereur fait venir les Reines du second ordre, qui étoient au nombre de quarante, & leur dit en montrant le corps de l'Impératrice. „ Voilà l'exemple que „ vous devez suivre ; je vous prie de le „ faire incessamment, & je vous l'or„ donne. Il fut obéi à l'heure même, sans qu'aucune de ces malheureuses, presque toutes à la fleur de l'âge, osât se plaindre de son sort.

Il restoit une jeune Princesse de quinze ans, qui, aux graces extérieures, joignoit les agréments d'un esprit vif & une sagesse égale à sa naissance. L'Empereur se défiant d'une si grande jeunesse, ne crut pas devoir exiger d'elle le sacrifice volontaire de sa vie, quoiqu'il eût fortement résolu sa mort. L'ayant fait appeller, il lui dit, les larmes aux yeux : „ D'où vient, ma „ fille, que le Ciel vous a fait naître „ du plus malheureux de tous les peres ? „ Votre mere & mes autres épouses „ que vous voyez ici sans vie, ont si- „ gnalé jusqu'au bout leur fidélité. „ Montrez-nous la même vertu, & hâ- „ tez-vous de les aller joindre. En disant ces mots, il porta une de ses mains sur le visage de cette jeune Beauté, tandis que de l'autre il s'efforçoit de lui plonger un poignard dans le sein. La Princesse para le coup à demi, sans trop savoir ce qu'elle faisoit, & son pere hors de lui-même, croyant l'avoir blessée à mort, se retira.

L'Empereur après avoir tenté inutilement de se sauver, vit bien qu'il ne lui restoit plus d'autre parti à prendre que de se donner la mort. Il sort du

Palais, se retire sur la colline de *Kinchan*, jette un triste regard sur la Ville, & trace quelques caracteres, dont voici le sens. „ J'avois regné dix-sept ans,
„ lorsqu'une multitude de rebelles,
„ après avoir ravagé une partie de mes
„ Etats, est venu m'attaquer insolem-
„ ment dans ma Capitale. Je reconnois
„ de bonne foi que c'est là une puni-
„ tion du Ciel, que mon indolence à
„ irrité. Cependant je ne suis pas le
„ seul coupable. Plusieurs des Grands
„ de ma Cour le sont autant & même
„ encore plus que moi. Ce sont eux qui
„ m'ont perdu, en m'ôtant la connois-
„ sance des affaires de mon Empire.
„ De quel front oserai-je paroître de-
„ vant mes ancêtres? Comment pour-
„ rai-je soutenir leurs justes reproches?
„ O vous qui me réduisez à ce triste
„ état, prenez mon corps, & mettez-
„ le en pieces, si vous voulez; j'y con-
„ sens! mais de grace épargnez mon
„ pauvre peuple; il est innocent, &
„ déjà assez malheureux de m'avoir eu
„ si long-temps pour maître.

Après avoir tracé ces caracteres sur le plan de sa robe, l'infortuné Monarque entre dans un pavillon voisin, détache sa ceinture, & l'emploie pour

s'étrangler. Le Chef de ses Eunuques qui l'avoit suivi sur la colline, signala aussi-tôt sa fidélité d'une maniere bien touchante. Prévoyant que les rebelles ne manqueroient pas d'outrager le corps de son maître, s'ils venoient à le découvrir, son premier soin fut de le garantir de toute insulte. Il le dépouille de ses habits Royaux, & va l'ensevelir loin delà, aussi profondément qu'il lui fut possible. Après s'être revêtu de la robe Impériale & des autres ornements du mort, il se pendit lui-même dans l'endroit précisément où le Monarque avoit expiré : se flattant de donner le change à ceux qui voudroient insulter le corps du Prince. Ses précautions n'en furent pas moins inutiles. D'autres Eunuques qui l'avoient observé, sans qu'il s'en fût apperçu, découvrirent le lendemain tout ce mystere à l'usurpateur.

Tandis que cette horrible scene se passoit sur la colline de *Kinchan*, les rebelles avançoient dans la Ville, malgré la résistance qu'on leur opposoit en plusieurs quartiers. Un Mandarin de guerre, nommé *Hosin*, se voyant forcé dans le poste qu'il défendoit, crut qu'il auroit encore assez de temps pour mettre

en sûreté la personne de l'Empereur, dont il ignoroit le funeste sort. Il vole donc au palais, suivi d'une petite troupe de Cavaliers, tous gens de cœur, & déterminés à se sacrifier pour leur Souverain. Mais quel fut l'étonnément des uns & des autres de voir le palais comme abandonné & dans un affreux désordre! *Hosin* entre plus avant, & ayant pénétré sans le moindre obstacle jusques dans l'appartement de l'Impératrice, il y voit cette Princesse & toutes les Reines, attachées encore au fatal cordon; outre un grand nombre d'autres femmes, qui par un trait de fidélité Chinoise, n'avoient pas voulu survivre à leurs maîtresses.

Mais ce qui fixa bientôt les regards du jeune guerrier, ce fut la fille de l'Empereur, étendue sur une estrade, où elle nageoit dans son sang. *Hosin* crut s'appercevoir que la mort l'avoit respectée. Il s'avance comme en tremblant, pour s'en assurer; & il reconnoît avec joie qu'elle est vivante. „ Ah
„ Madame, s'écria-t-il, quelles hor-
„ reurs dans ce palais! Hâtez-vous de
„ fuir, les rebelles approchent; il n'y
„ a pas un moment à perdre. Non non,
„ répond la Princesse, aidez-moi plu-

„ tôt à entrer dans les vues de mon
„ pere : il s'eſt méfié de mon courage,
„ il a voulu m'immoler de ſes propres
„ mains, & malheureuſe que je ſuis,
„ j'ai eu la lâcheté de parer en partie
„ le coup mortel dont il m'a frappé.
„ Achevez donc qui que vous ſoyez,
„ achevez de grace ce que mon pere n'a
„ pu finir. C'eſt lui, Mandarin, c'eſt
„ votre maître qui vous l'ordonne :
„ ſignalez votre fidélité en me don-
„ nant la mort.

Hoſin ne crut pas néceſſaire de tremper ſes mains dans le ſang d'une jeune & belle Princeſſe, pour témoigner la fidélité qu'il devoit à ſon maître. Il lui ſauva donc la vie, malgré la réſolution qu'elle avoit priſe de mourir.

Lyſtching après tant de combats & tant de ſang répandu, s'attendoit à recueillir les fruits de ſon ambition ; mais le Ciel ſuſcita un vengeur de la tyrannie dans la perſonne d'un Général Chinois nommé *Ouſankouei*. Ce brave Officier qui n'étoit pas encore inſtruit du déſaſtre de la Famille Impériale, quitte les frontieres de la Tartarie Orientale où il commandoit, & ſe diſpoſe à marcher contre les rebelles.

Pour se mettre en état d'attaquer avec succès un ennemi formidable, il résolut de s'adresser aux Tartares *Mantcheoux*, pour en obtenir un puissant secours. Il leur envoya donc un homme de confiance, qui devoit leur offrir de sa part de grosses sommes d'argent, une grande quantité d'étoffes de soie, des toiles à proportion, & autant de jeunes épouses qu'il leur en faudroit pour l'assortiment de leurs ménages; (*a*) le tout à condition qu'ils lui enverroient incessamment de bonnes troupes, pour agir sous ses ordres contre Lystching.

Le Député Chinois arrive en Tartarie, expose le sujet de sa commission, & est favorablement écouté. Les *Man*-

(*a*) C'est un fait constant que les nations Tartares abondent tellement en hommes, qu'il en est plusieurs dans chaque tribu, qui se trouvent réduits à un célibat forcé. A la Chine au contraire le nombre des personnes du sexe excede ordinairement celui des mâles : du moins est-il bien certain que parmi le bas peuple, sur-tout à la campagne, les familles se croyant surchargées de cette multitude de filles qui leur naissent, ont souvent la cruauté de les exposer sur les grands chemins.

cheoux n'avoient alors ſur pied qu'environ ſept mille hommes qui eurent ordre de partir ; ils promirent de fournir un plus grand nombre de troupes, & furent fideles à leurs engagements.

Cependant *Ouſankouei* s'étoit mis en marche avec ſes troupes, ſans attendre le retour de ſon Envoyé. Il apprit dès le ſecond jour la priſe de *Pékin* & la mort déplorable de l'Empereur : mais cette nouvelle qui l'affligea ſenſiblement, ne ralentit point l'ardeur de ſon zele. Ne pouvant plus défendre ſon maître, il voulut au moins le venger, & ſauver les reſtes de la Famille Impériale.

Lyſtching inſtruit des projets du Général Chinois, chercha à conjurer cette tempête.

Ouſiang, pere d'*Ouſankouei* ſe trouvoit alors à Pékin, où il goûtoit en paix toutes les douceurs d'une heureuſe vieilleſſe. *Lyſtching* le fait venir, & lui ordonne d'écrire à ſon fils de la maniere la plus preſſante, pour l'engager à reſter tranquille dans ſon poſte, au-lieu de ſe creuſer un abyme, qui l'engloutiroit lui & ſa maiſon.

Non content de cette démarche, l'uſurpateur fait partir en même-temps

un de ses Officiers, nommé *Tongong*, homme d'un esprit délié & très-propre à s'insinuer dans la confiance de son adversaire. Cet Envoyé eut ordre d'offrir à *Ousankouei* les avantages les plus spécieux, & même une partie de l'Empire, s'il vouloit renvoyer dans leurs tanieres les *Mancheoux* leurs ennemis communs, & se joindre au nouveau Monarque pour pacifier de concert toute la Chine.

Cette double tentative de *Lyflching* fut également sans succès. *Tongong* parut devant *Ousankouei*, qui ne daigna pas seulement l'écouter. Il lui ordonna même de se retirer au plutôt, pour n'être pas mis en pieces par des gens, disoit-il, qui ne voyoient dans lui qu'un infame ministre du meurtrier de leur Souverain. Quant à la lettre de son pere, le Général Chinois la reçut avec un grand respect : mais par la réponse qu'il y fit, il ne laissa aucun lieu de douter que sa haine contre le Tyran ne fût implacable. Après quelques tendres reproches qu'il faisoit à ce bon vieillard sur sa trop grande facilité à recevoir la loi d'un scélérat & d'un traître, il finissoit par ces mots bien énergiques dans la cir-

constance présente : „ Je prévois as-
„ sez, que mon entreprise aboutira à
„ me séparer à jamais de vous, &
„ j'en suis inconsolable : mais je ne
„ veux pas vous déshonorer par ma
„ lâcheté. Non, quoi qu'il en arrive,
„ rien ne pourra me faire tomber les
„ armes des mains, que je n'aie au-
„ paravant examiné ce voleur qui a
„ causé la mort de notre bon maître.

Il ne fut plus question alors de négociations, & il fallut employer les armes. Les troupes du rebelle furent battues plus d'une fois, & les vainqueurs ne tarderent pas à se présenter devant Pékin. Le Tyran se vengea de sa défaite sur le pere d'*Ousankouei*, & sur trois Princes du Sang, dont un étoit l'héritier de l'Empire; après avoir immolé ces illustres victimes, il convoqua au Palais tous les Mandarins, leur exposa en peu de mots ses prétendus droits au Trône, promit de travailler désormais à rendre les Chinois heureux, & se fit reconnoître authentiquement pour véritable Empereur de la Chine.

Ousankouei paroît aux portes de *Pékin* avec une armée de soixante mille hommes. Le premier objet qui se



préſente à lui, eſt la tête de ſon pere, que l'uſurpateur avoit fait expoſer avec une inſcripion des plus infamantes.

A cette vue le Général Chinois jette un grand cri ; toute l'armée en fait autant, & le bruit parvient aux oreilles de l'uſurpateur : celui-ci en eſt effrayé, & prend le parti d'abandonner Pékin. On charge par ſon ordre ſur une longue file de chariots des tréſors immenſes qu'il emporte du Palais : il ſort de la ville après avoir mis le feu en pluſieurs endroits de cette Capitale.

L'uſurpateur obligé d'abandonner *Pékin*, raſſembla tout ce qu'il avoit de meilleures troupes, & compoſa une armée de deux cents mille homme. Le brave *Ouſankouei* ne ſe laiſſa point intimider par lé nombre des rebelles, & ne tarda pas à les pourſuivre dans le deſſein de les exterminer. Il y eut un combat ſanglant entre les deux partis. *Lyſtching* ne fut pas vaincu, mais il perdit beaucoup de ſoldats & d'excellents Officiers ; ne ſe trouvant pas en état de tenir tête aux ennemis, il fit ſa retraite en bon ordre & ſe retira dans le *Chanſi*.

La fuite de l'Uſurpateur étoit l'ouvrage des Tartares. Ceux-ci furent

d'abord regardés comme les destructeurs de la Tyrannie ; mais les services qu'ils venoient de rendre, ne tarderent pas à causer des inquiétudes. On s'apperçut que ces peuples reprenoient de plus en plus leur ancien goût pour un pays où ils avoient joué un rôle si brillant : comme ils étoient au nombre de quatre-vingt mille hommes, on ne pouvoit employer que les voies de la persuasion, pour les engager à ne pas faire un plus long séjour dans l'Empire. *Ousankouei*, après un grand repas, entretint en particulier le Prince : il étoit frere de l'Empereur *Taitsong* & s'appelloit *Néchingouang*.

Ce ne fut d'abord qu'un éloge magnifique & sincere de la valeur des Tartares, accompagné des plus vives actions de graces, pour le bon service qu'ils avoient rendu aux Chinois. Venant ensuite adroitement au point capital, *Ousankouei* fit entendre à *Néchingouang* que les Chinois ne pouvoient différer plus long-temps l'accomplissement du traité conclu avec leurs braves alliés ; qu'il le prioit donc de faire défiler ses troupes du côté de *Pékin*, & que là on lui remettroit l'or, l'ar-



gent, les étoffes promises, & les jeunes personnes destinées à augmenter par leur fécondité un des plus vaillans peuples du monde. „ Je ne mets pas
„ en ligne de compte, ajouta-t-il, ce
„ que notre reconnoissance doit natu-
„ rellement nous inspirer au delà des
„ conditions du traité.

Rien ne paroissoit plus raisonnable qu'une pareille proposition. Le Tartare cependant ne jugea pas à propos de s'y rendre & de la laisser sans replique. Soit que le dessein de s'établir à la Chine vînt uniquement de ce Prince, soit qu'il ne fût là-dessus que l'interprete des vœux de sa nation, le *Mancheou* s'étoit attendu au compliment d'*Ousankouei*, & sa réponse étoit toute prête. Les Ecrivains Tartares ont eu soin de la conserver. Elle étoit conçue en ces termes.

„ Vous savez, illustre Général,
„ que l'Empire a encore dans son sein
„ bien des rebelles; notre retraite
„ précipitée pourroit les enhardir, jus-
„ qu'à leur faire reprendre le dessus.
„ En ce cas, dites-moi, je vous prie,
„ de quelle honte ne se couvriroit pas

„ notre nation pour avoir abandonné
„ les Chinois en de semblables con-
„ jonctures?

„ Vous me parlez des récompenses
„ dont nous sommes convenus : mais
„ sachez que la plus précieuse à no-
„ tre égard, & la seule qui nous tou-
„ che à présent, c'est de concourir à
„ pacifier la Chine. Quant aux con-
„ ventions faites à *Chinyang*, votre
„ parole nous suffit ; & je suis bien
„ sûr que nous n'aurons jamais, vous
„ & moi, aucune difficulté à ce sujet.

„ Permettez-moi, *Ousankouei*, de
„ vous parler ici avec toute la fran-
„ chise d'un Tartare: votre unique soin
„ doit être désormais de consommer
„ pleinement ce que vous avez si bien
„ commencé, je veux dire, la ruine
„ de *Lystching*, & celle de son parti.
„ Cet usurpateur a été vaincu, mais
„ il n'est pas sans ressource. J'avoue
„ qu'il vous craint, ayant éprouvé
„ tant de fois ce que peuvent contre
„ lui votre bravoure & votre sagesse.
„ Cependant à quoi aboutira cette
„ crainte de la part d'un homme si en-
„ treprenant & si hardi, si ce n'est à lui
„ faire redoubler ses efforts, pour rele-

„ ver sa faction, & la rendre aussi puissante qu'auparavant? Actuellement, „ n'en doutez pas, il travaille nuit & „ jour à recruter son armée, & vous „ le verrez revenir au combat avec „ tout ce que la Chine a de brigands,

„ Agréez donc l'offre que je vous „ fais de mes troupes. Prenez-en la „ meilleure partie avec vous, pour „ aller exterminer ces rebelles; di„ visez le reste en deux grands corps, „ dont l'un ira dans la Province de „ *Chantong* dissiper les bandits qui la „ désolent; & l'autre, ainsi que vous „ paroissez le souhaiter, se rendra aux „ environs de *Pékin*. Un de ces corps „ d'armée, s'arrêtera auprès de la Ca„ pitale, pour maintenir cette Ville en „ paix; si son secours est nécessaire; „ s'il ne l'est pas, il prendra le che„ min de la Tartarie.

Comme on n'étoit pas en état de donner la loi aux Tartares, on fut contraint d'accepter leurs offres qui paroissoient fort avantageuses, mais qui pouvoient avoir des suites funestes.

Tout s'exécuta donc selon le projet du Général *Manchbeou*: les Chinois vec les trente à quarante mille Tartares prirent la route du *Chansi*, sous

la conduite d'*Ousankouei* : le détachement destiné pour le *Chantong* se mit en chemin de ce côté-là, & le Prince de *Néchingouang*, auteur de cette manœuvre, mena le reste des *Mancheoux* auprès de *Pékin*.

On n'étoit pas convenu que ce dernier corps seroit admis dans la Capitale : mais aussi ne lui en avoit-on pas interdit l'entrée. Le Général prit sur lui de l'obtenir de gré ou de force : il se présenta aux portes de cette Ville, & parut vouloir y loger avec ses troupes : il y fut reçu sans difficulté. On peut dire même que la réception qu'on lui fit, sembloit avoir l'éclat d'un triomphe. Les habitans ne voyant encore dans les *Mancheoux*, que des alliés fideles & des libérateurs de l'Empire, s'empresserent comme à l'envi de témoigner leur reconnoissance par toutes sortes de bons traitements.

Au bout de quelques jours le Prince Tartare jugeant que les choses étoient au point où il les vouloit, crut pouvoir exécuter son grand dessein. Sous prétexte de quelque conspiration formée par un reste de rebelles cachés dans la Ville, il s'empara des postes les plus importans, & ôta

même aux Soldats Chinois la garde des neuf portes, qu'il confia pareillement à ses *Mancheoux*.

Le peuple ouvrit alors les yeux; mais il ne put se soustraire au nouveau joug qu'on vouloit lui imposer. Avec dix-huit à vingt mille hommes, *Néchingouang* tout étranger qu'il étoit, fut plus maître dans *Pékin* dès les premiers jours qu'il se fut saisit de cette Ville, que ne l'avoient été les derniers Empereurs Chinois avec une multitude immense de troupes qu'ils entretenoient dans l'enceinte de cette Capitale.

Les Tartares s'étant emparés de *Pékin* de la maniere que nous venons de dire, *Néchingouang* qui vouloit y établir solidement sa nation, & la rendre par ce moyen maîtresse de la Chine, se hâta de faire nommer un Empereur *Mancheou*. Il étoit lui-même digne du Trône, & pouvoit y monter sans opposition, il aima mieux mettre la Couronne sur la tête d'un de ses neveux, qui n'étoit âgé que de 7 à 8 ans. On fit venir à *Pékin* le jeune Prince, qui étoit fils d'un des freres de l'Empereur *Taytsong*; il fut proclamé Empereur des Tartares & des Chinois sous

le nom de *Tchangti*. La Majesté avec laquelle il reçut les hommages des Grands, & la maniere dont il prononça la harangue que lui avoit dictée son Oncle, enchanterent tous les assistans. Voici le discours du jeune Empereur.

„ Si j'ai paru monter avec tant d'as-
„ surance sur ce Trône, & si je le
„ remplis à vos yeux avec un air de
„ liberté capable de vous surprendre ;
„ vous Princes, mes Oncles, & vous
„ Grands Généraux de mes Armées,
„ ne l'attribuez point, je vous prie,
„ à un orgueil secret qui m'anime en
„ ce jour. Je ne présume point de
„ mon mérite, ni d'une habileté que
„ je n'ai point. Eh, puis-je ignorer
„ que je ne suis qu'un enfant ? Mon
„ âge me fait assez sentir que je n'ai
„ pu être en état de rien faire jus-
„ qu'ici, qui vous ait engagé à me
„ donner vos suffrages, & à me choi-
„ sir pour votre maître. Ce qui me ras-
„ sure & m'affermit, c'est l'idée que
„ j'ai de chacun de vous ; c'est ce cou-
„ rage & ces vertus guerrieres, qui
„ par une suite d'actions héroïques
„ ont élevé notre petite nation au
„ point de gloire où nous la voyons



„ aujourd'hui. Voilà uniquement d'où
„ vient ma confiance & cette hardiesse
„ que vous admirez. Aidé d'une valeur
„ aussi intrépide & d'une sagesse aussi
„ éclairée que la vôtre, il n'est rien
„ que je ne me promette. Non je ne
„ crains pas de me trop flatter, lorsqu'avec ce secours, je me regarde
„ déjà comme possesseur de toutes les
„ Provinces de ce vaste Empire. Ne
„ croyez pas cependant que j'ambitionne tant de puissance pour moi
„ seul : je ne la desire que comme un
„ moyen de pacifier les peuples, de
„ récompenser dignement votre vertu,
„ & de vous témoigner à tous ma
„ reconnoissance.

Le jeune Empereur déclara ensuite, que, son âge ne lui permettant pas de gouverner encore par lui-même, il avoit jugé à propos d'établir un Conseil de Régence, composé de quatre de ses Oncles, & que *Néchingouang* y présideroit.

Quelque temps avant la proclamation du Monarque *Mancheou*, les Mandarins de la Province de *Kiangnan* s'étant assemblés à *Nankin*, avoient cru que pour sauver la Chine, il n'y avoit rien de mieux à faire que de lui don-

ner un Souverain de leur nation. L'embarras étoit seulement de bien choisir parmi les malheureux Princes de la Maison Impériale qui avoient échappé à la fureur de *Lisching*. Après de longues délibérations ils s'arrêterent au Prince de *Fou*, arriere petit-fils d'un frere de l'Empereur *Chintsong*.

L'Empire offert dans les circonstances où il se trouvoit alors, n'avoit rien de fort attrayant : le Prince de *Fou* l'accepta néanmoins au bout de trois jours qu'il avoit pris pour se déterminer. Il espéra sans doute que le feu de la rebellion une fois éteint, à l'aide des Tartares mêmes ses ennemis, on verroit les Chinois revenir peu-à-peu à lui, comme au seul légitime Maître de la Chine.

Les *Mancheoux* tacherent de gagner le brave *Ousankouei* qui les avoit attirés à la Chine, & qui ne les voyoit qu'avec douleur maîtres de ce puissant Empire. Les honneurs & tous les égards qu'on affectoit d'avoir pour lui, ne furent point capables pour lors d'ébranler cette ame généreuse. L'image de sa patrie asservie sous un joug étranger, lui faisoit sentir l'imprudente démarche qu'il avoit faite, en appellant les



Tartares à son secours ; & de ses réflexions chagrinantes naissoit un violent desir de se venger d'eux avec éclat. Déjà il avoit cessé de poursuivre les rebelles, pour s'appliquer uniquement aux moyens de se dégager des *Mancheoux* qu'il avoit dans son armée.

Lysicbing instruit des sentiments du Général Chinois, se flatta de pouvoir en tirer avantage. Ses troupes venoient d'abandonner le *Chansi* ; il les y fit rentrer tout-à-coup, & vint se camper auprès de l'Armée Chinoise. „ Pour quoi donc travaillez-vous, *Ousankouei?* lui fait-il dire adroitement par un Mandarin de confiance, qui avoit feint d'abjurer le parti des rebelles. „ Est-ce pour assujettir la Chine „ à de vils *Mancheoux*, que le Ciel „ vous a fait si grand Capitaine ? Vos „ vertus, vos exploits vous rendent „ digne du Trône, & on se joue de „ vous. Une troupe de soldats mer„ cénaires entreprend de vous faire „ la loi, & veut vous donner un en„ fant pour maître. Vous détestez les „ auteurs de cette indigne manœuvre ; „ mais soyez bien sûr qu'ils vous dé„ testent encore plus eux-mêmes, par„ ce qu'ils vous ont offensé cruelle-

,, ment, & qu'ils vous craignent. Ou-
,, bliez donc le passé, & pensez à l'a-
,, venir. *Lystching*, après tout est bon
,, Chinois : il joindra volontiers ses
,, troupes aux vôtres, pour extermi-
,, ner vos ennemis communs. Vos jours
,, à ce prix seront en sûreté, & la
,, Couronne sera un jour la récompen-
,, se de votre sagesse. Le Général Chi-
,, nois outré de colere de voir un scé-
,, lérat oser prétendre à sa plus inti-
,, me confiance, ne pensa plus qu'à
,, poursuivre sans relâche cet infame
,, chef de Brigands.

Non-seulement il renonça au des-sein de se séparer des Tartares, mais les voyant si bien affermis dans l'Empire qu'il seroit impossible de les en chasser, sans inonder la Chine de sang, il s'unit à eux plus étroitement que jamais. *Lystching* de son côté entiérement déchu de ses espérances, sortit au plutôt de *Chansi*.



On le poursuivit vivement. Il perdit une bataille, & fut contraint de chercher un asyle dans un pays de montagnes. C'étoit là que le Ciel l'attendoit pour le punir de sa rebellion & de tous ses brigandages. Un jour qu'il voulut sortir de sa retraite, avec trois

ou quatre de ses compagnons qui alloient acheter des vivres dans un village voisin, les paysans du lieu soupçonnerent à la mine de ces inconnus, que c'étoient quelques-uns de ces fameux rebelles, qu'on poursuivoit depuis quelques mois. Ils les arrêterent sur ce soupçon; & couperent la tête au plus apparent de ces prisonniers. C'étoit *Lysfcbing* lui-même. Ainsi périt cet homme qui s'étoit signalé par des talents supérieurs & par de grands crimes.

La mort du Chef des rebelles ne rétablit pas la tranquillité de l'Empire. Il restoit encore bien du sang à répandre, pour assurer aux Tartares la possession paisible du pays qu'ils avoient usurpé.

La Chine avoit alors deux Empereurs. Celui qui faisoit sa résidence à *Nankin*, étoit un Monarque d'une indolence extrême, grand amateur des plaisirs de la table, & qui paroissoit entiérement déplacé sur le Trône, où on l'avoit fait monter comme malgré lui. Un Prince de ce caractere pouvoit-il se soutenir long-temps contre la puissance des Tartares? Ceux-ci se trouverent bientôt aux portes de *Nankin*,

& en état de s'emparer de cette Capitale. Le Monarque Chinois n'eut d'autre parti à prendre que de sortir promptement de la Ville, accompagné d'un petit nombre d'Officiers de sa maison.

Parmi les Mandarins qui s'étoient livrés aux *Manchcoux*, il s'en trouva un, qui voyant le Général Tartare très-affligé d'avoir manqué l'Empereur fugitif, l'assura qu'on pourroit encore atteindre ce Prince, si on se hâtoit de le poursuivre. On lui en donna aussitôt la commission ; & cette ame basse l'accepta sans balancer. La maniere dont il s'y prit, ne pouvoit être plus prompte : aussi atteignit-il son malheureux Maître, lorsqu'il entroit dans un bateau pour descendre le fleuve de *Kiang*, & gagner en peu d'heures la mer. Déjà les Cavaliers Tartares qui avoient accompagné le perfide Mandarin, mettoient pied à terre, pour aller se saisir de leur proie, lorsqu'on vit un des plus fideles Officiers du Prince le prendre par le milieu du corps, & se jetter avec lui dans le fleuve.

La fin tragique de l'Empereur de *Nankin* ne fut pas plutôt sue dans le *Chekiang*, que les Mandarins de cette Province se crurent en droit de lui nommer

nommer un ſucceſſeur. Ils s'aſſemblerent à cet effet à *Hangcheou*, & jetterent d'abord les yeux ſur le Prince de *Longan*, de la Famille Impériale des *Mings*, qui réuniſſoit dans ſa perſonne tous les divers genres de mérite qu'on peut deſirer dans un Souverain: ſur-tout un fond de bonté extraordinaire, qu'il porta juſqu'à l'héroïſme. Mais plus ce Prince avoit de ſageſſe, & moins étoit-il diſpoſé à ſe charger d'un auſſi peſant fardeau que l'étoit l'Empire Chinois dans les conjonctures où l'on ſe trouvoit. Son refus fut invincible; & tout bien fondé qu'il étoit, il devint utile aux *Mancheoux*.

Ces Tartares animés plus que jamais à avancer le grand ouvrage de la conquête de la Chine, venoient de ſoumettre en moins de deux mois toute la Province de *Kiangnan*. Delà il leur fut aiſé de pénétrer dans celle de *Chekiang*, où bien des Villes qui auroient pu ſe défendre, ſe rendoient ſans aucune réſiſtance, voyant qu'il n'y avoit aucun Empereur de la Nation Chinoiſe ſur qui elles puſſent compter, tant que le Prince de *Longan* s'obſtineroit à refuſer la Couronne. Mais le grand objet des Tartares

étoit la foumiffion de *Hangcheou*. Ils s'en approcherent après avoir réuni leurs forces : & l'inveftirent avec le plus grand foin. Comme le Prince de *Longan* étoit enfermé dans cette Ville, toute leur attention fut d'empêcher qu'il ne leur échappât, ou que les Chinois, dont il étoit l'idole, ne réuffiffent à le fecourir.

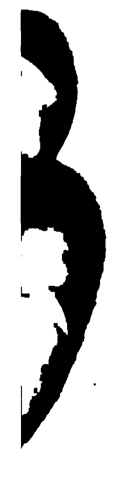
Ce Prince ne s'attendoit cependant à aucun fecours ni du *Chekiang*, ni des Provinces voifines ; & fur cela il prit fon parti. „ Votre valeur, " dit-il aux principaux Officiers de *Hangcheou* qu'il avoit affemblés chez lui, „ peut bien retarder pendant un temps „ confidérable la prife de cette Ville, „ mais elle ne peut l'empêcher abfolu- „ ment. Il nous faudroit beaucoup plus „ de monde que nous n'en avons, avec „ un efpoir bien fondé d'être fecourus „ tôt ou tard. Or je vous le demande, „ mes amis, de qui pouvons-nous rai- „ fonnablement efpérer quelque fe- „ cours ? Les Princes de ma famille font „ jaloux, vous le favez, de ce peu „ de réputation que j'ai acquis, & cha- „ cun d'eux ambitionne avec avidité le „ trône chancelant que vous m'avez „ offert. Il eft donc fûr que nous fuc-

„ comberons ſous les efforts des *Man-*
„ *cheoux* ; & que cette grande Ville
„ ſera ruinée, ſi nous nous obſtinons
„ à la défendre. J'avoue qu'à préſent
„ même nous ne ſommes pas ſans dan-
„ ger, & que l'ennemi eſt furieuſement
„ irrité contre nous, voyant qu'au-lieu
„ de lui ouvrir nos portes, nous avons
„ paru diſpoſés à lui réſiſter. On aſſurè
„ même que le Général Tartare a pro-
„ teſté hautement qu'il s'en vengeroit
„ avec éclat. Ne craignez rien cepen-
„ dant : votre ſang & celui de ce bon
„ peuple me ſont plus chers que ma
„ propre vie ; j'ai un moyen ſûr d'em-
„ pêcher qu'on ne le répande. Je me
„ charge en un mot d'appaiſer les *Man-*
„ *cheoux*.

Ce diſcours prononcé avec un grand air de tendreſſe, & écouté les larmes aux yeux, fut ſuivi d'un trait de généroſité de la part de ce Prince, capable de l'immortaliſer à jamais parmi les Chinois. Il monta à l'heure même ſur une des tours du rempart, & ayant fait un ſigne de paix, il demanda à parler au Général Tartare. Celui-ci ayant auſſi-tôt paru, le Prince de *Longan* ſe nomma. Il offrit de rendre inceſſamment la Ville, & de ſe livrer

entre ses mains, s'il vouloit promettre avec serment de ne faire aucun mal aux Mandarins, aux soldats & aux habitans. Le *Mancheou* fit le serment, & les portes ayant été aussi-tôt ouvertes, le Prince alla se mettre au pouvoir des Tartares.

La conduite qu'ils tinrent à son égard est inexcusable. Ils garderent exactement la parole qu'ils avoient donnée au sujet des Mandarins, de la garnison & des Bourgeois de *Hangcheou*; mais sous prétexte que ce généreux Prince n'avoit rien demandé pour lui-même, & qu'il importoit d'ailleurs au bien général des Tartares qu'un Prince de ce mérite ne survécût pas au désastre de sa Dynastie, ils le firent mourir peu de jours après. La plupart des Mandarins honorerent ses funérailles d'une étrange façon : ce fut en s'étranglant eux-mêmes.



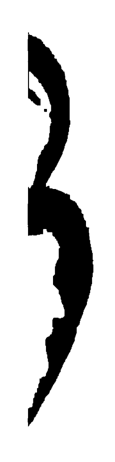
Le sort des deux Princes que les Chinois avoient voulu élever sur le trône, ne pouvoit être plus déplorable. Leur tragique destinée n'empêcha pas le Prince de *Tang* de prendre le titre d'Empereur. Quelques Provinces le reconnurent, mais le Prince de *Lou*, qu'il sollicita long-temps, lui

refusa toujours son hommage. Le sentiment de ce dernier étoit, que pour détruire peu à peu la formidable puissance des Tartares, il falloit commencer par se bien unir les uns aux autres, & agir en tout de concert, sans ambition & sans jalousie. Dans cette vue, il prit la qualité de Protecteur des Chinois, & il engagea un autre Prince de sa Maison, très-accrédité dans le *Kiang si*, à en faire autant de son côté. Ainsi la Chine eut tout à la fois deux Empereurs, l'un *Mancheou* & l'autre Chinois; outre deux Protecteurs indépendans de ces deux Monarques. C'étoit plus qu'il n'en falloit certainement pour augmenter les troubles de cet Empire, & en achever la désolation.

Il est quelquefois dangereux de vouloir abolir chez une Nation vaincue d'anciens usages, auxquels elle est fortement attachée. Les Tartares en firent la funeste expérience. Dans quelques-unes des Provinces de l'Empire, ils publierent un ordre qui obligeoit les Chinois de se couper les cheveux à l'imitation des *Mancheoux*. Cette Ordonnance produisit dans tous les esprits une étonnante révolution. Un peu-

ple qui s'étoit vu ravir sans beaucoup de peine l'Empire & la liberté, n'envisagea qu'avec horreur la perte de sa chevelure. Le désespoir eut bientôt armé les Chinois. Ils résolurent de sacrifier leurs vies pour la conservation de leurs cheveux. Guidés par la fureur, ils fondent sur les Tartares, & en font un horrible carnage. S'ils avoient su profiter de ce succès, peut-être auroient-ils pu tout à la fois conserver leur chevelure, & rentrer en possession de leur Empire.

Les Tartares eurent bientôt réparé la perte qu'ils venoient d'essuyer. De nouvelles conquêtes étendirent leur domination. L'Empereur de la Chine voyant ses affaires désespérées, prit le parti d'abandonner sa Capitale, & de se retirer dans le *Kiang si*, dont les habitans continuoient toujours de lui être attachés. Mais sa fuite vint de si bonne heure à la connoissance des *Mancheoux*, que leur Général ne désespéra pas de pouvoir encore se saisir de ce Prince, s'il le faisoit poursuivre sur le champ. Les Cavaliers qu'on mit à ses trousses, l'atteignirent effectivement à *Tingcheou*; & c'est là que ce Monarque fugitif se voyant près de tom-



ber entre leurs mains, se jetta dans un puits, où il se noya.

Tout le Foukien fût bientôt soumis au pouvoir des vainqueurs ; ainsi la campagne ne pouvoit être plus glorieuse qu'elle le fut pour les Tartares. Les progrès de ces Conquérans & la sévérité dont ils en usoient avec ceux qu'on prenoit les armes à la main, n'empêcherent pas une double élection qui se fit en deux différents endroits. La premiere fut faite à *Koantcheou*, Capitale du *Koantong*, dans la personne d'un frere cadet du dernier Empereur, dont je viens de rapporter la fin tragique ; & la seconde à *Chaotcheou* dans la même Province, en faveur du Prince de *Yongming*, le plus proche parent de *Hoaitson*, ce Monarque infortuné de toute la Chine, qui avoit été réduit à se donner la mort. *Yongming* eut la modestie de refuser le titre pompeux d'Empereur, disant qu'il se contentoit de celui de Roi ou de Prince de *Kouei* ; & c'est sous ce dernier nom que je le désignerai dans la suite de cette histoire.

Ces deux nouveaux Souverains, au-lieu de suspendre leur animosité pour un temps, de s'entendre l'un l'autre,

& d'unir leurs forces contre l'ennemi commun, se firent bientôt une rude guerre. Le principal appui du Prince de *Kouei* & l'ame de son parti, étoit un sage & vaillant Chrétien, Vice-Roi du *Koang si*, appellé *Kiukesse*, & nommé au baptême *Thomas*. Ce Ministre conseilla d'abord à son Maître de faire quelques avantes auprès de son Compétiteur, en lui notifiant son élection; mais l'Envoyé fut très-mal reçu. A peine même étoit-il sorti de l'audience, qu'on se saisit de sa personne, & qu'on le mit à mort sans autre forme de procès.

La Cour de *Koantcheou*, après un attentat si horrible contre le droit des gens, s'attendit bien que le Prince de *Kouei* ne tarderoit pas à s'en venger. Elle voulut prévenir ses ennemis, & levant aussi-tôt une grande armée, on la fit partir pour *Chaotcheou*. Dès les premiers jours de sa marche, elle rencontra les troupes du Prince de *Kouei*, qui mieux composées & mieux conduites, la battirent à plate couture. C'étoit autant qu'il en falloit pour avancer les affaires des *Mancheoux*. A la premiere nouvelle de cette défaite, leur Général *Lychin*-

tong, Officier Chinois, qui s'étoit jetté dans le parti dominant, s'approcha de *Koantcheou* à la tête d'un grand corps de troupes. Les mesures qu'il prit pour couper les vivres à cette grande Ville, & les menaces qu'il fit aux habitans des plus violentes exécutions militaires, les engagerent à se soumettre le jour même qu'il leur en fit la sommation. Depuis ce temps-là il n'est plus parlé dans l'histoire du prétendu Empereur, frere du Prince de *Tang*.

La prise d'une Place aussi importante que l'étoit *Koantcheou*, produisit l'effet qu'on en devoit attendre, qui étoit d'enflammer toujours de plus en plus l'ardeur des Tartares, & d'augmenter la confiance de leur Général. Aussi vint-il tout de suite se présenter devant *Chaoking*, où le Prince de *Kouei* sembloit avoir fixé son séjour. Comme la Ville étoit forte par sa situation, & que tout s'y trouvoit en bon état, le Vice-Roi *Thomas* conseilla au Monarque de s'y arrêter, & d'y courir les risques d'un long siege : *d'autant plus*, lui écrivoit-il, *que dans les circonstances où nous sommes, votre Majesté ne peut en trop faire pour se mettre en ré-*

putation de valeur, rien ne contribuant plus à relever le courage des troupes que la présence & la hardiesse du Souverain.

Mais cette sage remontrance fut en pure perte. La timidité des Eunuques prévalut sur les hardis conseils du Ministre, & le Prince de *Kouei* alla se refugier incessamment à *Ooutcheou* dans le *Koangsi*. Le Général Tartare qui avoit principalement en vue de se saisir de la personne de ce Prince, le suivit bientôt dans son asyle, & ayant trouvé à son arrivée que le Monarque Chinois en étoit sorti, il songea à prendre cette Ville : celui qui commandoit dans la Place, lui en fit ouvrir les portes le jour qu'il s'y présenta, & toute la garnison se livra aux *Mancheoux*.



Un si pernicieux exemple ne fit point d'impression sur *Tinkouéseou*, Général des troupes du Prince de *Kouei*. Les Tartares mirent tout en œuvre pour le gagner ; mais il rejetta leurs offres avec tant de hauteur, qu'ils en furent vivement choqués. Ils se mirent aussitôt en marche, & vinrent l'attaquer sur les bords du *Tabo*. Le combat fut opiniâtre & sanglant. Le brave *Tinkouéseou* y fut tué ; & son Lieutenant, dans la crainte que cette mort répan-

que parmi les soldats ne ralentît leur courage, fit prudemment sonner la retraite. Il la fit en très-bel ordre, sans que l'ennemi osât l'attaquer.

Peu de temps après les Tartares prirent la résolution de venir assiéger *Kouelin*, Ville Capitale du *Koang si*. Le Prince de *Kouei* y étoit avec toute sa Cour; mais à peine eut-il appris que l'ennemi approchoit, qu'on le vit encore se retirer honteusement. Il confia la défense de cette importante Place au brave Vice-Roi *Thomas*, qui força les ennemis à lever le siege, & les battit en plusieurs occasions.

Le succès de cet habile Général détermina quelques-uns des principaux Seigneurs de l'Empire, à quitter le service des Tartares, & à embrasser les intérêts du Prince de *Kouei* qu'on regardoit comme le légitime Souverain de la Chine.

Il y avoit aussi dans la Province de *Foukien* un *Bonze*, qui pendant sa jeunesse s'étoit fort distingué dans les troupes par sa bonne conduite & par sa valeur. Las de gémir nuit & jour dans son monastere sur les malheurs de sa patrie opprimée, il voulut la délivrer du joug des Tartares. Per-

ſonne ne ſe défioit de ce ſolitaire, qui ſous prétexte de promener en divers lieux ſes petites idoles, parcourut impunément tout le *Foukien*, & s'y fit des partiſans en grand nombre.

Il en vint même juſqu'à intéreſſer dans ſon projet le plus dangereux ennemi qu'euſſent les *Mancheoux*, le plus capable de déranger leurs affaires, & de produire une révolution en faveur du Monarque Chinois. C'étoit l'Amiral *Chinchikong*, fils d'un fameux Corſaire, qui avoit rendu de grands ſervices aux Tartares. Aſſuré d'avoir en ſa diſpoſition les forces navales de ce Marin, le *Bonze* guerrier ne vit pas plutôt les deux Provinces de *Koantong* & de *Kiangſi* révoltées contre l'Empereur, qu'il leva le maſque à ſon tour, & ſe mit ſans aucun ſcrupule à la tête des troupes qui venoient le joindre. En très-peu de temps la Province entiere fut ſi ébranlée, qu'on la regarda comme perdue pour les Tartares, & preſque acquiſe au Prince de *Kouei*.

Quand on eut appris à *Pékin* la perte de ces trois Provinces, preſque tous les *Mancheoux* commencerent à déſeſpérer de la conquête de la Chine, au

moins en entier. Cependant le Conſeil de Régence, ou plutôt *Néchingouang* qui en étoit l'ame, n'en perdit rien de ſon ardeur à pourſuivre l'entrepriſe, ni de l'eſpoir qu'il avoit de la faire heureuſement réuſſir.

Il employa pour l'exécution de ſes grands deſſeins, tous les moyens que la plus adroite politique peut ſuggérer, & il ne fallut à ce Prince qu'environ deux années, pour remettre les affaires de la Nation ſur le bon pied, & pour rendre le jeune Empereur ſon neveu, maître abſolu de toute la Chine.

Les Chinois eurent le malheur de perdre par divers accidents quelques-uns de leurs meilleurs Généraux, & entr'autres le *Bonze*, qui s'étoit mis à la tête des armées, & qui montra des talents militaires, qu'on ne devoit pas naturellement attendre d'un homme élevé dans l'obſcurité d'un Cloître. La perte de tous ces braves Commandans n'empêcha pas les Chinois de réſiſter encore quelque temps à la puiſſance des *Mancheoux*.

Pluſieurs Mandarins, ennemis de la nouvelle domination, formerent un parti conſidérable & ſe révolterent ou

vertement. Ils publierent contre les Tartares un manifeste, qui fit une impression étonnante sur les esprits. Toutes les Villes du *Chansi* secouerent le joug, & plus de cent mille hommes prirent les armes pour attaquer les fiers Conquérans de l'Empire Chinois. Ce ne fut qu'après bien du sang répandu que les *Mancheoux* vinrent à bout de dissiper le parti qui s'étoit formé contre eux.

La révolte du *Chansi* fut plus difficile à appaiser : voici ce qui l'occasionna. Le jeune Empereur des Tartares, approchant de sa quatorzieme année, la Régence pensa à le marier, & jetta les yeux sur la fille d'un Prince *Mongou*, puissant par lui-même, & très-accrédité dans sa Nation. La politique étoit bonne, puisqu'on intéressoit par-là les *Mongous* aux progrès des armes tartares, & à la conquête entiere de la Chine. Un des premiers Seigneurs de la Cour, suivi d'un nombreux cortege, parti de *Pékin*, pour aller faire la demande de la Princesse, & arriva à *Tabytong*, dans le *Chansi*, où les jeunes gens de sa suite firent d'abord beaucoup de désordre. L'excès alla si loin, qu'ils eurent

l'impudence d'enlever la fiancée d'un des plus apparents de la Ville; action inouie jusqu'alors parmi les Chinois.

Le Gouverneur de le Ville ne fut pas plutôt informé de l'enlevement de cette jeune personne, qu'il courut à l'hôtel de l'Ambassadeur pour lui porter ses plaintes, & pour demander raison de cette insulte. Mais ce *Mancheou* étoit jeune lui-même, étourdi & un peu libertin : il ne fit que rire de l'aventure. *Kiansay* au contraire (c'étoit le nom du Gouverneur Chinois) pouvoit être regardé comme un des plus graves Mandarins qu'il y eût dans l'Empire, ferme dans ses résolutions jusqu'à l'opiniâtreté, & par-là incapable absolument de se payer d'un prétendu bon mot. Il insista donc avec force sur la punition que méritoient les coupables, & malheureusement on lui répondit toujours sur le même ton : c'est-à-dire, en plaisantant beaucoup sur l'embarras du pauvre fiancé. *Il n'est point question*, répondit brusquement le Mandarin, *ni du fiancé, ni de l'embarras où il se trouve : il s'agit de ma Ville qui veut avoir justice de l'insolence de vos gens. Puisque vous refusez de la*

lui rendre, je me charge de cette commiſſion.

Il ſort à ces mots, ordonne aux habitans de s'armer, & s'étant mis à leur tête, il va faire main-baſſe ſur toute le ſuite de l'Ambaſſadeur.

Ce maſſacre n'étoit qu'un foible prélude des deſſeins vindicatifs du Gouverneur. Il diſtilla tout le venin de ſa haine dans un violent manifeſte qu'il publia bientôt, & dans lequel les *Mancheoux* étoient repréſentés comme autant de monſtres, qu'on ne pouvoit laiſſer vivre à la Chine ſans être reſponſables de leurs excès, & ſe rendre auſſi coupables qu'eux. La honte de leur origine, leur dépendance de l'Empire Chinois, l'époque de leur rebellion encore récente, les ravages affreux qu'ils avoient faits en différentes Provinces, leur perfidie à l'égard d'*Ouſankouei*, l'ambition de leurs Chefs, l'inſolence de leurs ſoldats, les mœurs féroces de leur Nation, tous ces traits réunis donnoient effectivement une idée horrible de ces Conquérans. On finiſſoit par une exhortation pathétique à tous les Chinois, afin qu'ils euſſent à ſe rendre inceſſamment auprès de *Kianſay*, qui étoit réſolu de périr

dans cette guerre, ou de la terminer avec ſuccès, par la ruine entiere des tyrans.

Ce libelle produiſit, comme on le ſouhaitoit, une étrange agitation dans le *Chanſi*, & le rebelle Gouverneur ſe vit bientôt à la tête d'une forte armée, à qui il communiqua toutes ſes fureurs. Il fit plus; un de ſes confidents alla de ſa part à la Cour du Prince *Mongou*, dont la fille étoit deſtinée au jeune Empereur; avec ordre de ne rien oublier pour gagner entiérement ce Tartare. L'envoyé étoit habile, & ſa négociation réuſſit. Il tourna ſi bien l'eſprit du *Mongou*, qu'il tira de lui une double promeſſe, de rompre abſolument avec les *Mancheoux*, en leur refuſant la Princeſſe qu'ils demandoient, & de venir en perſonne dans le *Chanſi* avec le plus de troupes qu'il pourroit lever parmi ſes vaſſaux, ou chez ſes voiſins.

Le Conſeil de Régence comprit d'abord tout ce qu'il y avoit de dangereux dans cette révolte, & en particulier dans l'intrigue des révoltés avec les *Mongous*. Une bonne partie des troupes Impériales étoit de cette Nation Tartare; qui avoit envahi au-

trefois, & possédé long-temps l'Empire de la Chine ; rien n'étoit donc plus naturel que de voir l'ambition de ce peuple se réveiller subitement à l'occasion des troubles du *Chansi*, Province limitrophe des *Mongous*, où ils étoient assurés d'être reçus. Aussi le premier soin de *Néchingouang* fut-il d'écarter, à quelque prix qu'il en dût coûter, la tempête qui se formoit de ce côté-là.

Il commença par rompre l'alliance que les Chinois venoient de faire avec les *Mongous* ; il fit ensuite marcher une grosse armée contre les rebelles. *Kiansay* attendoit les Tartares de pied ferme. Il leur livra bataille, & remporta deux victoires completes. Le Prince Régent fut obligé de se mettre lui-même en campagne ; il évita prudemment le combat, & eut soin de se bien retrancher, dans le dessein de lasser ses ennemis. Cette manœuvre ne plut pas à tout le monde, & les troupes furent souvent exposées à perdre patience. *Adieu donc, Mancheoux*, leur crioit-on sans cesse du camp ennemi, *vous voilà sur votre départ, bientôt vous reverrez vos chaumieres. Ne manquez pas d'emmener votre petit Empereur ; il*

est temps de le marier, & nos fiancées ne sont pas plus pour lui que pour vous.

Il est certain qu'un Général moins ferme & moins maître de ses troupes, auroit été contraint de céder tôt ou tard à l'impression que ces misérables propos faisoient dans l'armée. Combien de batailles perdues en toutes sortes de pays, pour avoir été données à contre-temps par des Généraux très-versés dans leur art, mais incapables de résister aux clameurs des soldats! *Néchingouang* n'étoit pas homme à échouer contre cet écueil: & il persévera dans sa manœuvre tout le temps qu'il la jugea utile à son projet.

Les Tartares eurent bientôt lieu d'approuver la conduite de leur Général. *Kiansay* avoit beaucoup fatigué ses troupes par des marches & des contre-marches; les subsistances commençoient à lui manquer. La saison devenoit rude, & il se voyoit menacé d'une désertion générale. Son Armée fut bientôt détruite, & il ne lui resta d'autre parti à prendre que de se dérober à la vengeance des Tartares.

Le plus odieux de tous les ennemis qui s'éleva contre les *Mancheoux*, étoit un Tyran nommé *Chanhienchong*,

Son caractere dominant étoit une cruauté réfléchie, & supérieure à celle des Nérons & des Attilas. Ce scélérat ravagea d'abord le *Houkouang*, où durant plusieurs jours il fit jetter dans la riviere les habitans d'une grande Ville dont il venoit de se rendre maître. La colere n'eut point de part à cette action féroce : *Chanbienchong* ne vouloit que s'amuser, en se donnant le plaisir barbare de voir ces malheureux aux prises avec les flots ou avec ses soldats, qui armés de lances, bordoient le rivage des deux côtés.

Du *Houkouang* il passa dans le *Séchuen*, & le soumit tout entier. Il y prit même le titre de Roi. Quelques jours après sa prétendue élévation au Trône, un des Eunuques de son palais, en lui adressant la parole, oublia de le traiter de Majesté. Cet oubli, tout involontaire qu'il étoit, fut sur le champ puni de mort; & quelques Eunuques ayant paru sensibles au malheur de leur confrere, le Tyran indigné en prit occasion de les proscrire tous : on en égorgea plus de trois mille dans le *Séchuen*.



Ennemi mortel des lettres & des Lettrés, il mit tout en œuvre pour

rendre ses sujets aussi ignorans que lui. Un de ses Officiers lui ayant mis en main, je ne sais quel projet de réforme pour les troupes, qui marquoit de la réflexion & de l'étude, *Chanhienchong* pour toute réponse le fit massacrer dans le moment; & la raison qu'il apporta pour justifier ce cruel arrêt, c'est qu'il n'aimoit pas les censeurs, qu'il craignoit les nouveautés, & qu'on devoit s'en tenir aux anciens usages. Il fit plus : afin de n'être pas exposé à recevoir jamais de pareilles leçons, il voulut aller à la source du mal, & voici comment il s'y prit.

Dans une Ordonnance qu'il publia, il eut le front d'attribuer tous les maux qui désoloient la Chine, à l'ignorance de ceux qui étoient en charge. Sur quoi il commandoit bien sérieusement à tous les Lettrés du *Séchuen* de s'appliquer mieux qu'ils n'avoient fait jusqu'alors à la lecture des bons livres, & de se tenir prêts à comparoître devant lui à un certain jour qu'il déterminoit, pour être examinés par lui-même. Plus de trente-deux mille Lettrés se rendirent dans le lieu qu'on leur avoit prescrit. A peine furent-ils assemblés dans la vaste enceinte des

jardins du palais, que *Chanhienchong* ayant paru, se mit à parcourir les rangs. Mandarins, Docteurs, Bacheliers, &c. tous furent taxés d'ignorans. Ces injures n'étoient que le prélude du traitement cruel qu'on leur préparoit. Bientôt une troupe de soldats fondit sur ces malheureux, & les massacra impitoyablement.

L'ordre des *Hochangs* ne tarda pas à être traité d'un maniere aussi cruelle. *Chanhienchong* apprit qu'un de ces Moines idolâtres s'étoit exprimé sur son compte avec plus de liberté qu'il ne convenoit. Il soupçonna tout le corps d'avoir à-peu-près les mêmes sentiments, & dès-lors il jura sa perte. Le Tyran feignit d'abord une grande dévotion à l'idole *Fo*; & sur le bruit qu'il vouloit lui faire un sacrifice pompeux, tel que la Chine n'en avoit jamais vu de semblable, on vit les *Hochangs* jeunes & vieux se mettre en campagne de tous les déserts du *Séchuen*, pour accourir en foule au lieu marqué. Le sacrifice commença, en effet le jour même de leur arrivée; mais ces pauvres solitaires en firent les fraix : vingt-cinq mille & plus furent égorgés aux pieds de l'idole.

Prodigue envers ſes ſoldats, & familier à l'excès avec le moindre d'entr'eux, *Chanbienchong* exigeoit des uns & des autres, qu'ils paruſſent toujours dans la gaieté. Un ſigne de triſteſſe, le nuage le plus léger étoit mis au nombre des plus grands crimes que le Tyran ne pardonnoit jamais. Auſſi en coûta-t-il la vie à pluſieurs pour avoir péché en ce point, c'eſt-à-dire pour s'être préſentés devant lui avec un air ſombre. Il s'autoriſoit dans cette pratique bizarre, par le prétexte de couper racine aux conſpirations & autres révoltes : les ſeuls eſprits mélancoliques étant capables ſelon lui, de former & de bien conduire un complot. Une précaution ſi exceſſive, pour ne pas dire extravagante, fut extrêmement utile à ce brigand, & ne laiſſa pas que de lui attacher bien des ſcélérats.

Cependant il éprouva que l'attachement qu'on a pour un Tyran, n'eſt pas à beaucoup près auſſi ſolide qu'il le ſuppoſoit. Informé que les Tartares ſe raſſembloient peu à peu dans le *Chanſi*, il s'attendit à les avoir bientôt ſur les bras, & il voulut les prévenir.. Il fit

donc un gros détachement qui devoit aller occuper *Hanchong*, Place forte par sa situation, que les *Mancheoux* ne pouvoient éviter en prenant la route du *Séchuen*. Le Commandant & les soldats de cette troupe ne se virent pas plutôt loin de l'armée, qu'ils prirent la résolution de se donner aux Tartares, & ce fut pour eux en effet que le détachement s'empara de *Hanchong*.

Cette nouvelle portée à *Chanbienchong* le rendit furieux : il y trouva une occasion de satisfaire sa cruauté, & il la saisit. Ces déserteurs étoient pour la plupart de *Chingtou*, Capitale du *Séchuen* : c'en fut assez pour décharger sa colere sur les habitans de cette Ville. Il les fit sortir par différentes troupes, hommes, femmes, enfans, sous prétexte de les transférer ailleurs ; & chaque troupe ayant été conduite en un lieu étroit, à quelque distance de la Ville, on les y égorgea toutes successivement durant plusieurs jours. Les Historiens assurent que le nombre des malheureux qui périrent à cette cruelle boucherie, monta à plus de six cents mille.

Le reste de la Province eut bientôt son

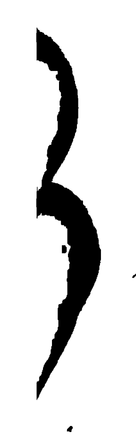
son tour. La Cavalerie de *Chanbienchong* se répandit comme un torrent dans les divers quartiers du *Sécbuen*, mettant tout à feu & à sang, coupant les arbres, rompant les digues, & faisant de ce pays un vaste désert. La plupart des habitans de la campagne eurent à la vérité le temps de se sauver dans l'épaisseur des bois, ou dans d'autres lieux de difficile accès ; mais la misere & la faim en firent périr plus de la moitié.

Le motif du Tyran dans ces barbares exécutions, ou du moins celui qu'il fit le plus valoir auprès de ses soldats, pour les rendre dociles à ses ordres, fut que l'armée Tartare, sachant la Province en cet état, n'auroit plus envie d'y entrer ; qu'ils y consumeroient tranquillement leurs grands amas de vivres pour passer ensuite dans des Provinces plus fertiles, pénétrer dans le *Petcheli*, & s'emparer à leur tour de *Pékin*. Il avoit un tel ascendant sur l'esprit de ses troupes, qu'elles le crurent sans beaucoup de peine, & s'empresserent de lui obéir.

Il en coûta un peu plus à cette armée de brigands, pour se prêter à l'horrible sacrifice que *Chanbienchong*

exigea d'eux, après le ſacagement de la Province. Officiers & ſoldats, tous jouiſſoient de certaines aiſances qui ne ſont guere compatibles avec la diſcipline militaire. La plupart même avoient quantité de belles eſclaves, qu'on avoit épargnées dans le maſſacre de tant de villes & de villages. Le Tyran ſe perſuada avec raiſon qu'un pareil train ne convenoit point du tout à des guerriers, qui ſe propoſoient de grands deſſeins, & qui alloient ſe mettre en voie de les exécuter glorieuſement. Mais la maniere dont il s'y prit pour délivrer ſon armée de cet attirail embarraſſant, eſt bien digne d'un monſtre tel que lui.

Il fit entendre aux troupes que ce tas de femmes ne pouvoit que leur être funeſte en amoliſſant leur courage, en retardant leur marche, en gênant leurs opérations; & ſa concluſion fut qu'il falloit ſe défaire au plutôt de ces ennemis domeſtiques, ſur la parole qu'il leur donnoit de les dédommager abondamment de ce ſacrifice, quand ils ſeroient au bout de leur carriere. „ Moi „ qui ſuis votre Roi, ajouta-t-il, je „ vais vous donner l'exemple. Outre „ les quatres Reines de qui j'attends un „ Prince héritier, j'ai de plus trois cents



„ esclaves. Mon dessein est de conserver „ huit de ces captives, pour le service „ de la Reine, & d'immoler aujourd'hui à vos yeux toutes les autres. „ Que chacun de vous se fasse une gloire de m'imiter. Souvenez-vous que „ je suis votre pere, autant & plus encore que votre Maître. Je vois plus „ loin qu'aucun de vous, & je ne „ cherche après tout qu'à vous rendre „ heureux. Il immola effectivement ce même jour ses deux cens quatre-vingt-douze esclaves, & tous les soldats traînerent les leurs dans une vaste prairie, où ils les massacrerent sans pitié.

Cette barbare exécution une fois faite, *Chanbienchong* jugea à propos de tirer insensiblement son armée du *Séchuen*, & de la mettre au moins en mouvement, pour lui ôter de devant les yeux l'affreux théâtre où venoit de se passer cette horrible scene. Il lui fit donc prendre incessamment la route de *Hanchong*. Quelques-uns de ses gens, sur qui il comptoit le plus, eurent ordre de s'introduire successivement dans cette Place, en se donnant pour déserteurs ; & à chaque occasion importante, un de ces espions devoit s'enfuir adroitement

de la Ville pour venir apprendre au Tyran ce qui s'y paſſoit.

Etant arrivé à *Cunking*, il ſut par cette voie que les Tartares étoient encore à *Singhan*; ce qui lui fit juger qu'en ſe preſſant un peu, il pourroit inveſtir *Hanchong* avant qu'ils y fuſſent venus. Il hâta ſa marche, & uſa de tant de diligence, qu'il ſe trouva à quatre lieues de cette Ville, ſix jours après ſon départ de *Chunking*. Un autre eſpion vint l'avertir alors qu'un gros détachement de *Mancheoux* étoit à la vérité entré dans *Hanchong*; mais qu'on n'y attendoit pas de long-temps le reſte de leur grande armée. Sur cet avis *Chanbienchong* crut pouvoir s'arrêter quelques jours, pour laiſſer repoſer ſes troupes: ce délai ne pouvant lui être préjudiciable, par la raiſon que les choſes ſeroient à-peu-près dans le même état, lorſqu'il voudroit reprendre ſa marche.

Malheureuſement pour lui, l'Officier qui commandoit le détachement ennemi qui venoit tout récemment d'entrer dans *Hanchong*, étoit un de ces *Mancheoux* infatigables, nés pour conquérir la Chine. Dès qu'il fut arrivé dans la Ville, il joignit aux trou-

pes du détachement Tartare le corps de Chinois qui avoit abandonné le Tyran, & tout ce qu'il trouva parmi les Bourgeois de gens disposés à le suivre. Un jour qu'on s'y attendoit le moins, il fait sortir tout ce monde, qu'il place sur les hauteurs du chemin que l'armée ennemie devoit prendre en voulant s'approcher de *Hanchong*. Son dessein étoit seulement de retarder la marche du Tyran, de lui disputer le terrain pied à pied, en attendant le gros de l'armée Tartare. Mais le succès de cette journée fut bien supérieur à celui qu'il se proposoit.

C'est un usage parmi les *Mancheoux*, que le Général est toujours précédé lorsqu'il marche en campagne, d'un petit nombre d'archers à cheval. Celui-ci en avoit six. Il voulut s'avancer avec eux, pour reconnoître la position du camp ennemi, en prenant la précaution de se faire accompagner par le Capitaine des déserteurs de *Chanhienchong*. Les gardes avancées apperçurent cette petite troupe de fort loin; & la croyant beaucoup plus nombreuse qu'elle n'étoit, un Cavalier se détacha aussi-tôt pour aller avertir le Tyran que les Tartares approchoient. *Cela*

ne peut pas être, repart-il incontinent : *mes espions sont fideles ; & le dernier qui est venu de Hanchong, m'a protesté qu'il n'y avoit dans cette Ville qu'un détachement de Mancheoux, qui tremble de peur à mon approche.*

D'autres Cavaliers également trompés à la vue des tourbillons de poussiere qu'ils découvroient sur les hauteurs, vinrent confirmer le premier avis : disant que l'armée Tartare étoit sûrement en pleine marche ; & qu'en fort peu de temps on la verroit paroître. Alors *Chanbienchong* transporté de colere fit saisir ces messagers trompeurs, ainsi les qualifioit-il, en les accablant d'injures, & en jurant de les faire pendre à son retour. Il monte cependant à cheval, vêtu comme il étoit sans cuirasse, & n'ayant pour armes qu'une lance. Déjà il se trouvoit bien loin du camp, lorsqu'il fut reconnu par le Capitaine des déserteurs qui le montrant au Général *Mancheou*, s'écria tout haut : *Voilà le Tyran, c'est lui-même*..... A ce cri un des archers bande son arc, & courant à bride abbatue au-devant de *Chanbienchong*, il lui décoche une fleche qui le perce au cœur, & le fait tomber aux pieds du cheval.

Plusieurs de ses Officiers qui s'étoient hâtés de le suivre, ne l'eurent pas plutôt vu étendu à terre, qu'ils s'enfuirent tous précipitamment ; ne doutant pas qu'il n'y eût là au moins cent mille Tartares qui alloient bientôt les accabler. Cette idée en très-peu de temps fut celle de toute l'armée. Ainsi chacun de ces bandits pensa efficacement à se garantir du danger : les uns firent offrir leur service aux *Mancheoux*, qui l'accepterent ; d'autres se retirerent dans le *Yunnan*, où ils formerent un gros parti, & la Province de *Séchuen* se trouva par-là même entiérement soumise. Il fallut bien des années pour repeupler cet infortuné pays, mais enfin on en vint à bout.

Malgré ces succès, le Conseil de Régence n'en sentit pas moins la difficulté qu'il y auroit à achever promptement la conquête d'un si vaste Empire. On proposa divers expédients pour hâter la consommation de ce grand ouvrage, & après bien des délibérations, on s'arrêta à celui que nous allons dire. Il fut résolu de combiner tellement ensemble les forces Tartares avec celles des Chinois fideles, qu'il en résultât un moyen sûr d'arra-

cher non-feulement au Prince de *Kouei* fes quatre Provinces, mais de maintenir les autres dans le devoir. Cette combinaifon confifta principalement à donner en fiefs à quelques-uns des plus grands Seigneurs de la Chine les quatre Provinces dont jouiffoit le Prince de *Kouei*. On mit en poffeffion de ces efpeces de Souverainetés, les Seigneurs qu'on crut les plus capables de contribuer à l'entiere conquête de l'Empire Chinois. On n'eut garde d'oublier dans la diftribution des faveurs le célebre *Oufankouei*, dont on connoiffoit le courage & les talents militaires. Il obtint une des meilleures parts de la dépouille d'un Prince pour les intérêts duquel il avoit autrefois combattu fi généreufement. Il eft peu d'ames affez fortes pour réfifter aux attraits d'une brillante fortune.

Ces grands Vaffaux devoient payer à l'Empereur un tribut annuel, entretenir des troupes à leurs dépens, recevoir celles des *Mancheoux*, quand elles entreroient dans leur Principauté, & gouverner du refte en Souverains équitables les Provinces qui leur étoient confiées.

Le but de cette politique étoit,

comme on le voit aisément, d'intéresser les Grands de l'Empire aux progrès des armes Tartares, & de gagner en même-temps les peuples, en leur donnant des Chinois pour Souverains particuliers. Il ne paroissoit pas qu'on eût quelque chose à craindre d'un pareil établissement; n'étant point à présumer que des hommes d'honneur, d'une fidélité bien éprouvée, liés aux *Mancheoux* par un serment solemnel, & devant toute leur grandeur à la libéralité du Monarque, pussent jamais abuser de ses graces, jusqu'au point de lui être infideles.

Mais quoiqu'il en dût arriver dans la suite des temps, du moins est-il bien certain que les succès de cette année & ceux de la suivante, justifierent pleinement la disposition qu'on venoit de faire. Les nouveaux Princes s'étant mis bientôt en campagne, remporterent par-tout de grands avantages. Deux Gouverneurs dans le *Koantong* livrerent à l'un d'entr'eux les Villes où ils commandoient; ce qui obligea le Prince de *Kouei* à sortir de *Chaokin*, pour se retirer à *Outcheou* dans le *Koang si*. Cette retraite qui marquoit beaucoup de foiblesse dans ce Monar-

que, déplut fort au Vice-Roi *Thomas*, qui avoit toujours le titre de principal Ministre, quoiqu'il résidât à *Koueilin*. Mais les lettres que ce grand Mandarin écrivit là-dessus à son Maître, ne purent vaincre sa timidité, & furent absolument sans effet. Il en fut de même au sujet des sollicitations du Vice-Roi en faveur de cinq Seigneurs de la Cour, que le Prince avoit fait arrêter sous prétexte de quelque malversation dans leurs emplois. Comme ces coupables vrais ou prétendus avoient beaucoup de partisans dans les troupes, il étoit à craindre que leur disgrace n'eût tôt ou tard de fâcheuses suites.

L'événement ne fit que trop voir combien cette crainte étoit fondée. Deux ou trois batailles perdues coup sur coup affoiblirent considérablement le parti du Prince de *Kouei*; & on regarda ces défaites comme l'effet du dépit de quelques subalternes, parents ou amis des prisonniers. Ces victoires des *Mancheoux* leur ouvrirent la porte du *Koangsi*, où ils prirent en fort peu de temps cinq ou six Villes.

Celle qui leur tenoit le plus au cœur,

étoit sans doute *Koueilin*, dont la vue avoit cependant de quoi les effrayer en leur rappellant les différentes victoires que le Vice-Roi *Thomas* y avoit remportées sur eux. Ce grand homme, ainsi que nous venons de le dire, s'y trouvoit actuellement, & il avoit donné de si bons ordres, qu'il lui venoit de tous côtés divers corps de troupes pour défendre sa Ville, en cas de siege. Ces troupes entrerent effectivement dans *Koueilin*, plusieurs jours avant que la Place fût investie; & elles étoient en si grand nombre, que le Vice-Roi se crut en état de faire sortir un de ses Lieutenans à la tête de quatre mille hommes, pour aller reconnoître l'ennemi de près, & l'incommoder dans sa marche. Mais le parti du Prince Chinois n'avoit plus guere au temps que nous parlons, que des mécontents ou des traîtres. L'Officier & le détachement qu'il commandoit ne furent pas plutôt sortis de la Ville, qu'ils prirent la résolution de n'y plus rentrer : quelques-uns allerent se joindre aux *Mancheoux*, & les autres se retirerent chacun chez soi. Le reste de la garnison ne voyant point revenir ce corps de troupes, perdit courage, &

déſeſpérai de pouvoir défendre cette Place. Il ſe forma des cabales, dont le réſultat fut qu'il falloit évacuer entiérement *Koueilin*. Le Vice-Roi eut beau mettre en œuvre tout ce qu'il avoit d'éloquence & de crédit pour ramener ces miſérables à leur devoir; on ne l'écouta point : en moins de trois jours il ne reſta pas un ſeul ſoldat dans la Ville.

Ces lâches firent encore plus que d'abandonner leur Gouverneur. A meſure qu'ils rencontroient quelque corps de Chinois qui accouroit à la défenſe de *Koueilin*, ils ne manquoient pas de lui faire entendre que cette bonne volonté étoit déſormais inutile; que le Vice-Roi avec ſon grand zele n'étoit au fond qu'un homme entêté de l'opinion de ſon mérite, & déterminé à périr; qu'avant leur arrivée à la vue de la Place, elle ſeroit priſe, ou tout au moins inveſtie par une prodigieuſe armée des *Mancheoux*. De pareils diſcours firent une telle impreſſion ſur ceux à qui on les débita, qu'aucun de ces ſecours n'oſa aller plus avant, ils prirent tous une route oppoſée, & la Ville de *Koueilin* continua d'être comme elle étoit, entiérement dégarnie de troupes.

Dans cette extrêmité les habitans représenterent au Vice-Roi *Thomas* qu'ils n'étoient pas en état de résister eux seuls à l'armée ennemie, au risque évident de voir leur Ville ruinée de fond en comble par les Tartares. Le sage Mandarin ne prétendoit pas non plus exiger de ces Bourgeois un effort généreux à la vérité, mais qui après tout n'eût abouti à rien dans la circonstance présente ; aussi n'y eut-il à cet égard aucune contestation entr'eux & lui. Il n'en fut pas de même lorsqu'ils voulurent lui persuader de sortir de la Ville, pour mettre sa personne en sûreté. Tout ce qu'on put lui dire à ce sujet fut inutile. Il voulut demeurer dans la Place pour y maintenir le bon ordre, & ne pas concourir par son exemple à augmenter le nombre des traîtres. „ Mais, lui disoient ces bonnes gens „ les larmes aux yeux, déterminé que „ vous êtes à ne pas reconnoître l'Em„ pereur *Mancheou*, ses Généraux in„ failliblement vous feront mourir. „ Votre inviolable attachement au „ Prince de *Kouei*, sa proclamation qui „ fut votre ouvrage, & vos victoires „ sur les armées de nos Conquérans ne „ vous promettent pas un traitement plus

„ doux. A la bonne heure, répondoit
„ gravement le Mandarin ; j'aurai fait
„ mon devoir, & je mourrai content.
„ Eh ! ferois-je digne de vivre, si un
„ trait de lâcheté prolongeoit mes
„ jours !

Malgré les instances de ses plus intimes amis, il ne voulut jamais abandonner la place où il s'étoit enfermé, quoiqu'elle ne fût pas en état de défense. Dès que les Tartares s'en furent rendu maîtres, le Vice-Roi parut devant leur Général, & lui dit.

„ Ayant eu le malheur de perdre
„ une Ville aussi importante que l'est
„ *Koueilin*, je n'ai plus rien qui m'at-
„ tache à la vie ; & je m'attends sans
„ peine à mourir bientôt. A mourir
„ bientôt, repartit le Général ! Eh
„ pour qui donc nous prenez-vous ?
„ Sommes-nous des barbares ou des
„ brigands ? Les hommes de votre mé-
„ rite ne doivent s'attendre qu'à de
„ nouveaux honneurs de la part des
„ sages *Mancheoux*. Voyez le rang où
„ ils m'ont élevé, & la confiance qu'ils
„ ont en moi, suivez mon exemple,
„ en vous donnant à eux de bonne gra-
„ ce ; aussi-bien votre Prince ne peut
„ se soutenir plus long-temps ; & il
„ vous abandonne le premier.

On accorda quelques jours au Vice-Roi, pour se déterminer à la soumission qu'on exigeoit de lui. Mais comme on ne put rien gagner sur cette ame fiere & généreuse, les Tartares, suivant leur usage, se crurent obligés d'arracher la vie à un homme que sa fidélité seule leur fit paroître coupable. On ne peut blâmer ce brave Chinois d'avoir témoigné un zele si ardent pour les intérêts de son Souverain; mais étoit-il bien excusable d'avoir voulu rester dans une place qu'il ne pouvoit plus défendre, & n'auroit-il pas mieux fait de conserver ses jours pour les employer au service de son Prince? Ce n'est que quand on ne peut plus être utile à la Patrie, qu'il est permis de se livrer à sa mort.

Après la prise de *Koueilin*, plusieurs Villes, & même des Provinces entieres se soumirent aux *Mancheoux*. Ceux-ci eurent la douleur de voir descendre au tombeau le principal auteur de tant d'heureux succès; je veux parler de *Néchingouang*, de ce fameux Régent de l'Empire, qui fut tout à la fois un grand Capitaine, & un habile Politique. Il fut sincérement regretté de toute la Nation, & du jeu-

ne Empereur ſon neveu, qu'il avoit mieux aimé placer ſur le trône que d'y monter lui-même.

Les *Mancheoux* ſe voyoient maîtres de la Chine; mais tout leur faiſoit ſentir qu'ils n'y étoient pas ſans ennemis. Le plus puiſſant & le plus dangereux, étoit le Corſaire *Chinchikong*, qui avoit ſans aucune conteſtation l'Empire de la mer.

1652. Devenu plus hardi que jamais depuis la mort du Prince *Néchingouang*, il fit une deſcente dans le *Foukien*, qui eut de très-grandes ſuites. Non content de ravager la côte à ſon ordinaire, il voulut aſſiéger dans les formes la Ville de *Haytonching*, réſolu de ne rien oublier pour s'en rendre maître à quelque prix que ce fût. Les *Mancheoux* accoururent au ſecours de cette Place de tous les coins de la Province, & formerent une bonne armée, qui s'avança contre les Pirates avec toute la confiance de gens accoutumés à vaincre. Le Général Tartare ne doutoit pas qu'en uſant de diligence, il ne vînt à bout de ſurprendre *Chinchikong*, & de le forcer dans ſon camp. Mais cet ennemi étoit trop alerte, pour pouvoir être aiſé-



ment surpris. Informé de la marche des *Mancheoux*, il alla au-devant d'eux, les attaqua brusquement, & leur tua autour de sept mille hommes: le reste prit lâchement la fuite, & se dissipa. Revenu au siege, le Vainqueur fit de nouveaux efforts pour le terminer à son avantage: & il y réussit par un assaut. Tout ce qui se trouva en armes, fut passé au fil de l'épée: mais les Bourgeois ne souffrirent aucun mal.

Chinchikong se voyant maître de la campagne, rançonna plusieurs Villes qui se trouvoient sans défense; outre un grand nombre de Bourgs & Villages qui furent soumis à de grosses contributions.

Les Tartares, il est vrai, reprirent quelque temps après la Ville de *Haytonching*; mais l'infatigable Corsaire continua d'exercer ses pirateries, & il ne paroissoit pas facile de pouvoir réduire ce fameux brigand. On avoit toujours été persuadé à la Cour de *Pékin*, qu'il suffisoit d'avoir sur pied d'excellentes troupes de terre, & qu'une dépense en bâtiments de mer étoit absolument superflue pour affermir la Domination Tartare. L'excès des maux que l'Empire eut alors à souffrir, fut cause qu'on

ſongea enfin à conſtruire des vaiſſeaux, & à les armer en diligence. La Chine n'eſt pas le ſeul pays où le peu d'attention aux affaires de la marine a mis quelquefois les plus formidables puiſſances dans le cas de ſe voir braver par des voiſins jaloux & inquiets, qui prétendent à l'Empire des mers, parce qu'on ne ſe met pas en droit de le leur diſputer.

Voici à quelle occaſion la Cour de *Pékin* ouvrit les yeux ſur l'indiſpenſable néceſſité d'avoir une armée navale.

Chinchikong las de courir en aventurier, ſe mit en tête de ſe faire à la Chine un établiſſement conſidérable, en ſe rendant maître peu à peu de la Province de *Kiannang*. Il s'empara d'abord de la petite Iſle de *Tſongming*, où il fit conſtruire un grand arſenal, abondamment pourvu de toute ſortes d'armes & de proviſions. Les Miniſtres Impériaux virent tout cela d'un œil tranquille, ne croyant pas, ou plutôt affectant de ne pas croire que le Corſaire oſât porter ſes vues plus loin, qu'à ſe procurer une retraite ſûre & commode, d'où l'on comptoit bien de le chaſſer tôt ou tard. Mais l'ou-



vrage étant achevé, les *Mantcheoux* reconnurent bientôt qu'ils s'étoient trompés au sujet de ce Corsaire, en s'imaginant que cet implacable ennemi de leur Nation s'arrêteroit de lui-même en si beau chemin.

Ayant augmenté & rassemblé à loisir toutes ses forces dans son Isle, il entra tout-à-coup dans le *Kiang*, & remonta ce fleuve avec une flotte de huit cents voiles jusqu'à *Nanken*, qu'il se mit en devoir d'assiéger. Ce n'étoit point là une simple bravade : l'intention du Corsaire étoit bien sérieusement de serrer de près cette grande Ville, de la forcer à se rendre, & de s'y fixer. Il faut même avouer qu'eu égard aux circonstances de cette entreprise, tout sembloit promettre à *Chinchikong* un heureux succès.

La Place étoit mal pourvue de vivres : il n'y avoit que cinq à six mille Tartares de garnison. Ce nombre étoit peu considérable pour garder une Ville d'une étendue aussi immense. Le Général *Mantcheou*, après avoir songé aux moyens qu'il pouvoit employer pour soutenir le siege avec vigueur, s'avisa d'un expédient qui fait frémir d'horreur. Il proposa au Mandarin qui com-

mandoit dans la Place, d'égorger tous les habitans, ſous prétexte qu'ils étoient ſoupçonnés de favoriſer les ennemis. „ Ce maſſacre, ajouta-t-il, ne peut „ que nous mettre au large, par rap- „ port aux proviſions de bouche, qui „ ſûrement nous manqueront bientôt. „ Quoi donc, répondit le Mandarin, „ vous avez pu former ſérieuſement „ un pareil projet! La mort de quatre „ à cinq cents mille hommes vous pa- „ roît-elle un jeu? Eh! que faudroit- „ il de plus pour armer contre nous „ toute la Chine?

Le Tartare qui étoit naturellement féroce, voulut inſiſter ſur l'exécution de ſon projet; mais le Mandarin élevant la voix, & prenant un ton de maître, lui défendit au nom de l'Empereur d'ouvrir jamais la bouche à qui que ce fût ſur un deſſein ſi contraire à l'humanité. „ Ou bien, ajouta-t-il, „ ſi vous perſiſtez dans ce projet barbare, ſachez que je m'y oppoſerai efficacement. Ce ne ſera qu'après m'avoir immolé moi-même, que vous pourrez impunément égorger les autres. Le Tartare n'oſa prendre ſur lui une affaire de cette conſéquence, & il ne penſa qu'à ſe défendre vaillamment

jusqu'à l'arrivée du grand secours qu'il ne pouvoit manquer de recevoir bientôt.

Chinchikong montra beaucoup d'habileté dans l'attaque d'une Place, quoiqu'il ne fût accoutumé qu'à combattre sur mer. Cependant il ne put se rendre maître de *Nankin*, & fut contraint de renoncer à son entreprise Les assiégeans s'étant avisés de célébrer le jour de la naissance de leur Général, se livrerent totalement à la joie ou plutôt à la débauche la plus outrée. Tout le camp se trouva ivre. Les *Nankinois* profiterent de la circonstance, & le Gouverneur fit prendre les armes à la garnison & à un assez bon nombre d'habitans.

Cette petite armée sortit ensuite par différentes portes, pour fondre sur plusieurs quartiers à la fois : elle les attaque vaillamment & sans confusion. Ce ne fut d'abord qu'un pur massacre de gens qu'on égorge impunément dans le sommeil de l'ivresse ; mais enfin les horribles cris de quelques mourans éveillant peu à peu les voisins, tout fut en agitation dans le camp sans que personne se présentât pour diriger cette multitude de Corsaires, pour les

rallier autant qu'il étoit possible, & les mettre en voie de se défendre. Plusieurs cependant eurent encore assez de raison pour se souvenir de leurs vaisseaux : ils y coururent avec ardeur, laissant au pouvoir des Tartares tout ce qu'ils avoient débarqué d'armes, de bagages & de provisions. *Chinchikong* rappella tous ceux de ses gens qu'il avoit envoyés de côté & d'autre pour lever des contributions, & descendant du fleuve sans se trop presser, il se retira confus dans son Isle.

Il n'y fut pas long-temps sans apprendre que la Cour de *Pékin* venoit d'équiper une nombreuse flotte qui avoit des ordres précis de chercher les Corsaires, & de les combattre en quelque endroit qu'on pût les trouver. Sur cette nouvelle il arma lui-même, & tint ses vaisseaux prêts à tout événement.

Ce Corsaire fit même plus : comme au bout de quelques mois les Tartares ne paroissoient point, il se détermina à aller au-devant d'eux, pour savoir, disoit-il, à quoi s'en tenir touchant leur capacité en fait de marine. Dès qu'il les eut rencontrés, sa curiosité fut satisfaite, autant qu'il pouvoit le sou-

haiter. *Chinchikong* vit clairement à la manœuvre des *Mancheoux*, que leur habileté répondoit assez bien au peu d'expérience qu'ils avoient sur mer. Il les mit comme il voulut au-dessous du vent, les attaqua avec vigueur, & les battit sans beaucoup de peine. Plusieurs de leurs bâtiments furent coulés à fond, il en prit un plus grand nombre, & détruisit cette premiere armée navale des Conquérans de la Chine.

Le lendemain de sa victoire, *Chinchikong* se fit amener environ quatre mille prisonniers, qu'il avoit faits sur les vaisseaux dont il s'étoit saisi. Après une petite remontrance sur le tort qu'avoient les *Mancheoux* de vouloir usurper l'Empire, & de retenir à *Pékin* son pere *Chinchilong*, il déclara à ces malheureux qu'ils avoient la vie sauve & une liberté entiere de s'en retourner chez soi : „ Cependant, ajouta-t-il, „ ce sera à condition que vous voudrez bien vous charger de porter „ mes plaintes à votre Maître. Peut-„ être seriez-vous tentés d'oublier ma „ commission ; mais voici un gage de „ ma part, qui sûrement vous en fera „ souvenir. A ces mots on saisit ces pauvres gens, & leur ayant coupé le

nez & les oreilles, on alla les expo-
ser ce jour-là même sur une des côtes
de *Fouken*.

Cet indigne traitement exécuté, le
Corsaire ne laissa pas que de réfléchir
sur la qualité de l'insulte qu'il venoit de
faire à l'Empereur, & sur la grande
puissance de ce Prince. Il vit bien que
le Monarque outragé ne tarderoit pas
à vouloir se venger avec éclat; que
la Cour de *Pékin* feroit infailliblement
tous ses efforts pour armer une & plu-
sieurs flottes qui viendroient le re-
lancer dans son Isle; & qu'ainsi le meil-
leur parti qu'il eût à prendre, étoit de
s'éloigner au plutôt, & de disparoî-
tre pour un temps.

On peut bien penser que l'Empereur
& ses Ministres ressentirent vivement
la perte qu'ils venoient de faire d'une
flotte considérable, qui leur avoit coû-
té tout à la fois bien de la dépense &
bien des soins. Mais devoit-on s'atten-
dre, que les quatre mille prisonniers
dans l'état pitoyable où ils étoient ré-
duits, se verroient encore les victimes
de la mauvaise humeur de la Cour?

Dès que le Prince & les Mandarins
du *Foukien* eurent reçu à terre cette in-
fortunée troupe de matelots & soldats
mutilée,

mutilés, ils se hâterent de les faire partir pour *Pékin*, persuadés que la vue de ces misérables, en excitant la compassion des Ministres, les engageroit à tirer au plutôt vengeance d'un traitement si cruel ; mais la Cour de *Pékin*, au-lieu de plaindre le sort de ces prisonniers, les condamna à périr pour ne s'être pas laissés tuer dans le combat naval qui venoit de se donner.

Une des plus belles Provinces (*a*) de l'Empire se révolta contre les Tartares, & se déclara en faveur du Monarque Chinois. *Ousankouei* qui étoit alors entiérement dévoué aux intérêts des *Mancheoux*, assembla des troupes, alla à la rencontre de son ancien Maître, l'attaqua, le battit, se saisit de sa personne, & le fit mourir.

Le Monarque Tartare ne survécut que deux ans au funeste sort de son compétiteur. Il mourut dans la vingt-cinquieme année de son âge, & nomma pour lui succéder un de ses fils appellé *Kangbi*, qui n'avoit alors que huit ans, & qui effaça la gloire de ses plus illustres Prédécesseurs.

(*a*) Les Provinces de *Koueitcheou* & de *Yunnan*

La trop grande puissance d'*Ousankouei* le fit regarder comme un homme redoutable. On lui donna ordre de venir à *Pékin*, pour rendre hommage de deux Principautés qu'il avoit obtenues. Le fils qui étoit parfaitement instruit de toutes les intrigues de la Cour, & qui savoit d'ailleurs qu'on n'épargne guere un sujet qui a trouvé le moyen de se faire craindre, avertit son pere du danger qui le ménaçoit, & le conjura de ne point sortir du lieu où il étoit.

„ On en veut à votre liberté, & „ peut-être même à votre vie, lui „ écrivoit-il. Tenez-vous donc sur „ vos gardes; levez des troupes le „ plus que vous pourrez, sans vous „ mettre en peine de moi. Je saurai „ bien me tirer d'embarras dans le „ besoin, & vous serez instruit de „ tout quand il le faudra.

Ce message produisit l'effet qu'on en devoit attendre. *Ousankouei* répondit à l'Empereur, „ que sa plus grande „ de passion seroit toujours de lui „ obéir, mais que ses infirmités ne „ lui permettant pas alors d'entreprendre „ dre un si long voyage, il sup„ plioit Sa Majesté de vouloir autoriser

„ fon fils, pour lui rendre hommage „ en fon nom. Cette réponfe ne fut pas interprétée favorablement, & on n'omit rien pour aigrir l'efprit de l'Empereur. Deux Mandarins furent chargés de fe rendre auprès d'*Oufankouei*, & de chercher à le féduire par de belles promeffes. Il s'apperçut du piege qu'on lui tendoit, & fit éclater fon reffentiment.

„ Les *Muncheoux*, dit cet ancien „ Capitaine, ont-ils déjà oublié ce „ qu'ils me doivent ? Je les ai intro- „ duits dans l'Empire, j'ai fouffert „ qu'ils s'en rendiffent les maîtres, je „ les ai même fidélement fervis, & „ voilà cependant comme ils me trai- „ tent ! Sur mes vieux jours j'efpérois „ qu'on me laifferoit tranquille dans „ le *Yunnan*; mais l'envie de me nuire „ a prévalu dans l'efprit de ces bar- „ bares ; & ils penfent, les ingrats, „ à me faire mourir. Car enfin la Cour „ ne doit pas fe flatter que j'ignore „ fes deffeins; ils me font pleinement „ connus. Elle m'appelle à *Pékin*: j'y „ irai puifqu'elle le veut, & ce fera „ à la tête de quatre-vingt mille hom- „ mes que j'ai tous prêts. Vous n'a- „ vez, illuftres Mandarins, qu'à pren-

„ dre les devans, aujourd'hui même, „ si vous le trouvez bon. Annoncez „ ma venue & soyez sûr que je vous „ suivrai bientôt. „ En disant ces dernieres paroles, *Ousankouei* fit disparoître d'un coup de ciseau la tresse de cheveux qui lui pendoit sur le derriere de la tête, à la façon des *Mancheoux*.

Les menaces de ce Prince ne tarderent pas à s'effectuer. Il ne prit point à la vérité le chemin de la Capitale, aussi-tôt qu'il eût rassemblé ses troupes, en quoi on peut dire qu'il manqua son coup de ruiner la domination Tartare; mais il n'en fut pas moins actif pour établir la sienne dans plus de la moitié de l'Empire. Ses deux Principautés, & quelques Provinces se déclarerent d'abord pour lui. On assure que dès ce moment il prit ou du moins souffrit qu'on lui donnât le titre d'Empereur.

Mais tandis que ce Prince agissoit avec tant d'activité contre les *Mancheoux*, son fils travailloit d'une maniere plus expéditive encore & plus efficace à les détruire absolument. Le but de ce jeune Seigneur étoit de se rendre maître de *Pékin*, après s'être

saisi de la personne même de l'Empereur. Voici comment il s'y prit.

Persuadé que les gens aisés, qui ont quelque chose à perdre dans une révolution qui échoue, auroient de la peine à entrer dans sa conspiration, il résolut de ne s'adresser qu'à des esclaves, dont le nombre étoit en ce temps-là plus grand qu'il ne l'a jamais été dans la Capitale. Leur triste sort lui fit croire avec raison qu'ils s'intéresseroient plus ardemment que les autres Chinois à la réussite de son projet.

Il jetta d'abord les yeux sur quelques-uns de ces misérables, dans qui il avoit découvert plus de résolution & de génie. Il s'abaissa jusqu'à leur marquer quelque amitié, il entra dans les peines de leur état, leur fit de petits présents, & les gagna si bien, qu'ils lui promirent cent & cent fois de tout sacrifier pour son service.

Un jour entr'autres que ces esclaves s'étoient rendus chez lui sous divers prétextes, le jeune Conspirateur leur déclara qu'il avoit un moyen infaillible de faire cesser leurs miseres, mais qu'il n'osoit le leur proposer, parce qu'il se défioit un peu de leur courage, & qu'il s'agissoit d'affronter cer-

tains périls qui paroissoient considérables, quoiqu'ils fussent effectivement sans réalité. Ici les protestations recommencerent ; tous assurerent le fils d'*Ousankouei* qu'il n'avoit qu'à parler en maître ; que leur sort étoit dans ses mains ; qu'ils se sentoient disposés à tout entreprendre sous sa direction & par ses ordres. Content de ces avances, il les renvoya à huit jours, & leur marqua l'heure & le lieu où il pourroit les entretenir librement.

Les esclaves ne manquerent pas au rendez-vous. Le jeune *Ousankouei* exigea d'abord de chacun d'eux un serment solemnel, conçu en termes les plus énergiques qu'il pût trouver, par lequel on s'engageoit à lui garder un secret inviolable sur tout ce qu'il alloit leur apprendre. Il leur découvrit ensuite comme par degrés le détail de son entreprise, les grands avantages qui devoient leur en revenir, & les moyens de l'exécuter.



„ Actuellement, leur dit-il, le
„ Prince de *Yunnan*, mon pere, ras-
„ semble des troupes de tous côtés
„ pour chasser les *Mancheoux* de la
„ Chine ; & la Cour n'en fait encore
„ rien. Tous les grands Mandarins des

„ Provinces du midi, & les autres „ Princes Vaſſaux ont promis de ſe „ déclarer en ſa faveur, dès qu'il ſe „ ſera mis en marche vers *Pékin*; & „ cette déclaration ſera ſuivie du maſ- „ ſacre général des Tartares qui pour- „ ront tomber en leur pouvoir. Tel „ eſt le véritable état des choſes. C'eſt „ à vous à préſent d'y prendre part; „ la Conjoncture ne ſauroit être plus „ favorable, pour ſortir non-ſeule- „ ment d'eſclavage; mais pour vous „ enrichir même tout-à-coup aux dé- „ pens de nos ennemis. „ Je vous le „ jure au nom de mon pere, tous les „ biens de ceux dont vous pourrez „ vous défaire, paſſeront ſûrement en- „ tre vos mains. Apprenez de quelle „ maniere il faudra vous conduire en „ cette occaſion, pour réuſſir au gré „ de nos vœux : écoutez-moi bien.

Le fils d'*Onſankouei* s'arrêta ici un inſtant, pour ſe donner le loiſir de lire dans les yeux des conjurés ce qui ſe paſſoit dans leur ame. Il n'apperçut rien qui ne l'enhardît de plus en plus, & il continua ainſi.

„ Vous exigerez en premier lieu de „ tous les eſclaves qui voudront ſe „ joindre à vous, un ſerment pareil

„ à celui que vous m'avez fait : leur
„ faisant bien entendre que la moin-
„ dre révélation de ce que vous allez
„ leur dire, seroit punie de mort sans
„ rémission ; & que la vengeance, en
„ cas de perfidie de leur part, s'é-
„ tendroit sur toute leur famille, &
„ nommément sur leurs peres.

„ Chaque esclave associé au projet
„ que nous formons, doit se procurer
„ un bon poignard, qu'il tiendra ca-
„ ché sous ses habits, pour s'en servir
„ quand il le faudra. Le temps le plus
„ favorable qu'on puisse imaginer est,
„ à mon avis, le matin du premier jour
„ de la nouvelle année, auquel nous
„ touchons ; lorsque, selon l'usage,
„ tous les Mandarins de cette Capi-
„ tale, qu'une raison indispensable
„ n'arrête pas ailleurs, se rendent au
„ Palais pour saluer l'Empereur.



„ Quand les Maîtres, après avoir
„ déposé leurs armes à la porte, seront
„ entrés seuls dans le Palais, alors les
„ esclaves, se réunissant tout-à-coup,
„ tireront leurs poignards, forceront
„ la garde, & feront main-basse sur
„ tous les Mandarins, sans distinction
„ de Chinois ou de *Mancheoux*. Pour
„ la personne de l'Empereur, il suffira

„ de s'en assurer : ce Prince nous servira d'otage, pour contenir les Tartares du *Leaotong*, & ceux qui se trouveroient armés dans les Provinces.

„ Comme les Mandarins qui sont de garde aux neuf portes de la Ville, ou retenus par le devoir de leur charge en quelque autre endroit, n'assistent point à la cérémonie du nouvel an, leurs esclaves seront libres de se rendre où ils voudront. Or voici à quoi je les destine : après qu'ils auront formé quatre bandes, chacune le poignard à la main, se jettera sur un des quartiers de la Ville, où elle s'efforcera de mettre le feu. Ces bandes auront grand soin de ne pas se rompre, & de massacrer chemin faisant, tout ce qu'elles rencontreront de *Mancheoux*.

„ Voyez, mes amis, car je vous regarde déjà comme autant de personnes libres & élevées aux premieres charges ; voyez si vous êtes gens à exécuter un tel projet. Pouvez-vous espérer que vos compagnons entreront dans nos vues, en aussi grand nombre qu'il le faut pour vous seconder ? Si cela est, notre

„ affaire eſt ſûre, vous allez devenir
„ Mandarins de guerre; la Chine eſt
„ délivrée de ſes tyrans; & mon pere
„ qui a pris depuis quelques jours la
„ qualité d'Empereur, ſe verra infail-
„ liblement ſur le trône.

Le Chef de la Conjuration eut à peine ceſſé de parler, que les eſclaves transportés de joie renouvellerent leurs ſerments, & l'aſſurerent qu'ils ſe faiſoient fort d'engager dans leur parti autant de monde qu'il en falloit pour ne pas manquer un ſi beau coup. Ils ſe ſéparerent pleins de confiance; & dès ce jour-là même ils cabalerent ſi efficacement, que le nombre des conjurés fut bientôt tel qu'ils le ſouhaitoient. Il ne fit que croître les jours ſuivans, ſans que rien tranſpirât au-dehors, ſoit auprès des Magiſtrats ou dans le Public, de l'étonnante révolution qui ſe préparoit. Ce profond ſecret doit paroître incroyable à quiconque ne ſait pas combien les Chinois ſont naturellement taciturnes & vindicatifs. Quoi qu'il en ſoit, ce ne fut que la veille du jour marqué pour cette horrible exécution, & même durant la nuit, que la trame fut découverte par un eſclave. On arrêta un grand nombre



de perſonnes. Les Miniſtres étoient d'avis qu'on ne fît grace à aucun des Conſpirateurs; mais le Monarque Chinois, qui étoit naturellement porté à la clémence, ſe contenta de faire mourir le Chef du complot & ſes principaux complices. L'Empereur marcha enſuite contre le rebelle *Ouſankouei*, & emmena toutes les troupes qui étoient à *Pékin*, pour être en état d'attaquer avec ſuccès un ennemi ſi redoutable.

Tandis qu'il ſe préparoit à cette expédition, il apprit qu'un Prince *Mongou* nommé *Sachar*, venoit auſſi de lever l'étendard de la révolte. Ce rebelle qui prétendoit deſcendre de la famille du célebre *Gengiskan*, ſentit réveiller toute ſon ambition, quand il apprit que le Monarque Chinois avoit dégarni de troupes ſa Capitale. On lui avoit fait entendre que les neuf portes de cette grande Ville n'étoient gardées que par des enfans, & que le Palais même ſe trouvoit réduit à un très-petit nombre de défenſeurs. L'occaſion lui parut belle pour revendiquer en faveur de ſa Nation un Empire qu'elle avoit autrefois conquis & poſſédé avec tant de gloire. Plein de ces grandes idées il s'appliqua d'abord à ga-

gner les autres Princes *Mongous*, ses voisins, dont plusieurs s'engagerent avec plaisir à joindre leurs troupes aux siennes, pour avoir part aux conquêtes qu'il méditoit.

L'Empereur averti de bonne heure des projets de ce nouvel ennemi, sentit vivement la grandeur du péril qui le menaçoit; mais il n'en fut point effrayé, & prit des mesures pour étouffer cette nouvelle rebellion.

Une armée de *Mancheoux* se formoit justement alors dans le *Leaotong*: elle alloit entrer dans l'intérieur de la Chine, pour prendre sa marche vers le *Foukien*; mais au premier avis qu'eut l'Empereur des intrigues du Prince *Mongou*, il changea la destination de ses troupes, & résolut de s'en servir contre ce Tartare. Le Général qui les commandoit ne fut rien d'abord de ce changement. *Kanghi*, sans se découvrir encore là-dessus, se contenta de lui marquer l'endroit où il devoit se rendre incessamment avec tout son monde, & y attendre de nouveaux ordres de sa part. Pour être même plus sûr de son coup, le Monarque ne craignit point de tirer de *Pékin* la plupart des soldats qui y étoient res-

tés. Il les fit partir pour la nouvelle armée du *Leantong*, qu'ils devoient joindre à l'extrêmité de *Chansi*.

Cette jonction faite, un Courier Impérial apporta au Général *Mancheou* l'ordre suivant : " Partez au plutôt
" pour le pays de *Sachar*, sans perdre
" le temps à me faire des représenta-
" tions inutiles ; je n'en veux écouter
" aucune : partez, franchissez tous les
" obstacles qui arrêteroient tout autre
" Général que vous. En faisant dili-
" gence, vous surprendrez infaillible-
" ment l'ennemi. Je veux l'avoir mort
" ou vif ; & je l'attends de votre fidé-
" lité à mon service.

Sur un ordre si pressant d'un maître tel que *Kanghi*, le Général n'hésita pas un moment à se mettre en marche avec son armée. Cette marche même fut si rapide, que les troupes sembloient voler au travers des précipices & des torrents. On surmonta en très-peu de jours tout ce que la nature des lieux a de plus horrible ; & les *Mancheoux* arriverent effectivement au pays de *Sachar*, lorsqu'ils y étoient le moins attendus. L'ambitieux *Mongou* rassembla à la hâte quelques troupes, & vint à bout de se retrancher assez bien. Mais

le Commandant des troupes Impériales attaque l'ennemi, le force en moins d'une heure, & taille en pieces tous les rebelles. *Sachar* fut pris avec ses freres & ses enfans; & le vainqueur les fit conduire incessamment à *Pékin* sous bonne escorte. La ruine de ce Prince tint ses alliés en respect. L'Empereur leur écrivit pour les assurer qu'il étoit instruit de leurs intrigues avec *Sachar*, & qu'il vouloit bien les leur pardonner: mais que ce seroit la derniere fois qu'il useroit de clémence à leur égard. Ils répondirent avec actions de graces à la lettre du Monarque Chinois, en promettant d'être plus sages à l'avenir, & lui tinrent en effet parole.

La victoire que venoit de remporter l'Empereur ne rétablit pas encore la tranquillité dans l'Etat. L'ambition suscita de nouveaux ennemis aux Conquérans de la Chine.

Chinchikong, ce fameux Corsaire, dont j'ai déjà parlé ailleurs, s'étoit retiré dans l'Isle *Formose*, & y établit sa domination, sous le nom de Prince ou de Roi de *Tayvan*: une multitude de Chinois qui ne vouloient pas se soumettre aux Tartares, vint se refugier auprès du Corsaire, qui avoit introduit

dans son Isle les usages & la forme du Gouvernement de la Chine. *Chinkinmay* son fils & son successeur se ligua avec les Princes de *Foukien* & de *Koantong* pour faire la guerre aux *Mancheoux*; quelques contestations au sujet de la préséance mirent la division parmi les confédérés; ceux-ci n'agissant plus de concert, l'Empereur vint à bout de les détruire les uns après les autres, il commença par le Prince de *Koantgon*. *Kanghi* après avoir humilié ce puissant Vassal, voulut mettre son obéissance à l'épreuve. Il lui envoya des ordres qui ne furent point exécutés. Alors l'Empereur résolut de se défaire d'un Prince qui lui avoit donné de forts sujets de mécontement. Deux Mandarins se rendirent à *Kouncheou*, Capitale du *Koangton*, portant une boîte de vernis qui enfermoit un cordon de soie. Etant arrivés au Palais, ils firent avertir le Prince qu'ils avoient des ordres à lui notifier de la part de l'Empereur: ils présenterent ensuite une lettre qui étoit un véritable arrêt de mort. Le Prince lut cet écrit, & ouvrit la boîte sans donner aucun signe de plainte ou de surprise, après quoi s'étant fait ap-

porter ses plus riches habits, il s'en revêtit gravement. Il tira ensuite le fatal cordon, & l'ayant ajusté autour de son cou, il s'étrangla lui-même. Tous ses freres, à la réserve d'un seul, destiné à devenir le gendre de l'Empereur, furent ce jour-là même mis à mort, avec une centaine de ses confidens; le titre de Principauté fut aboli, & le *Koangton* redevint Province de l'Empire.

La dureté avec laquelle le Prince de *Foukien* gouvernoit ses sujets, servit de prétexte à l'Empereur pour perdre un Vassal avec lequel il s'étoit réconcilié. *Kanghi* le fit arrêter & le punit du dernier supplice.

Il ne s'agissoit plus que de réduire le Souverain de *Tayvan* ou de *Formose*. Le Prince qui regnoit alors en cette Isle, s'appelloit *Chinkésan*, & étoit fils de *Chinkinmai*. On envoya contre lui une flotte considérable. Ses Ministres le voyant sur le point d'être écrasé par la puissance énorme des Tartares, lui conseillerent de prendre plutôt le parti de la soumission, que celui de la résistance.

La démarche qu'on suggéroit au jeune Prince, lui parut d'abord si in-



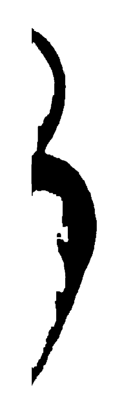
digne, qu'il ne put s'y déterminer, & qu'il la rejetta hautement : „ Un Prin-
„ ce né pour le Trône, se trouvant,
„ disoit-il, étrangement déplacé par-
„ tout ailleurs, quelque avantage qu'on
„ lui présente. Cependant comme il n'y avoit aucun milieu entre une perte certaine & l'abdication volontaire qu'on lui conseilloit, il se rendit enfin à l'avis de ses deux Ministres. Sans attendre une sommation dans les formes, ce Prince envoya sa requête à l'Empereur, contenant une démission pure & simple de la Souveraineté de *Tayvan*.

Kanghi reçut favorablement un acte de cette importance : mais il exigea que le Prince déposé vînt fixer son séjour à *Pékin*. *Chinkésan* eut beau représenter qu'ayant toujours vécu dans des pays méridionaux, il ne pouvoit s'exposer aux froids du Nord, sans nuire considérablement à sa santé. L'Empereur tint ferme, & il fallut obéir. On chercha par toutes sortes de bons traitements à dédommager le jeune Prince de la perte d'une Couronne qu'il n'avoit quittée qu'avec beaucoup de regret.

Ousankouei ce brave & ancien Général, qui avoit causé tant d'inquié-

tudes à l'Empereur, étoit mort depuis quelque temps. Il avoit laissé ses Etats à son fils qui les défendit avec beaucoup de courage. Après avoir perdu plusieurs batailles, il s'enferma dans sa Capitale où il fut bientôt assiégé. La résistance fut longue & vigoureuse; mais le jeune Prince prévoyant qu'au bout d'un certain temps la Ville seroit forcée ou réduite à capituler, crut devoir se mettre en état de ne pas tomber vif au pouvoir de ses ennemis. Il se retira un matin dans l'intérieur de son appartement, & s'y pendit en désespéré.

La mort du Prince abattit le courage des assiégés. La Ville ne tarda pas à ouvrir ses portes; & le Général Tartare, que cette soumission volontaire surprit agréablement, ne fit éclater sa veangeance que contre *Oussankouei* & sa famille. Tous ceux qui en étoient furent arrêtés & conduits à *Pékin* avec les os de ce grand homme que la Cour fit exhumer. On les broya dans un mortier, & on en jetta la poussiere au vent.



Les parents, les amis & les alliés d'*Oussankouei* furent condamnés à mort. La réduction de tous les Princes dont

je viens de parler aſſura aux *Mancheoux* la tranquille poſſeſſion de l'Empire. Ce fut en 1682 que ce grand ouvrage fut entiérement achevé ſous le regne de *Kanghi*, dont la mémoire eſt en vénération parmi les Chinois.





ANECDOTES
CHINOISES.

POUR ne pas m'écarter de mon objet principal, j'ai supprimé plusieurs traits historiques, qui ne devoient pas naturellement être insérés dans le corps de l'Ouvrage, mais qui m'ayant paru mériter l'attention des Lecteurs, peuvent trouver place à la fin de ce Volume. Tous ces différens traits réunis, contribueront encore à faire connoître le genie & les mœurs d'une Nation qui est séparée de nous par un intervalle immense, & dont on ne peut guere juger que sur le rapport des Ecrivains.



La passion de l'Empereur *Mou-vang* pour la chasse le conduisit une fois à plus de trois cents lieues de sa Capitale, vers les sources du *Hoang-Ho.* Il trouva ce lieu charmant, & il voulut s'y établir, en soumettant les Tartares qui l'habitoient. Pour le tirer de-

là, ses Ministres firent courir le bruit qu'un Prince du Sang venoit de se faire proclamer Empereur. *Mou-vang* revint aussi-tôt, & avec tant de vîtesse, qu'il crut devoir récompenser son cocher d'une façon toute singulière : il lui donna une Principauté.

Sous le regne de l'Empereur *Ken-vang*, *Ping-kong*, de simple Général de la Principauté de *Tcheou*, vint à bout de se faire Souverain, & d'usurper trois Principautés. Des Courtisans, ennemis secrets de son fils aîné, le lui rendirent suspect. *Ping-kong* le relégua dans une Citadelle, & donna ordre ensuite de le faire mourir sans bruit. Le Gouverneur, homme sage, n'en fit rien : il avertit de tout le jeune Prince, & lui conseilla de se refugier chez quelque Roi voisin. Dès qu'il le fut en sûreté, il vint lui-même à la Cour, pour apprendre à *Ping-kong* la retraite de son fils. „ Mon fils s'est sau-„ vé, dites-vous ? s'écria le Prince en „ fureur. Hé ! qui lui a donc dit qu'on „ en vouloit à sa vie ? C'est moi, ré-„ pondit le Gouverneur. Mais qui vous „ a porté à trahir ainsi mon secret, „ ajouta *Ping-hong* ! Ce qui m'y a por-„ té, repartit le brave Gouverneur,

„ c'eſt le mérite de votre fils, l'intérêt
„ de votre gloire & le bien de l'Etat.
Tant de bon ſens frappa *Ping-kong*. Il
ſut bon gré au Gouverneur de ſa déſobéiſſance, & il ceſſa de perſécuter
ſon fils.

Il y avoit à la Chine une ancienne loi, qui condamnoit les Magiſtrats prévaricateurs à avoir les mains coupées. Un Mandarin encourut cette peine, & il alloit la ſubir, lorſque ſa fille, embellie de toutes les graces innonocentes de la jeuneſſe, entreprit de le défendre, en plaidant elle-même ſa cauſe devant l'Empereur *Ouen-ti*. Son plaidoyer fut court & touchant. „Rien
„ n'eſt plus vrai, Seigneur, dit-elle,
„ en ſe préſentant au Monarque : mon
„ pere a mérité le ſort qu'on lui prépare, & ſes mains doivent être coupées:
„ les voici, ajouta-t-elle, en dégageant ſes deux mains des manches qui
„ les couvroient. Oui, grand Prince,
„ ces mains que vous voyez, ſont à
„ mon malheureux pere. Inutiles à
„ l'entretien de ſa famille, il les livre à
„ la ſévérité des loix, pour conſerver
„ celles qui nous feront vivre, mon
„ ayeul, mes freres & moi. L'Empereur eut bien de la peine à retenir ſes



larmes. Le pere eut sa grace ; & la généreuse fille ajouta à l'éclat de sa beauté, celui des éloges que la Cour fit de sa vertu.

Il ne faut pas omettre ici un bon mot de *Ouen-ti*, qui exprime bien le caractere de sa belle ame. Des Vice-Rois ayant différé d'ouvrir les greniers publics dans un temps de disette, sous prétexte qu'ils n'avoient point reçu d'ordre de la Cour, l'Empereur leur écrivit en ces termes : „ Répondez-„ moi, Mandarins, convient-il à un „ berger qui se trouve auprès d'un bon „ pâturage, d'attendre la permission „ de son maître pour laisser paître ses „ brebis ?

On trama un complot pour détrôner l'Empereur *Tchao-ti*. Il parut un imposteur, qui se fit passer pour le frere aîné du Monarque. Quand sa faction fut bien formée, il vint hardiment jusqu'aux portes du Palais demander qu'on lui rendît la Couronne. Les Ministres, les Grands & l'Empereur lui-même ne savoient quel parti prendre, vu la ressemblance de cet homme avec le Prince dont il prenoit le nom. Mais le Président du Tribunal des crimes fit enchaîner sur le champ cet aventurier.

„ Si c'eſt un fourbe, dit-il, on ne „ peut le châtier trop tôt; & s'il eſt le „ Prince héritier, il n'en mérite pas „ moins la mort, pour avoir abrégé „ les jours de ſon pere par ſon obſti- nation à ſe tenir caché. L'impoſteur fut étourdi de cette Sentence. Il découvrit ce jour-là même toute l'intrigue, & dès le lendemain ſes principaux complices & lui furent hachés.

L'Empereur *Suen-ti* étoit un Prince d'un caractere excellent. Une eſclave de ſa mere lui marqua un jour ſon étonnement ſur ce qu'ayant autant de pouvoir qu'il en avoit, & le cœur ſi bien placé, il laiſſoit néanmoins ſans récompenſe le Geolier des priſons du Palais. „ Hé! qu'a donc fait pour moi ce Geolier, lui dit l'Empereur? Ce qu'il a „ fait, repart cette femme; apprenez-„ le, Seigneur, puiſque vous l'ignorez. „ Hélas vous n'aviez encore que deux „ ans, lorſque le Prince héritier votre „ pere, fut obligé de prendre la fuite. „ Tanſporté de colere, votre ayeul „ *Vou-ti* vous fit d'abord chercher par-„ tout; tant de gens de la ſecte des „ génies vouloient votre mort, que „ nous déſeſpérions de vous ſauver. Le „ bon *Ping-ki* fut notre embarras: il accourt

» accourt dans votre appartement, &
» nous promet de vous mettre en sû-
» reté. Nous nous fiâmes à lui, Sei-
» gneur; & effectivement il vous ca-
» cha si bien, qu'aucun des ennemis
» de votre pere ne put venir à bout de
» vous découvrir. C'est lui aussi qui
» vous a nourri à ses depens durant vo-
» tre enfance, avant que votre oncle
» *Tchao-ti* eût pourvu à tous vos be-
» soins. Ah! que m'apprends-tu-là,
» s'écria le Monarque? Quoi! j'ai pu
» ignorer jusqu'à présent un si grand
» service! Cet homme est un prodige
» de modestie : il aime bien plus ma
» personne que mes bienfaits. Qu'on
» me l'amene à l'heure même : tu ver-
» ras si je suis ingrat. *Ping-ki* parut
aussi-tôt. L'Empereur l'embrassa avec
bonté, l'appella son cher pere, & le
fit Duc. Ce *Ping-ki* devint dans la
suite premier Ministre.

Pendant que *Thing-ti* occupoit le Trône, il trouva une Princesse d'un grand mérite, qui n'omit rien pour ramener ce Prince dans le bon chemin. Cette Dame se promenant un jour dans les jardins du Palais, *Thing-ti* passa à côté d'elle, & l'invita à monter sur son char. » Non, Seigneur, je ne puis

„ m'y résoudre, répondit *Pan-hiai*:
„ c'étoit le nom de cette Reine. Hé!
„ pourquoi donc ne le voulez-vous
„ pas, lui dit le Monarque un peu sur-
„ pris? C'est, repartit-elle avec can-
„ deur, que nos anciennes peintures
„ représentent toujours les bons Em-
„ pereurs assis dans leurs chars avec
„ des Capitaines, & les mauvais au
„ contraire avec des femmes.



Ce Prince s'étant malheureusement entêté d'une petite comédienne, nommée *Tchao-fei*, il la mit au nombre des Reines, & la déclara ensuite Impératrice, après avoir déposé celle qui l'étoit auparavant. Le scandale de la Cour ne pouvoit être plus grand: les Ministres & Censeurs de l'Empire en frémissoient d'indignation; mais personne n'osoit parler. Le jour du couronnement l'Empereur donna un grand festin, où *Tchao-fei* parut sous un magnifique pavillon, avec les ornements impériaux, & toute couverte de pierreries. Les Reines frappées de cet éclat, en ressentoient un violent dépit, non par la jalousie, disoient-elles, mais pour l'honneur de leur époux. Celui-ci soupçonna sans peine leurs sentiments; & pour mettre en jeu tou-

tes ces Dames, il s'avisa de leur adresser la parole. *Pan-biai* étoit vis-à-vis de l'Empereur; leurs yeux se rencontrerent au moment que ce Prince voulut parler; ainsi elle fut interrogée la premiere. „ *Pan-biai*, lui dit le Monarque, je sais que vous êtes sincere. Répondez-moi, je vous prie; „ que pensez-vous de notre nouvelle „ Impératrice? Elle est au mieux, „ Seigneur, repartit cette Reine. Elle „ joue à merveille, & un premier rôle „ lui sied bien. De grands éclats de rire retentirent aussi-tôt à droite & à gauche; l'Empereur lui-même fut un des rieurs; & pour écarter le ridicule qui en rejaillissoit sur sa personne, il fit entendre à toute l'assemblée que *Pan-biai* avoit deviné juste; que l'élévation de *Tchao-sei* n'avoit effectivement rien de sérieux, & qu'au sortir de ce festin, elle reprendroit son premier rang.

La Chine, quoique le plus riche & le plus florissant Empire du monde, est avec cela dans un sens le plus pauvre & le plus misérable de tous. La terre, quelque étendue & quelque fertile qu'elle soit, ne suffit point à nourrir ses habitans. Il faudroit qua-

tie fois autant de pays qu'il y en a pour les mettre à leur aise. Dans la seule Ville de Canton on compte plus d'un million d'ames, & dans un gros Bourg qui n'en est éloigné que de deux ou trois lieues, il y a encore, dit-on, plus de monde qu'à Canton même. Qui peut donc compter les habitans d'une seule Province ? Mais que sera-ce de tout l'Empire qui est composé de quinze grandes Provinces, presque toutes également peuplées ? A combien de millions cela doit-il monter ? Un tiers de ce peuple s'estimeroit heureux, s'il avoit autant de riz qu'il en faudroit pour se nourrir.

On sait que l'extrême misere porte à de terribles excès. Aussi voit-on les meres exposer ou tuer leurs enfans ; on vend les filles pour peu de chose ; & il y a parmi les Chinois un grand nombre de frippons & de voleurs. Dans les temps de disette des millions d'ames se voient périr par la faim. On ne peut pas reprocher aux pauvres de la Chine, comme à la plupart de ceux de l'Europe leur fainéantise & leur horreur pour le travail. La peine que se donnent ces malheureux pour fournir à leur subsistance, est au-dessus de tout

ce qu'on peut dire. Un homme passera les jours à remuer la terre à force de bras; souvent il sera dans l'eau jusqu'aux genoux, & le soir il est heureux de manger une petite écuellée de riz, & de boire l'eau insipide dans laquelle on l'a fait cuire.

Il n'est pas surprenant de voir si souvent la famine parmi les Chinois. Cette Nation peut s'appliquer aujourd'hui ce que disoit autrefois le Poëte Juvenal en parlant des Romains. *Nunc patimur longæ pacis mala. Nous éprouvons les inconvénients d'une longue paix.* En effet depuis la derniere révolution, les Chinois n'ont point eu de guerres à soutenir; voilà pourquoi le nombre des habitans s'est si fort multiplié. D'ailleurs il n'y a pas chez ces peuples les mêmes principes de destructions que parmi certaines Nations de l'Europe. Outre que nous sommes presque toujours en guerre les uns contre les autres, nos longues & périlleuses navigations, la vie célibataire que menent plusieurs d'entre nous, les précautions qu'on prend quelquefois dans le mariage pour ne pas avoir une famille trop nombreuse, tout cela empêche cette population énorme qu'on trouve à la

Chine. En sommes-nous plus à plaindre? Vaudroit-il mieux donner le jour à un plus grand nombre de créatures humaines pour les voir devenir dans la suite les tristes victimes de la famine & de la misere?

Pékin est composée de deux Villes. La premiere, au milieu de laquelle est le Palais de l'Empereur, s'appelle la Ville des Tartares, & la seconde la Ville des Chinois. Elles sont jointes l'une à l'autre & ont chacune quatre lieues de tour. Il y a une si grande multitude de peuple, & tant d'embarras, qu'on a peine à marcher dans les rues, quoiqu'elles soient très-larges, & que les femmes n'y paroissent point. On prétend que la fameuse Cloche de *Pékin* pese cent milliers. Sa forme est cylindrique, & elle a dix pieds de diametre. Sa hauteur contient une fois & demie sa largeur. Elle est élevée sur un massif de brique & de pierre, de figure quarrée, & couvert seulement d'un toit de nattes, depuis que celui de bois a été brûlé.

Les portes de la Ville ont quelque chose de plus grand & de plus magnifique que les nôtres. Elles sont extrêmement élevées & enferment une

grande cour quarée environnée de murailles, sur lesquelles on a bâti de beaux salons, tant du côté de la campagne que du côté de la Ville. Les murailles de cette Capitale sont de briques, hautes d'environ quarante pieds, flanquées de vingt en vingt toises de petites tours quarrées en égale distance, & très-bien entretenues. Il y a de grandes rampes en quelques endroits, afin que la Cavalerie puisse y monter.

Je viens de dire que les femmes de la Chine ne paroissoient pas dans les rues. En effet elles ne sortent jamais de la maison, ni ne reçoivent aucune visite des hommes; c'est une maxime fondamentale dans tout l'Empire qu'une femme ne doit jamais paroître en public, ni se mêler des affaires du dehors. Pour les mettre dans la nécessité de bien observer cette maxime, on a su leur persuader que la beauté consiste non pas dans les traits du visage, mais dans la petitesse des pieds, en sorte que leur premier soin est de s'ôter à elles-mêmes le pouvoir de marcher. Un enfant d'un mois a le pied plus grand qu'une femme de vingt ans.

Les Chinois sont naturellement graves, sérieux, taciturnes, font paroître beaucoup de modestie dans leur air & maintien : on les prendroit pour un peuple de Philosophes ; mais leur sagesse n'est qu'extérieure, ils sont sur-tout extraordinairement frippons dans le Commerce : il faut qu'un étranger soit sur ses gardes lorsqu'il trafique avec les Chinois.

Ces peuples ne sortent guere de leur pays pour commercer, mais en récompense le commerce qu'il font dans le sein même de l'Empire, est si considérable, que celui de l'Europe ne mérite pas de lui être comparé. Les Provinces de la Chine sont comme autant de Royaumes ; l'une produit du riz, l'autre fournit des toiles, chacune a des marchandises qui lui sont propres & qu'on ne trouve point ailleurs : tout cela se transporte non par terre, mais par eau, à cause de la commodité des rivieres, qui sont en très-grand nombre, & si belles que l'Europe n'a rien qui en approche. Ces rivieres sont toutes couvertes de vaisseaux

Les ouvriers Chinois ont une adresse & une habileté qui surprend. Ils ex-

cellent ſur-tout à faire de la toile. Elle eſt d'une ſi grande fineſſe, que des pieces fort longues & fort larges, pourroient paſſer ſans peine au travers d'une bague. Si vous déchiriez en deux une piece de Mouſſeline, & que vous la donnaſſiez à racommoder, il vous ſeroit impoſſible de découvrir l'endroit où elle auroit été rejointe, quand même vous y auriez fait quelques marques pour la reconnoître. Ils raſſemblent ſi adroitement les morceaux d'un vaſe de verre ou de porcelaine, qu'on ne peut s'appercevoir qu'il ait été briſé. Les couleurs qu'emploient les Chinois pour peindre leurs toiles, leurs étoffes & leurs porcelaines, ont un éclat & une vivacité admirables; mais les deſſeins ſont bizarres & de mauvais goût. Nous avons actuellement en France des Manufactures où l'on fabrique des étoffes & même des porcelaines bien ſupérieures en beauté à celles qui nous viennent de chez les Chinois. Si ces peuples réuſſiſſent dans les méchaniques, il n'en eſt pas de même par rapport aux Sciences. Ce qu'ils ont le mieux étudié, c'eſt l'Aſtronomie; & encore leurs connoiſſances ſur cette matiere, ne ſont pas fort éten-

ducs. Toute la ſcience de leurs Lettrés conſiſte à bien ſavoir la langue & l'hiſtoire du pays, & à connoître les uſages & les coutumes de l'Empire.

Rien n'égale la préſomption & l'orgueil des Chinois. Entêtés de leur pays, de leurs mœurs, de leurs uſages, de leurs maximes, ils ne peuvent ſe perſuader que ce qui n'eſt pas de la Chine, mérite quelque attention. Souvent ils demandent aux Etrangers s'il y a des Villes, des Villages & des maiſons en Europe. Quelques Lettrés ayant prié un jour un Miſſionnaire Jéſuite de leur montrer une Mappemonde, ils la conſidererent attentivement, & chercherent long-temps pour voir où étoit la Chine. Enfin ils prirent pour leur pays un des deux Hémiſpheres qui contient l'Europe, l'Afrique & l'Aſie. L'Amérique leur paroiſſoit encore trop grande pour le reſte de l'Univers. Le Miſſionnaire les laiſſa quelque temps dans l'erreur, juſqu'à ce qu'enfin un d'entr'eux lui demanda l'explication des lettres & des noms qui étoient ſur la Carte. „ Vous voyez, leur dit le Jéſuite, „ l'Europe, l'Afrique & l'Aſie. Dans

„ l'Asie voici la Perse, les Indes, la „ Tartarie. Où est donc la Chine, „ s'écrierent-ils tous? C'est dans ce „ petit coin de terre, leur répondit- „ on ; & en voici les limites. Il seroit difficile d'exprimer quel fut leur étonnement. Ils se regardoient les uns les autres, en disant : *elle est bien petite.*

Les cuisiniers de France, qui ont le plus raffiné sur ce qui peut réveiller l'appetit, seroient surpris de voir que les Chinois ont porté l'invention en matiere de ragoût, encore plus loin qu'eux, & à moins de fraix. On aura peine à croire, qu'avec de simples feves qui croissent dans leur pays, ou qui leur viennent de *Chantong*, & avec de la farine qu'ils tirent de leur riz, & de leur bled ils préparent une infinité de mets tous différents les uns des autres, à la vue & au goût.

Une coutume du dernier jour de l'an est de ne souffrir chez soi aucun étranger, pas même les plus proches parents, de crainte qu'au moment que commence la nouvelle année, il n'enleve le bonheur qui doit descendre sur la maison, & ne le détourne chez lui au préjudice de son hôte. Ce jour-

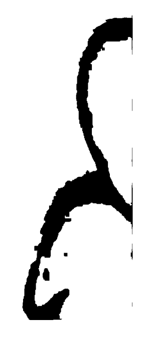
là chacun se renferme dans son domestique, & se réjouit uniquement avec sa famille.

Les Gradués doivent subir un examen de trois en trois ans. La Cour a coutume d'envoyer un Examinateur dans chaque Province : il punit ceux dont la composition est médiocre, ou il les casse tout-à-fait, si elle est au-dessous de la médiocrité. Tout Gradué qui ne se présente pas à cet examen triennal, est dès-là privé de son titre, & mis au rang du simple peuple. Il n'y a que deux cas où il puisse s'en dispenser légitimement, savoir quand il est malade, ou bien quand il porte le deuil de son pere ou de sa mere. Les vieux Gradués après avoir donné dans un dernier examen des preuves de leur habileté & de leur vieillesse, sont dispensés pour toujours de ces sortes d'examen, & ils conservent néanmoins l'habit, le bonnet, & les prérogatives d'honneur attachés à l'état de Gradué.

Tous aspirent également au degré de Bachelier, quoiqu'il y en ait peu qui y parviennent. C'est bien plutôt l'ambition que le desir de se rendre habiles, qui les soutient dans une si lon-

gue étude. Outre que le degré de Bachelier les met à couvert des châtiments du Mandarin, il leur donne le privilege d'être admis à son Audience, de s'asseoir en sa présence, & de manger avec lui : honneur qui est infiniment estimé à la Chine, & qui ne s'accorde jamais à aucune personne du peuple.

C'est la coutume à la Chine, que les veuves, quand elle sont de qualité, passent le reste de leurs jours dans le veuvage ; & c'est une marque du respect qu'elles conservent pour la mémoire de leur mari défunt. Il n'en est pas de même des personnes d'une condition médiocre : les parents qui veulent retirer une partie de l'argent qu'elle a coûté au premier mari, la forcent malgré elle de se remarier. Souvent même le mari est arrêté, & l'argent livré, sans qu'elle en ait la moindre connoissance. Si elle a une fille, & qu'elle soit encore à la mamelle, elle entre dans le marché de la mere. Il n'y a qu'un moyen pour une veuve de se délivrer de cette oppression, c'est qu'elle ait de quoi subsister, & qu'elle se fasse *Bonzesse* : mais cette condition est fort décriée, & elle



ne peut guere l'embrasser sans se déshonorer.

La maniere dont quelques Médecins Chinois traitent ceux qui ont la petite vérole, mérite d'être rapportée: ils se vantent d'avoir le secret de la transplanter en quelque sorte, & ils appellent le moyen dont ils se servent *Miao*; c'est le nom qu'on donne au riz en herbe qu'on transplante d'un champ dans un autre, & aux œufs de poisson déja animés dont on peuple les étangs. Voici donc comme il s'y prennent; quand il tombe entre leurs mains un enfant dont la petite vérole sort avec abondance, & sans aucun fâcheux accident, ils en prennent les croûtes qu'ils font sécher, qu'ils pulvérisent, & qu'ils gardent avec soin. Lorsqu'ils apperçoivent dans un malade les symptomes d'une petite vérole naissante, ils aident la Nature, à ce qu'il prétendent, en lui mettant dans chaque narine un petite boule de coton, où cette poussiere est semée; & ils s'imaginent que ces esprits passant du cerveau dans la masse du sang, forment une espece de levain qui produit une fermentation utile, & que par ce moyen la petite vérole sort abondamment &

ſans aucun danger, parce qu'elle ſe trouve entée, pour ainſi dire, ſur une bonne eſpece.

C'eſt une coutume établie parmi les *Mancheoux* que lorſqu'un domeſtique prend la fuite, en quelque endroit que ſoit ſon maître, celui-ci eſt obligé d'en informer les Magiſtrats, & de déſigner le nom, l'âge, la figure & les traits du viſage du fugitif, ſans quoi il ſeroit reſponſable des mauvaiſes actions dont le domeſtique ſe rendroit coupable. Le Tribunal chargé de cette ſorte d'affaire, fait les perquiſitions les plus exactes des déſerteurs, & les punit ſévérement. On leur imprime à la joue une marque ineffaçable, & on les rend à leurs maîtres.

Un des derniers Empereurs Chinois voulant exciter les laboureurs au travail, & leur inſpirer l'amour d'une vie réguliere, ordonna aux Gouverneurs de toutes les Villes, de l'informer chaque année de celui qui parmi les gens de cette profeſſion ſe ſeroit le plus diſtingué par application à la culture des terres, par l'intégrité de ſa réputation, par le ſoin d'entretenir l'union dans ſa famille & la paix avec ſes voiſins, enfin par ſon économie

& son éloignement de toute dépense inutile. Sur le rapport qui seroit fait par le Gouverneur, le Prince vouloit qu'on élevât ce sage & actif laboureur au grade de Mandarin du huitieme ordre, & qu'on lui envoyât des Patentes de Mandarin honoraire. Cette distinction lui donnoit le droit de visiter le Gouverneur de la Ville, de s'asseoir en sa présence & de prendre du Thé avec lui. Après la mort de ce laboureur, il étoit ordonné qu'on lui feroit les obseques convenables à son grade, & que son titre d'honneur seroit écrit dans la salle des Ancêtres.

Canton est une grande Ville ou plutôt un composé de trois Villes séparées par de hautes & belles murailles, mais tellement jointes, que la même porte sert pour sortir de l'une & pour entrer dans l'autre. Le tout forme une figure à-peu-près quarrée. Le circuit ne le cede pas beaucoup à celui de Paris. Ceux qui sont éloignés du centre marchent quelquefois une heure entiere en chaise pour faire une visite. Il n'y a cependant ni vuides, ni jardins fort spacieux. Les rues sont longues, droites & serrées, à la réserve de quel-

ques-unes plus larges, où l'on trouve de distance en distance des arcs de triomphe assez beaux. Les maisons ne sont que de rez de chaussée presque toutes bâties de terre, avec des accompagnements de briques, & couvertes de tuiles. Dans les rues tout est boutique où regne une grande propreté. Il y a quelques Temples d'Idoles environnés de cellules de *Bonzes* qui ont quelque chose de singulier & de magnifique. La salle de *Confucius* aussi-bien que l'Académie où les Lettrés s'assemblent pour faire leur composition, sont des morceaux curieux. Les Palais des Mandarins ont aussi leur beauté & leur grandeur; mais ce n'est pas ce grand & ce beau qu'on admire en Europe. La riviere est chargée le long des deux rivages d'une quantité prodigieuse de barques à rangs multiplés, qui sont les seules habitations d'un peuple infini & qui font une Ville flottante très-considérable. On prétend qu'il y a un million d'ames à *Canton*

Il y a à la Chine des milliers de Princes du Sang. Cette multitude en les éloignant du trône les avilit. La plupart se trouvant dépourvus de ti-

tres & d'emplois, ne peuvent figurer d'une maniere conforme à leurs naiſſances. On les a partagés en cinq claſſes. Ceux de la derniere ſont encore au-deſſus de tous les plus grands Mandarins de l'Empire. Les Princes des dernieres Claſſes n'ont aucune marque extérieure qui les diſtingue des Mandarins, ſi on en excepte la ceinture jaune qui eſt commune à tous les Princes du Sang; mais ceux qui n'ont pas de quoi ſoutenir leur dignité, ont grand ſoin de cacher cette ceinture toutes les fois qu'ils paroiſſent en public. L'occupation de tous les Princes du Sang eſt d'aſſiſter aux cérémonies publiques, de ſe montrer tous les matins au Palais de l'Empereur, puis de ſe retirer chez eux où ils n'ont autre choſe à faire que de gouverner leur famille, & les Officiers dont l'Empereur a composé leur maiſon. Il leur eſt défendu de ſe viſiter les uns les autres, ni de coucher hors la Ville ſans une permiſſion expreſſe.

On a établi à *Pékin* un Tribunal pour les affaires des Princes du Sang. On ne veut pas qu'il ſoient confondus avec le commun du peuple. Les Préſidents & les premiers Officiers de

ce Tribunal sont des Princes titrés. On choisit les Officiers subalternes parmi les Mandarins ordinaires. Ceux-ci dressent les actes de procédure, & font les écrits nécessaires. C'est dans les Registres de ce Tribunal qu'on inscrit tous les enfans de la Famille Royale, à mesure qu'ils naissent ; qu'on marque les titres & les dignités dont on les honore ; qu'on les juge & qu'on les punit s'ils le méritent.

Tous les Princes, outre leur femme légitime, en ont ordinairement trois autres auxquelles l'Empereur donne des titres, & dont les noms s'inscrivent dans le Tribunal dont je viens de parler. Les enfans qui naissent de ces sortes de femmes, ont leur rang après les enfans légitimes, & sont plus considérés que ceux qui viennent des simples concubines que les Princes peuvent avoir en aussi grand nombre qu'ils le souhaitent.

La Gazette Chinoise n'est pas comme la plupart de celles de l'Europe remplie d'inutilités, & quelquefois de médisances & de calomnies. Elle contient presque toutes les affaires publiques qui se passent dans ce vaste Empire. C'est un recueil dans lequel on

voit les Mémoriaux & les Placets présentés à l'Empereur, les réponses du Souverain, les graces qu'il accorde, les punitions qu'il inflige, &c. Cette Gazette ne contient rien qui ne puisse beaucoup servir à diriger les Mandarins dans l'exercice de leur charge, & à instruire les Lettrés & le peuple. On n'y insere rien qui n'ait été présenté à l'Empereur, ou qui ne vienne de l'Empereur même. Les personnes qui président à l'impression de cet ouvrage, n'osent pas y ajouter leurs réflexions. Un Commis du Bureau de la Poste fut condamné à mort, pour avoir inséré dans la Gazette quelques circonstances qui se trouvoient fausses. La Gazette paroît tous les jours, & forme une brochure de soixante à soixante-dix pages.

La vieillesse n'est nulle part autant respectée qu'à la Chine. Ce respect est porté si loin, que si un homme ou une femme passe cent ans, il y a ordre d'élever aux dépens de l'Empereur devant la maison de ces vieillards, une espece d'arc de triomphe, & un monument de pierre avec quelques inscriptions en leur honneur. Si un homme mérite la mort, on lui fait grace,

afin qu'il nourrisse ses parents dans leur vieillesse. Une jeune femme ayant un jour manqué de respect à sa belle mere, le mari lui recommanda de ne pas retomber dans une pareille faute ; mais cette femme ne s'étant point corrigée, son mari la battit si violemment qu'elle en mourut. On fit le Procès à cet homme qui fut condamné à mort. Mais comme son pere & sa mere étoient fort avancés en âge, l'Empereur se contenta de lui faire donner la bastonnade. Le Prince accorde très-rarement grace entiere à qui que ce soit, fût-il de la premiere qualité, quand il s'agit d'un meurtre. Il faut cependant remarquer, que si celui qui a été tué, étoit fils unique & que ses parents fussent pareillement dans un âge avancé, alors on ne pardonne point au coupable. Les parents du mort n'ayant plus d'enfans pour les servir, il ne convient pas de laisser aux parents de l'homicide un fils qui les serve. De plus, si le coupable a des freres, ou si ceux-ci ont des enfans qui soient en état de rendre aux parents les services que le meurtrier leur rendroit, on suit la loi qui le condamne à mort. La grace de la vie ne s'accorde que pour les meur-

tres ordinaires qui n'ont rien d'énorme. Deux femmes après s'être accablées d'injures, en vinrent aux coups. Il y en eut une de tuée, & les Juges prononcerent contre l'autre un arrêt de mort. Le fils de celle qui restoit, offrit de mourir pour sa mere. Mais comme la loi ne permet point que quelqu'un perde la vie pour conserver les jours d'un criminel, l'Empereur confirma la Sentence, en louant à la vérité la piété du fils, mais en parlant de la mere comme d'un monstre dont il falloit purger la terre. Deux femmes se battre, ajouta ce Prince ! Une femme tuer une autre femme ! On ne peut y penser sans horreur. Il ne faut pas laisser ce crime impuni.

Les belles actions sont récompensées à la Chine d'une maniere éclatante. Une jeune fille ayant été prise par des Corsaires, & voyant son honneur en danger, aima mieux se jetter dans la mer que de perdre un trésor qui lui paroissoit plus précieux que la vie. Les Mandarins présenterent à l'Empereur un Placet, dans lequel ils exposoient le fait dont je viens de parler, & concluoient à récompenser une si géné-

reuse action. " C'est pourquoi, ajou-
„ terent-ils, suivant les coutumes de
„ l'Empire, & les ordres de Votre
„ Majesté, nous déterminons qu'à
„ l'honneur de cette fille, on éleve
„ un arc de triomphe, & un monu-
„ ment de pierre, sur lequel soit gra-
„ vée l'aventure dont il s'agit, afin
„ qu'on en conserve éternellement la
„ mémoire. Si Votre Majesté le juge
„ à propos, nous avertirons le Gou-
„ verneur du lieu de prendre dans le
„ Trésor Impérial trente onces d'ar-
„ gent pour cette dépense. l'Empe-
„ reur répondit : j'approuve cette dé-
„ libération.

Il n'y a peut-être point de pays où l'on fasse des remontrances au Souverain avec plus de liberté qu'à la Chine. Sous un des derniers Empereurs, un Généralissime des Armées qui avoit rendu des services considérables à l'Etat, s'écarta de son devoir, & commit même des injustices énormes. Les accusations portées contre lui demandoient sa mort. Cependant à cause de son mérite & de sa dignité, l'Empereur voulut que tous les principaux Mandarins envoyassent en Cour leur sentiment sur cette affaire. Un de ces

Mandarins répondit que l'accusé étoit digne de mort ; mais en même-temps il exposa ses plaintes contre un Ministre fort accrédité, qu'il croyoit beaucoup plus criminel que le Généralissime. L'Empereur qui aimoit ce Ministre fut un peu étonné de la hardiesse du Mandarin ; mais il ne lui témoigna point son mécontentement. Il lui renvoya son Mémorial après avoir écrit ces paroles de sa propre main. Si mon Ministre est coupable, vous devez l'accuser non pas en termes généraux, mais en marquant ses fautes, & en produisant les preuves que vous en avez. Alors le Mandarin sans crainte de déplaire, entra dans un grand détail sur tous les chefs d'accusation, & fit voir que le Ministre avoit abusé de la confiance du Prince pour tyranniser les peuples par toutes sortes d'exactions. Il le représentoit comme un homme qui vendoit son crédit, & se déclaroit toujours en faveur de ceux qui lui donnoient le plus d'argent. Cet indigne Ministre, „ disoit-il, se sera „ engraissé du sang du peuple, aura „ violé les loix, méprisé la raison, „ offensé le Ciel, & tant de crimes „ demeureront impunis, parce qu'il „ est

„ est allié à la Famille Impériale ?
„ Votre Majesté peut bien dire, je
„ lui pardonne, mais les loix lui par-
„ donneront-elles ? C'est l'amour de
„ ces loix sacrées qui m'obligent à
„ parler & à écrire. Ces remontrances produisirent leur effet. Le Ministre fut dépouillé de tous ses emplois, chassé de la Cour, & envoyé en exil dans une Province éloignée.

Les anciens Empereurs de la Chine ne se sont pas contentés pour inspirer la vertu, de laisser à la postérité des loix très-sages, & des maximes de Morales très-pures. Afin d'entretenir & d'augmenter même la vertu, ils ont établi certaines coutumes extérieures. Une des plus admirables est le festin que le Gouverneur de chaque Ville doit donner tous les ans pour traiter uniquement les personnes recommandables par leur conduite. Ce festin se donne au nom & par ordre de l'Empereur. Le Gouverneur en régalant ces vertueux convives, est censé tenir la place de Sa Majesté. C'est une grande distinction que d'être invité à ce repas, & un engagement que l'on contracte pour se comporter en homme de bien. S'il arrive que dans la suite

un de ces convives, s'écartant de son devoir donne mauvais exemple en des choses même assez légeres, l'honneur qu'on lui a fait tourne à sa confusion. On sait bien le lui reprocher. " Un „ tel, dit-on a assisté au Festin Im„ périal. Voyez comment il s'est com„ porté en telle occasion ; sans doute „ que le Gouverneur ne le connoissoit „ pas.

Les voleurs de grand chemin sont très-rares à la Chine. Il s'en trouve quelques-uns dans les Provinces voisines de *Pékin*; mais ils n'ôtent presque jamais la vie à ceux dont ils enlevent la bourse. Quand ils ont fait leur coup ils se sauvent lestement. C'est un supplice plus infame à la Chine d'avoir la tête tranchée que de finir ses jours par la corde.

La Religion des Chinois a pour base fondamentale les principes de la Loi naturelle. Elle enseigne à connoître & à révérer un Etre souverain. L'Empereur est tout ensemble Roi & Pontife. C'est à lui seul qu'il appartient d'offrir le sacrifice pour son peuple en certains temps de l'année. C'est lui qui établit les cérémonies, & qui juge de la Doctrine. Outre cette Re-

ligion, qui eſt la veritable Religion de la Chine, il y a pluſieurs ſectes répandues dans l'Empire. Le Chriſtianiſme y a été beaucoup plus floriſſant qu'il ne l'eſt aujourd'hui. Quantité de Miſſionnaires travaillent encore tous les jours à la converſion des Chinois; mais il faut qu'ils ſe comportent avec beaucoup de prudence & de circonſpection; car le Chriſtianiſme eſt aujourd'hui proſcrit dans toute l'étendue de ce vaſte Empire.

Le ſecret chimérique de la Pierre Philoſophale a été en vogue parmi les Chinois avant qu'on en eût les premieres notions en Europe. Ils parlent en termes magnifiques de la ſemence d'or, & de la poudre de projection. Ces Charlatans promettent de tirer de leurs creuſets, non-ſeulement de l'or, mais encore un remede ſpécifique & univerſel qui procure à ceux qui le prennent une eſpece d'immortalité. On a vu des Princes & des Grands Seigneurs tellement infatués de ces belles promeſſes, qu'ils épuiſoient leurs véritables tréſors pour acquérir ces richeſſes imaginaires. Dans les livres qui traitent de ces matieres, il eſt dit que les dépoſitaires d'un ſecret ſi pré-

cieux, courent risque d'échouer dans leur entreprise, s'ils n'ont pas une vertu épurée qui attire la bénédiction du Ciel sur des opérations si importantes & si délicates.

S'il y a de souffleurs de bonne foi qui s'étant entêtés de cette chimere, n'en ont été détrompés qu'après avoir converti leurs biens en charbon, & s'être réduits à l'indigence, il y en a encore plus de fourbes & de frippons, qui par des promesses trompeuses, ont réussi à surprendre les peuples, & se sont véritablement enrichis aux dépens des personnes crédules. Les Chinois éclairés racontent plusieurs histoires des filouteries de ces faux Alchymistes, & de la simplicité de ceux qui se sont laissés duper par leurs promesses. De plusieurs traits de supercherie en ce genre, je n'en rapporterai qu'un seul qui pourra amuser le Lecteur.

Un de ces fourbes qui se faisoit passer pour l'un des premiers Maîtres de l'Art, affectoit par-tout un grand air de probité, & sur-tout de désintéressement, tel qu'il peut être dans un homme à qui l'or naît sous la main. Il trouva le moyen de faire connois-

sance avec un riche Seigneur, qui après avoir occupé les premieres charges de l'Empire, s'étoit retiré dans sa Province. Il s'insinua peu à peu dans l'esprit du Mandarin, & gagna ses bonnes graces. Alors laissant échapper dans les divers entretiens certains traits de son habileté, il piqua la curiosité de son Patron, & lui avoua qu'il avoit trouvé le secret de la Pierre Philosophale. Il s'offrit même à lui communiquer ce secret, uniquement par reconnoissance.

Le crédule Seigneur donna dans le piege. Il faut bien, disoit-il en lui-même, que depuis tant de siecles qu'on parle de ce secret admirable, il y ait un petit nombre d'ames chéries du Ciel, qui en aient été favorisées, avec obligation de ne le pas communiquer aux ames vulgaires. Sans doute que le Ciel en m'adressant un si grand homme, & lui inspirant le desir de m'initier dans de si profonds Mysteres, veut récompenser les services que j'ai rendus à ma patrie. Dès ce moment, il s'entête si fort de l'Alchymiste, qu'il brûloit d'impatience de lui voir commencer ses opérations. La dépense ne l'effrayoit pas, étant persuadé

qu'il trouveroit bientôt dans sa maison une mine d'or intarissable, & ce qui le flattoit encore, un moyen infaillible de prolonger ses jours.

L'Alchymiste ne se fit pas longtemps prier. Il choisit dans le Palais du Mandarin un appartement commode & agréable où l'on avoit soin de le bien régaler lui & sa prétendue femme, qui étoit une Courtisanne fort jolie, & qui devoit jouer le principal rôle dans la Comédie qu'on se préparoit d'exécuter.

On apporta de grosses sommes à l'Alchymiste pour acheter les précieux ingrédients qu'il devoit mettre dans le creuset; mais qu'il fit passer aussi-tôt dans ses coffres. Ce qui imposoit encore plus au vieillard, c'étoit de voir les soins que le Charlatan se donnoit pour s'assurer la protection du Ciel. Il se prosternoit sans cesse, il brûloit quantité de parfums, & il exhortoit continuellement le Mandarin à ne point entrer dans le laboratoire sans être purifié auparavant, parce que la moindre souillure ruineroit le travail de plusieurs jours. La Dame se montroit souvent à la dérobée, & laissoit comme par mégarde entrevoir ses attraits.

L'ouvrage alloit toujours son train, & au bout de quelques jours, le Charlatan fit voir au Mandarin d'heureuses transmutations qui annonçoient un terme assez court pour la perfection du grand œuvre. Ce fut pour le crédule vieillard un grand sujet de joie, mais cette satisfaction fut un peu troublée par une nouvelle qui pouvoit occasionner quelque interruption dans les travaux. L'Alchymiste apprit la mort de son pere, il étoit trop bon fils, & trop exact observateur des loix de l'Empire, pour n'aller pas sur le champ rendre ses derniers devoirs au défunt. Il consola néanmoins son Patron en l'assurant qu'il reviendroit en peu de jours. D'ailleurs, lui ajouta-t-il, l'ouvrage ne sera point interrompu, je laisse ma femme & quelques domestiques qui en savent assez pour ce qui reste à faire. La Dame parut fort touchée de cette courte séparation. Ses pleurs & ses gémissements prouvoient le desir qu'elle avoit d'accompagner son mari, & de partager avec lui les devoirs de piété filiale.

Pendant l'absence de l'Alchymiste, le riche vieillard visitoit souvent le laboratoire. La Dame joua bien son

personnage, & n'omit rien de tout ce qui pouvoit lui inspirer de la passion. Elle réussit au delà de ses espérances. Le vieillard fut bientôt épris de ses charmes. Les visites du laboratoire devinrent plus fréquentes, & les entretiens plus longs & plus secrets. Les domestiques s'en apperçurent, c'étoit l'intention de la Dame que rien n'échappât à leur connoissance, parce que dans la suite ils devoient servir de témoins. Cependant le souffleur arrive : certains signes que fit la Dame, instruisent le prétendu mari de tout ce qui s'étoit passé. Après avoir reçu les compliments ordinaires du Mandarin sur son prompt retour, il va visiter l'ouvrage, il trouve tout en désordre, preuve certaine, s'écria-t-il, des infamies dont le laboraroire a été souillé, & entrant en fureur, il renverse les creusets & les fourneaux, & veut tuer tout à la fois la femme & les Domestiques. La Dame se jette à ses pieds, demande pardon avec larmes, & avoue qu'elle a été séduite. Les domestiques en pleurs détestent le jour où ils sont entrés dans une si abominable maison. L'Alchymiste plus forcéné que jamais, tempête, crie &

jure qu'il va de ce pas porter ſes plaintes aux Magiſtrats, & demander justice contre celui qui l'a déshonoré.

A la Chine un adultere prouvé eſt un crime digne de mort, & capable de ruiner les maiſons les plus opulentes. L'infortuné vieillard ſaiſi d'effroi, & cherchant à éviter la honte du châtiment & la perte de ſes biens, fait tous ſes efforts pour adoucir l'eſprit du furieux Alchymiſte. Il lui offre des ſommes conſidérables, & pour réparer le déshonneur de la Dame, il l'accable de pierreries & de bijoux. Le Charlatan ne ſe laiſſe fléchir qu'avec peine. Il promit enfin de ne pas pouſſer plus loin cette affaire, & il ſe retire avec ſon épouſe, tous deux s'applaudiſſant dans le fond du cœur d'avoir ſi bien réuſſi à trouver la Pierre Philoſophale.

On trouve des Ponts magnifiques dans pluſieurs Provinces de la Chine; mais il n'y en a point d'auſſi ſingulier que celui qu'ils nomment le Pont de fer, qui va d'une montagne à l'autre ſur d'affreux précipices. Des armées nombreuſes ont paſſé autrefois ſur ce Pont, & il ſubſiſte encore aujourd'hui. C'eſt ce qu'on peut voir

dans la Description Géographique ; Historique, &c. de l'Empire de la Chine, & de la Tartarie Chinoise, que le P. Duhade a donnée au Public depuis peu d'années. Je ne sache pas qu'on trouve rien de semblable en Egypte.

Un grand Fleuve appellé *Yang-Tse-Kiang*, qui depuis sa source jusqu'à son embouchure traverse la Chine pendant 400 lieues excite l'admiration de tous les Etrangers, & est bien supérieur au *Nil* qu'on a tant vanté & qu'on vante encore tous les jours. Qu'on fasse attention à la longueur de ce Fleuve de la Chine & à sa profondeur, aux Lacs qu'il forme ou qu'il traverse, dont un entr'autres à 80 lieues de tour, aux grandes & belles Villes qu'il baigne & enrichit, à cette multitude de Vaisseaux, de Barques qui le couvrent, & qui sont autant de Villes flottantes remplies de Marchands & de Peuples qui vivent tous aux dépens de ce Fleuve, lequel sans se déborder comme le *Nil*, fournit à droite & gauche grand nombre de Canaux qui arrosent les campagnes voisines, de la même maniere & selon qu'on le juge à propos, ce qui est bien

plus commode & avantageux qu'un débordement incertain qu'on ne sauroit régler, tantôt précoce, tantôt tardif, selon le plus ou le moins de ce qui tombe à sa source.

La Riviere *Han* vient se jetter dans ce Fleuve proche *Han-Yang-Fou* une des Villes de la Province de *Kan-kéou*. Le Fleuve & la Riviere sont continuellement chargés de plusieurs milliers de Barques, qui viennent sans cesse vendre & acheter des marchandises; c'est une Foire perpétuelle, où l'on trouve abondamment tout ce que l'on peut souhaiter. Ces Barques contiennent au moins quatre cents mille personnes, & cela sous le même point de vue.

Rien, au reste, n'est si bien ordonné que l'arrangement de ces Barques, qui couvrent l'espace de deux lieues, où elles forment une espece de grande Ville, ou si vous voulez, une vaste forêt, car c'est l'un & l'autre. Le passage pour aller d'une Barque à l'autre, pour traverser, pour monter ou pour descendre, est très-bien ménagé; mais le feu n'y est pas moins à craindre que dans une Ville.

Si les Chinois n'ont pas fait de

grands progrès dans l'Astronomie, Science qu'ils cultivent depuis long-temps, c'est que ce sont des gens superficiels, indolents, ennemis de toute application, qui préferent un intérêt présent & solide selon eux, à la vaine & stérile réputation d'avoir découvert quelque chose de nouveau dans le Ciel.

Ils craignent les nouveaux Phénomenes, pour le moins autant qu'on les souhaite en Europe. Ces Phénomenes leur sont fort à charge: le moins qu'il leur en coûte, c'est de faire plusieurs voyages à leurs dépens, & souvent dans une saison fort incommode, pour aller en rendre compte à la Cour, où ils sont régardés comme gens qui apportent de mauvaises nouvelles; car selon eux, toute nouveauté qui paroît dans le Ciel marque presque toujours son indignation contre le Maître qui gouverne, ou contre les mauvais Mandarins qui foulent le Peuple; ce qui pourroit exciter des mouvements séditieux dans l'Empire. Je comparerois volontiers ceux qui veillent jour & nuit sur l'Observatoire de *Pékin*, aux Vedettes ou Gardes avancées de l'armée, qui ne souhaitent rien moins que de voir approcher l'ennemi, par

ce qu'il n'y a que des coups à gagner pour eux. Les Aſtronomes d'Egypte, de Chaldée, de la Grece, n'ont jamais rien eu de ſemblable à craindre; au contraire ils étoient ſoutenus, aidés, loués, animés, protégés : ils ne nous ont pas laiſſé par écrit tous les ſecours étrangers qu'ils recevoient; ſans doute pour ne pas diminuer leur gloire, en la partageant avec pluſieurs autres. Peut-être auſſi, & c'eſt ce qui eſt le plus vraiſemblable, avoient-ils plus de génie & d'eſprit géométrique que les Chinois de leurs temps.

Quoiqu'il en ſoit des anciens Aſtronomes de la Chine, les modernes ne valent pas mieux, & ne donnent aucune eſpérance pour la ſuite. Ils ont un Obſervatoire, un Tribunal rempli de gens qui ſupputent par routine, & qui réuſiſſent aſſez bien, tandis que leurs Cartes ſont bonnes; tant de travail tant de dépenſes, aboutiſſent chaque année à faire un Calendrier.

Il y a des perſonnes à la Chine qui ſont infames, non pas d'origine; mais par la profeſſion qu'ils exercent : ils ne peuvent être reçus Mandarins, & le Peuple même ne contracte point d'alliance avec eux. Tels ſont les Comédiens qui

jouent ſur un Théâtre public, les Miniſtres de débauche, les Corrupteurs de la Jeuneſſe, les Geoliers, & ceux qui dans les Tribunaux donnent la baſtonnade aux coupables, quand la ſentence du Juge l'ordonne. Il n'y a que la miſere, & non pas leur naiſſance, qui les engage dans ces profeſſions honteuſes, & leurs deſcendans peuvent les abandonner, quand ils ont de quoi vivre honorablement.

Il y a encore une autre eſpece de gens infames qu'on appelle *Tomis*. On ne les trouve que dans la Province de *Tche-kiang*, ſur-tout dans la Province de *Chaobing*, on les oblige d'habiter dans une rue ſéparée. Il ne leur eſt permis d'exercer que le plus vil & le plus petit commerce, tel que celui de vendre des grenouilles, & des petits pains ſucrés pour les enfans; de jouer de la trompette devant les morts quand on les porte en terre. Il leur eſt défendu d'aller aux Examens pour prendre des Grades, & devenir Mandarins; quand on impoſe de dures corvées ſur le Peuple de la Ville, on les fait faire à ce gens-là, que chacun a droit de maltraiter impunément; on ne s'allie point avec eux; leurs femmes ont une

marque à leurs tabliers qui les distingue des autres ; ce sont les seules qui traitent des mariages, & qui aient entrée chez toutes les Dames qui ont des fils ou des filles à marier ; ce sont elles qui accompagnent l'épouse, quand elle va à la maison de son époux. Elles gagnent plus ou moins, à proportion du talent qu'elles ont de dissimuler aux deux parties, qui ne se voient pour la premiere fois que le jour de leur mariage, les défauts qu'on n'apperçoit pas du premier coup d'œil.



REVOLUTION

DES INDES ORIENTALES.

COMME on vient de donner tout récemment une Histoire de la Révolution des Indes, je ne traiterai point cette matiere, & je me contenterai d'insérer ici l'extrait de cet Ouvrage, tel qu'on le trouve dans les Feuilles Périodiques de M. Freron. Ce Précis Historique suffira pour faire connoître ce qui est arrivé dans les Indes Orientales depuis quarante ans. Un pareil morceau d'Histoire ne peut qu'intéresser notre Nation, puisque les François ont eu beaucoup de part à tous les grands événements dont on va exposer une esquisse aux yeux des Lecteurs. On y verra avec plaisir que la Nation Françoise soutient la réputation de ses armes jusqu'aux extrémités de l'Univers.

Mahamet-Cha, Empereur du Mogol, commença à regner en 1718. Ce Prince peu aimé de ses sujets, peu estimé, peu respecté des principaux

de son Etat, se tenoit renfermé dans une Cour voluptueuse, tandis que ses Généraux & ses Gouverneurs, cantonnés dans leurs Provinces, y exerçoient la Souveraineté. Un de ceux que ce Monarque avoit le plus élevés & le plus comblés de ses bienfaits, fut celui qui travailla le plus constamment & le plus efficacement à sa perte. Je parle du fameux *Nizam-Moulouk*, le Seigneur le plus puissant & le plus riche de tout l'Indoustan. Après qu'il eut exercé pendant quelque temps la charge de Grand-Chancelier de l'Empire, *Mahamet-Cha* lui donna en mariage sa propre niece, le nomma Généralissime de ses armées, Vice-Roi des Royaumes de Golconde & de Décan, & lui soumit toutes les Nations de la Presqu'Isle Occidentale de l'Inde. Ce grand crédit joint à des vues ambitieuses le rendit suspect à son maître; mais, au-lieu de dissiper les ombrages que sa conduite pouvoit donner au Prince, il ne chercha qu'à se mettre à couvert de son ressentiment, en se tenant éloigné de la Cour. Il se renferma dans ses Gouvernements, d'où il étendit ses intrigues jusques dans la Capitale. Ce fut dans ces circonstan-

ces que la Compagnie Françoise, établie aux Indes, obtint de ce Seigneur la permission de battre monnoie à Pondichery. Il l'accorda au Sr. *Porcher*, Chef du Comptoir de Masulipatan, par amitié & par considération pour sa personne. Monsieur *le Noir*, alors Gouverneur-Général dans l'Inde, ne crut pas d'abord devoir faire usage de ce Privilege, parce qu'il y entrevit de la résistance de la part du Nabab ou Gouverneur d'Arcatte, sur les terres duquel Pondichery est bâti. Ce ne fut que deux ans après que le Nabab y donna son agrément à la sollicitation de son Grand-Trésorier, ami intime de M. *Dumas* qui depuis un an avoit pris la place de M. *le Noir*. *Daoustalikan*, c'est le nom du Nabab, savoit que les Rois de Tanjaor & de Maduré, ses voisins, devoient au Grand Mogol des sommes considérables qu'on laissoit accumuler par la mollesse du Gouvernement. Il crut pouvoir profiter de cette occasion pour porter la guerre dans ces deux Royaumes. Son dessein étoit de s'en emparer pour mettre sur l'un de ces deux trônes son fils *Sabderalikan* & sur l'autre *Chandasabeb*, son gendre. Les deux Rois

implorerent le secours de celui des Marattes; je supprime les détails de cette guerre pour dire seulement que *Daoustalikan* fut tué dans le combat, que sa femme & toute sa famille se refugierent à Pondichery, où M. *Dumas* leur donna un asyle, & que toute son armée fut mise en déroute. *Chandasabeb* avoit fait le siege de Trichenapaly, & s'étoit rendu maître de cette Place. Les Marattes vinrent l'y assiéger à leur tour, & *Barasabeb* son frere fit des efforts incroyables pour le dégager. Après avoir rassemblé autour de lui la plus grande partie des fuyards, il harangua cette troupe consternée, & entreprit de lui persuader la nécessité de mourir avec honneur en se sacrifiant pour la patrie. Il réussit au delà de ses espérances; de sept mille hommes qui lui restoient & qui l'écoutoient, quatre mille s'écrierent tous d'une voix qu'ils vouloient mourir avec leur Général, ou pénétrer dans la ville assiégée. Non content d'avoir convaincu ces hommes, auparavant si foibles, de la nécessité de vaincre ou de mourir, *Barasabeb* voulut leur prouver que, pour aller plus courageusement à la mort, ils devoient eux-mêmes sacrifier

leurs femmes, afin de les soustraire aux insultes des Marattes. Pour les persuader par son exemple autant que par ses paroles, il fit venir sa femme, & à la vue de toute sa troupe, il lui plongea le poignard dans le sein; tous les assistans furent frappés d'horreur à la vue de ce cruel spectacle. Tous détournerent leurs regards, mais tous suivirent l'exemple barbare de leur chef, & sacrifierent leurs femmes. Après cette sanglante tragédie, *Barasaheb* ne tarda pas à joindre l'ennemi sur lequel il fondit comme un furieux. Le carnage fut d'aborb épouvantable; semblables à des lions féroces, les soldats donnoient trente morts avant que d'en recevoir une; mais l'armée ennemie étoit si nombreuse que, malgré leurs exploits étonnans, victimes de leur propre bravoure, ils furent tous égorgés ou passés au fil de l'épée. *Barasaheb* lui-même, après avoir fait des prodiges de valeur, refusa la vie qu'on lui offrit vingt fois, & ne cessa de tuer que lorsque ses forces lui manquerent. *Ragogi*, Général des Marattes, avoit donné des ordres précis de l'épargner; mais les soldats, indignés de se voir massacrer par un téméraire qui refu-

ſoit de céder au plus grand nombre, après lui avoir crié pluſieurs fois de ſe rendre, furent enfin obligés de tirer ſur lui, & le percerent de mille coups. Après le combat on trouva ſon corps qui reſpiroit encore. On le porta avec les plus grandes précautions au Général Maratte. *Ragogi* le voyant dans cet état ne put s'empêcher de verſer des larmes; enſuite lui adreſſant la parole d'un ton plein d'affection & d'eſtime:
„ *Baraſabeb*, *Baraſabeb*, lui dit-il,
„ pourquoi t'es-tu ainſi immolé toi-
„ même à ta propre fureur? Pourquoi
„ n'as-tu pas aſſez bien penſé de ton
„ ennemi pour le croire auſſi généreux
„ que toi? Il vouloit être ton ami; &
„ connoiſſant la bravoure & la géné-
„ roſité de ton frere, il pouvoit te le
„ rendre, & lui rendre en même-temps
„ ſes Etats. Toi-même l'as perdu, &
„ tu as forcé mes gens à te ſacrifier
„ à leur ſûreté. Vis du moins à pré-
„ ſent pour éprouver ſi les Marattes
„ ſont capables d'être vertueux. „ *Baraſabeb* avoit encore aſſez de force pour lui répondre; mais il auroit cru demander grace s'il eût daigné parler à ſon ennemi; il ne vouloit que mourir. Voyant qu'on lui avoit ôté toutes ſes

armes, il arracha lui-même une fleche qu'il avoit encore dans la tête, & le fit avec tant de violence que dans le moment il expira. *Ragogi* pleura sincérement sa perte; il avoit moins compté en faire un prisonnier qu'un ami. *Chandasaheb*, frappé de la mort d'un frere qui l'aimoit tendrement, & qui venoit de perdre la vie pour le secourir, tomba dans le découragement, & deux jours après il rendit la Place, & se rendit lui-même prisonnier de guerre.

Sabderalikan avoit succédé à son pere dans le Gouvernement d'Arcatte, & y fut assassiné. Il laissa un fils; mais il étoit encore si jeune que *Nizam Moulouk* lui nomma pour Régent pendant sa minorité *Anaverdikan*, un de ses anciens Officiers. Il étoit de l'intérêt du Régent de ménager les Nations Européennes établies à la côte de Coromandel, sur-tout les François qui pouvoient lui être utiles. Il envoya une magnifique Ambassade à Pondichery avec de grands présents pour le Gouverneur. C'étoit alors M. *Dupleix* qui avoit remplacé M. *Dumas* sur la fin de l'année 1741. *Anaverdikan* jura une amitié constante & solide à la Nation

Françoise ; mais la suite démentit de si beaux commencements ; une liaison intime avec les François n'offroit à son avidité que de légers présents, de l'honneur & de l'amitié ; au-lieu que les Anglois lui donnoient beaucoup d'argent & lui en promettoient davantage. Rien ne leur coûtoit pour l'avoir dans leurs intérêts. La Nation Françoise a tenu dans ces circonstances une conduite toute différente ; sa valeur seule a mis les Mogols hors d'état de l'inquiéter. Ils la craignent aujourd'hui ; ils la respectent ; &, bien loin qu'ils lui soient à charge, dit l'auteur, il y a lieu d'espérer que dans la suite on les verra eux-mêmes cultiver son amitié & sa protection par des présents.

Telle étoit la situation des affaires, lorsque la guerre s'alluma en Europe entre la France & l'Angleterre. La prise de Madraz sur les Anglois fut pour *Anaverdikan* un sujet de faire éclater sa perfidie. Il se joignit à eux contre la Nation Françoise ; mais ses défaites continuelles lui donnerent lieu de se repentir de sa trahison. La nouvelle de la prise de Madraz s'étant répandue dans l'Indoustan, attira à M. *Dupleix* des lettres de compliments &

de félicitation de la part de presque tous les Princes & Seigneurs de l'Inde. Voici en substance ce que lui écrivit *Ragogi*, Général des Marattes.
„ Madraz, Ville si rénommée par sa
„ force, sa grandeur, sa beauté & son
„ commerce, a été prise par les Fran-
„ çois en deux ou trois jours de siege.
„ C'est ce que j'ai peine à comprendre.
„ Je ne puis attribuer cet événement
„ qu'à la bravoure de votre Nation qui
„ a porté votre pavillon, & l'a planté
„ sur la tête des Anglois. Le soleil
„ éclaire le Monde depuis son lever
„ jusqu'à son coucher ; mais, quand
„ une fois sa lumiere cesse de briller,
„ on n'en parle plus ; il n'en est pas de
„ même de l'éclat que répandent
„ dans le monde votre bravoure & la
„ réputation que vous vous êtes ac-
„ quise par vos exploits : on ne cesse
„ jamais d'en parler ; jour & nuit ils
„ sont présents à l'esprit. „

Les Anglois n'eurent pas le même succès en voulant faire le siege de Pondichery qu'ils furent obligés de lever. Sur le récit avantageux qu'on fit au Grand Mogol de M. *Dupleix*, Gouverneur de cette Ville, ce Monarque voulut lui donner des marques particulieres

culieres de son estime. Il augmenta ses titres, & le nomma *Kanmansoubdar-Nabab-Muzafersingue-Badour*, c'est-à-dire, *Soldat-Général-Gouverneur-Guerrier invincible & puissant.*

Tandis que l'Empereur du Mogol combloit d'honneurs le Gouverneur François, il se déshonoroit lui-même par sa mollesse & son mauvais gouvernement. Les Patanes, Nation remuante & toujours prête à se soulever, profitant de cette foiblesse, formerent le dessein d'attaquer Dély, Capitale de l'Empire. Aussi-tôt qu'on eut appris à la Cour la nouvelle de leur révolte, l'Empereur assembla ses Ministres, ses Généraux & les Grands de l'Empire. Il s'assit sur son trône, & leur présentant un bétel de sa main, il invita celui d'entr'eux qui auroit assez de courage pour marcher à l'ennemi à venir prendre cette plante. Aucun d'eux n'osa ou ne voulut y toucher. Il n'y eut que le fils de l'Empereur, jeune Prince d'environ dix-huit ans, qui voyant avec une profonde douleur le morne silence qui regnoit dans l'assemblée, se présenta pour prendre le bétel. Son pere le lui refusa par la raison qu'il n'étoit pas convenable que l'héritier présomp-

tif de l'Empire fût exposé dans une occasion aussi périlleuse, tandis qu'il y avoit tant de Généraux expérimentés, plus propres que lui à repousser l'ennemi. Tous les Grands soutinrent que, puisqu'il s'étoit présenté pour prendre le bétel, c'étoit à lui à marcher. Le jeune Prince lui-même le demanda à son pere avec larmes, & l'Empereur se rendit à ses instances. On lui fournit trois cents mille hommes avec lesques il attaqua les Patanes, les défit & les mit en fuite. Pendant ce temps les *Omrahs* ou principaux Seigneurs de l'Empire, faisoient courir le bruit qu'il avoit péri dans le combat. Ensuite s'étant rendus au Palais, & ayant été introduits dans l'appartement de l'Empereur, ils l'étranglerent, jetterent son corps par une fenêtre, & publierent dans la Ville que, sur la nouvelle de la mort de son fils, ce Prince s'étoit lui-même précipité de désespoir. Telle fut la fin tragique de *Mahamet-Cha*, Empereur des Mogols, assassiné dans son Palais, par ses propres Ministres en 1748, après un regne de trente ans qui ne fut marqué que par des disgraces & par des foiblesses. Cet attentat ne put être tenu si secret qu'il

ne transpirât. Vainqueur des ennemis de l'Etat, le jeune Prince étoit en marche pour rentrer dans Dély, lorsqu'il apprit tout ce qui s'étoit passé. Il parut inconsolable de la mort de son pere. Il feignit de croire qu'elle étoit arrivée naturellement. Il déchira ses vêtements, & prit l'habit de *Faquir*, espece de Religieux, déclarant hautement qu'il renonçoit au monde, & qu'il ne vouloit point entendre parler du gouvernement de l'Empire. Les traîtres, trompés par ces apparences, eurent le front d'aller à sa rencontre, & d'assurer qu'ils le reconnoissoient pour leur maître & leur Empereur. " Non, dit le Prince,
„ je ne monterai point sur le trône ; un
„ de vous sera Empereur : je renoncerai
„ à ma couronne en sa faveur en présen-
„ ce de tout le peuple. Je vais me rendre
„ au Palais pour prendre congé de ma
„ mere. Que chacun de vous se retire
„ chez soi ; celui que j'enverrai cher-
„ cher cette nuit, & auquel je remet-
„ trai le sceau de l'Empire, regnera
„ & prendra mon nom ; le monde est
„ fini pour moi. „ Aussi-tôt qu'*Amet-Cha* fut entré dans le Palais, il fit préparer vingt-deux chambres, & plaça à la porte de chacune deux bourreaux

vigoureux, armés de cordons, avec ordre de les passer au cou de chacun des Ministres qu'il feroit appeller. Il commença par le plus considérable, qui, croyant déjà avoir la couronne sur la tête, fut saisi par les deux bourreaux & étranglé sur le champ. Ses complices eurent successivement le même sort; en moins de deux heures la trahison fut punie, & les traîtres furent sacrifiés à la juste vengeance du Prince. Il fit aussi-tôt exposer leurs corps au milieu de la place, & nomma d'autres Ministres sur la fidélité desquels il pouvoit compter. Après cette exécution sanglante, mais nécessaire, *Amet-Cha* se fit voir sur son trône dans tout l'appareil de la Majesté, & fut salué Empereur par ses sujets. Cet acte d'une justice sévere fit trembler tous ceux qui étoient en charge, & tout plia sous l'autorité des nouveaux Ministres. Il ne restoit plus à l'Empereur qu'à tirer une juste vengeance du chef même des conjurés; c'étoit ce même *Nizam-Moulouk* en qui *Mahamet-Cha* avoit mis toute sa confiance. Le Prince lui envoya ordre de venir à Dély pour rendre compte des revenus des Royaumes de Décan & de Golconde. Ce fut

alors que ce vieux Général, âgé, dit-on, de cent sept ans, pénétré du mauvais succès de ses intrigues, & craignant de finir des jours pleins de gloire par une mort ignominieuse, prit le parti d'avaler du poison. Son petit-fils, parent de l'Empereur, fut déclaré Généralissime des armées de ce Prince qui l'investit en même-temps des Royaumes de Décan & de Golconde. *Amet-Cha* l'appella à la Cour, & l'honora du titre de *Muzaferfingue*, *Guerrier invincible*. Il lui donna ordre, aussi-tôt qu'il auroit fait reconnoître son autorité dans les Royaumes de Carnate & de Maduré, de se transporter à Pondichery pour y visiter le Gouverneur de cette Ville, & le complimenter de sa part. Il n'étoit pas facile de pénétrer dans ces différents pays. *Anaverdikan* s'étoit emparé des défilés par où il falloit nécessairement que l'armée passât. Dans cet embarras *Muzaferfingue* dépêcha un exprès à M. *Dupleix* pour l'informer de sa situation. Les François se joignirent à lui, &, ayant forcé les retranchements des ennemis, ils y arborerent leurs drapeaux. Alors ce ne fut plus qu'une déroute générale; plus de mille soldats reste-

rent sur la place, & *Anaverdikan* fut trouvé parmi les morts. Après la victoire, *Muzaferfingue* fit une donation au nom de l'Empereur, de quarante Villages à M. *Dupleix*, qui les céda sur le champ à la Compagnie des Indes. Il dirigea ensuite sa marche vers Pondichery; il y fit son entrée, & y fut traité magnifiquement. Le Gouverneur lui donna plusieurs fêtes au milieu desquelles *Muzaferfingue*, voulant de son côté laisser aux François des marques solides & efficaces de son amitié & de son estime, leur assura la jouissance pleine & entiere de la Ville de Masulipatan, de l'Isle de Divi & de trente lieues de terres aux environs, avec le droit d'y battre monnoie. En reconnoissance de tant de bienfaits, la Nation Françoise lui jura un attachement inviolable. Elle lui en donna les preuves les plus convaincantes dans toutes les guerres qu'il eut à soutenir; on peut même dire que c'est aux François qu'il dut son élévation sur le trône de Décan. Il prit de la main même de M. *Dupleix* l'investiture de ses nouveaux Etats, & par cette marque de dépendance, il rendit au Roi un hommage public des pays immenses, dont

il entroit en possession par la protection de Sa Majesté. La cérémonie s'en fit le dernier de Décembre 1749 sous une tente magnifique élevée à ce dessein dans la grande place de la Ville de Pondichery. Là, ce Prince étant assis sur un trône superbe, M. *Dupleix* le reconnut pour Souverain de Décan. *Muzaferfingue* l'embrassa, & le força de s'asseoir sur le trône qu'il occupoit, tandis que tous les Grands de sa Cour s'empressoient de venir à ses pieds lui présenter leurs respects. Tous les anciens Seigneurs de la Cour de *Nizam-Moulouk* avouerent que jamais ils n'avoient vu d'aussi belle ni d'aussi nombreuse assemblée, & où tant de Nations différentes se trouvassent réunies. Aussi *Muzaferfingue* félicitant M. *Dupleix* de cette singuliarité, lui disoit qu'il avoit trouvé le secret de rassembler dans un même lieu les lions, les tigres & les moutons. Ce Prince lui fit présent d'un cheval & d'un éléphant qui avoient été donnés à son grand-pere *Nizam-Moulouk*, par *Thamas-Kouli-Kan*, Roi de Perse; il l'assura en même-temps que lui & ses descendans conserveroient un éternel souvenir du service que la Nation Fran-

çoise lui avoit rendu, & qu'il vouloit qu'elle fût toujours la maîtresse dans ses Etats, autant & plus que lui-même. C'est dans ces sentiments que fut conçue la lettre qu'il écrivit au Roi avant son départ. Après avoir remercié Sa Majesté dans les termes les plus touchans & les plus soumis, il lui présentoit tous ses Royaumes, le priant d'en disposer comme d'un bien qui lui appartenoit, de le regarder lui-même comme le plus fidele & le plus avoué de tous ses Vassaux, & de lui continuer pour ses Etats & pour sa famille la même protection dont elle l'avoit jusques-là honoré. *Muzaferfingue* partit ensuite pour prendre possession de ses Etats; mais le malheur qui poursuivoit ce Prince lui fit trouver de nouveaux ennemis à combattre dans la révolte des Patanes, & rencontrer la mort au milieu du combat. Il ne laissa en mourant, pour lui succéder, qu'un jeune enfant, incapable par son âge de gouverner ses Royaumes & de commander ses armées. dans la nécessité où l'on se trouvoit de nommer un Chef pour résister à l'ennemi, les Grands ne purent se dispenser d'élire sur le champ un nouveau Souverain.

& toutes leurs vues se tournerent sur un Prince malheureux du sang de *Nizam-Moulouk* que *Muzaferfingue* détenoit comme prisonnier. Ils vont le tirer de ses fers ; ils se jettent à ses pieds, & le saluent en qualité de leur Chef & de leur Roi. *Salabetsingue*, c'est le nom du nouveau Souverain, semble se refuser à leurs empressements; il ne veut point du trône, leur dit-il, s'il ne le tient de la main des François. C'est à eux qu'appartiennent les trésors de Golconde, & sans eux il est inutile qu'il songe jamais à les posséder. Le Gouverneur de Pondichery approuva tout ce qui s'étoit fait, & confirma cette élection. Il donna ordre à M. *de Bussy*, Officier François, d'escorter *Salabetsingue*, & d'aller l'installer dans Golconde. Ce Prince ne savoit comment exprimer ses sentiments de reconnoissance, d'amitié & d'attachement pour les François. M. *de Bussy* écrivit à M. *Dupleix*. « On » vous donne tout le Décan, & on » vous laisse le maître d'en disposer en » faveur de qui bon vous semblera. » Le nouveau Roi dit que, si vous » l'en gratifiez, en vous abandonnant » tous les pays qui sont en deçà du



„ *Quichena*, il ne se regardera que „ comme votre Fermier pour l'autre „ partie. „ Les effets répondirent à ces promesses magnifiques, &, pour prouver le desir sincere qu'avoit *Salabetsingue* de vivre dans une union parfaite avec les François, le premier usage qu'il fit de son autorité fut d'éloigner de sa Cour tous ceux qui pouvoient leur être suspects. Au contraire, toutes les personnes que M. *Dupleix* avoit placées auprès de *Musafersingue* devinrent les amis & les confidents du nouveau Souverain. Ce Prince travailla aussi dès les premiers jours de son élévation à prouver aux François d'une maniere effective son affection pour eux. Il confirma d'abord toutes les concessions faites à la Compagnie par ces prédécesseurs, & il y ajouta une grande étendue de pays. Ses libéralités s'étendirent jusqu'au Gouverneur de Pondichery, auquel il voulut donner des marques particulieres de sa reconnoissance. Il choisit pour cela un établissement assez avantageux dont il fit présent à M. *Dupleix*, après avoir fait construire un Fort qui le mît hors d'insulte.

Il ne manquoit plus à *Salabetsingue*

que l'agrément de l'Empereur du Mogol pour lui aſſurer la poſſeſſion de ſes Royaumes. L'Empereur le lui envoya d'autant plûs volontiers qu'il le ſavoit lié avec la Nation Françoiſe. On entendit dire publiquement à ce Prince que le temps étoit enfin venu de ſe venger des ennemis de ſa puiſſance, puiſqu'un de ſes ſujets avoit ſu gagner l'amitié d'un peuple auſſi brave que les François. Telle étoit, vers le milieu de l'année 1751, la ſituation des affaires dans les Indes Orientales.

FIN.



TABLE.

J'Ai lu par Ordre de Monseigneur le Chancelier les Tomes sept & huit de *l'Histoire des Conjurations*, & je n'y ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression. A Paris ce 13 Août 1757. TRUBLET.

Le Privilege & l'Enregistrement se trouvent à la fin du Tome troisieme.









